

12
DAD AU
CIÓN GE



MARTIN
—
ÉDUCATION
DES MÈRES
DE FAMILLE



LC1422

.M28

1857

v.1

c.1



1080047098

\$ 3.50

173

E#664157



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®

110376

39536



PHILOSOPHIE SOCIALE.

ÉDUCATION

DES MÈRES DE FAMILLE

I

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



173 = 4

ÉDUCATION

DES

MÈRES DE FAMILLE

OU

DE LA CIVILISATION DU GENRE HUMAIN PAR LES FEMMES

PAR L. AIMÉ MARTIN

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADEMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION

Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes; si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur et vertu.

(J. J. ROUSSEAU, *Émile*, livre V.)

UANI

TOME PREMIER



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

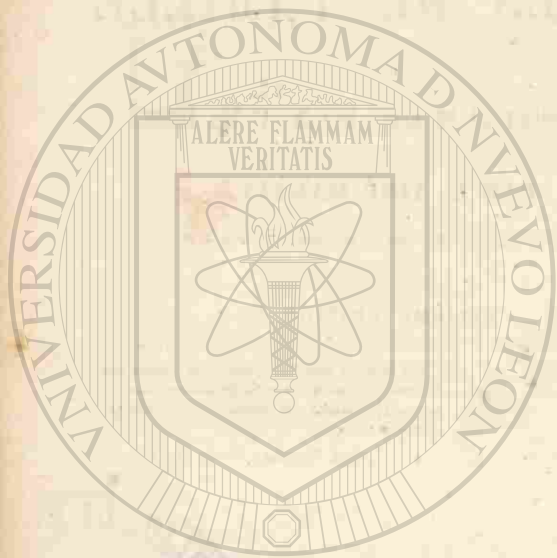
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1857

— Combat. — Typ. et ster. de Gutzk. —

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LC1422
M28
1857



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

AVIS DE L'ÉDITEUR

Cette sixième édition de l'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE est la reproduction pure et simple de la précédente, à laquelle l'auteur a fait des additions considérables.

JUILLET 1857.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



MONSIEUR DE LAMARTINE

Chaque apôtre, mon illustre ami, est appelé à son jour. Il reçoit une pensée du ciel et passe en la léguant au monde. Ainsi, au milieu des ténèbres universelles, la doctrine de Moïse et celle du Christ vinrent renouveler le genre humain. Ces doctrines, qui se résument dans le pur amour, furent la religion de votre mère et vous en avez fait celle de l'épouse d'élite qui est venue compléter votre être. Disciple bien-aimé du Christ, tout vous a été donné. La grâce vous a bercé de ses mains divines, l'amour maternel a été votre lumière, et l'amour conjugal, la règle de votre vie. L'éloquence, la poésie, la religion, comme trois rayons célestes, sont descendues

sur vous et, suivant l'heureux précepte de Fénelon, vous vous êtes montré digne d'être écouté, « en ne vous servant de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » Marchez donc, et faites comprendre aux nations les lois de l'esprit. Marchez, ne vous laissez pas, frappez du haut de la tribune les préjugés et les erreurs, sources de toutes nos misères. Que les codes s'adoucissent, que les mœurs se régénèrent, que la religion renaisse dans sa véritable doctrine. Moralisez l'armée par le travail, les campagnes par l'instruction, la jeunesse par le sentiment religieux. Obtenez une loi d'éducation publique qui ne place pas la gloire au-dessus de la liberté, et la liberté au-dessus des principes, une loi en harmonie avec nos institutions. Abolissez les douanes, aussi fatales à la morale des peuples qu'à leur bien-être et à leur industrie. Supprimez l'esclavage, supprimez la peine de mort, ces deux forfaits du monde barbare, conservés dans le monde civilisé. Humanisez nos législations encore sauvages, comme Fénelon humanisa les doctrines théologiques en y introduisant l'esprit de l'Évangile. Enfin placez-vous toujours, comme vous l'avez fait jusqu'ici, au-dessus des formes des gouvernements : monarchie, empire, république, acceptez tout,

excepté le despotisme et l'anarchie. Qu'importent en effet la forme politique d'un État, et le mot dont on la nomme, si la loi de Dieu s'y trouve?

Ami, votre mission est sublime, la vérité est sur vos lèvres, le monde redit vos divins cantiques, et les paroles que vous prononcez dans nos assemblées égislatives, nous ont appris à voir en vous le noble défenseur des droits du peuple et de l'humanité.

Pour moi, tandis que vous parlez aux forts, je me suis adressé aux faibles. J'ai appelé les mères de famille à la moralisation de la famille et du pays. Leur véritable mission est le développement religieux de l'enfance et de la jeunesse. C'est sur l'amour maternel que repose l'avenir du genre humain : ne repoussez pas cette puissance. Si faible qu'elle vous paraisse, son action est invincible, elle est destinée à produire la plus grande révolution qui se soit encore vue sur le globe. Vous le savez, l'armée du Christ se composa d'abord de quelques femmes et de quelques pauvres pêcheurs ; un jour le fils de Marie y appela les petits enfants, et c'est avec ces pêcheurs, ces femmes et ces petits enfants qu'il a conquis le monde.

En vous offrant ce livre, je n'ai qu'un but, c'est de rattacher mes paroles aux vôtres, c'est d'étayer

leur faiblesse de votre force, ma raison de votre raison. Je veux qu'on dise un jour : Ceux-ci ont connu les véritables biens, ils se rencontrèrent dans la même foi, ils s'aimèrent devant le même Dieu.

Votre ami,

ALERE FLAMMAM
VERITATIS

L. AIMÉ-MARTIN.

25 mai 1840.

AVIS DE L'AUTEUR

PLACÉ EN TÊTE DE LA SECONDE ÉDITION

(1838)

Encouragé par d'honorables suffrages et par le grand prix académique, j'ai revu ce livre avec tout le soin dont je suis capable. Cette édition renferme plusieurs annotations considérables et douze chapitres nouveaux sur les matières les plus importantes de l'éducation. Voici le but de ces développements :

Livre 1^{er}, chapitre xv. Ce chapitre répare un oubli ; il indique le rôle du père dans l'éducation des enfants donnée par la mère.

Le chapitre xiii du même livre est une direction pour les femmes qui ont atteint l'âge du retour. Il montre la grand'mère répandant les bienfaits de son expérience sur sa nouvelle famille et recommençant la vie auprès du berceau de ses petits-enfants.

Les chapitres xix, xx et xxi du second livre, sur la mémoire et la volonté physique, et la mémoire et la

volonté de l'âme, sur l'union et la séparation des facultés de l'âme et de l'intelligence, développent les doctrines fondamentales de l'ouvrage, et servent à y répandre la lumière.

Mais les annotations les plus utiles se trouvent dans le livre III; et c'est en effet le livre capital de cette œuvre. Il impose aux mères le devoir d'élever l'âme de leurs enfants, et il les dirige dans la recherche de la vérité qui est toute morale et religieuse.

Dans l'origine, cette partie de notre ouvrage commençait par des abstractions dont les femmes étaient effrayées. Nous avons négligé de leur montrer l'importance de ces études, qui sont, on ne saurait trop le redire, le premier devoir de la maternité. C'est l'objet d'un chapitre nouveau qui ouvre le livre.

Le chapitre XXII est consacré aux femmes de campagne. Il signale un oubli ou plutôt une barbarie du monde civilisé, et indique le moyen d'améliorer en Europe le sort de deux cents millions de paysans.

Les chapitres XXVI et XXVII sont un développement nécessaire de la loi de PERFECTIBILITÉ; ils signalent deux grandes époques de l'histoire morale du genre humain: c'est à savoir la première apparition de la liberté politique sur le globe, et l'introduction parmi les peuples de l'idée d'un seul Dieu, la plus grande idée qui se soit fait jour sur la terre.

Enfin les chapitres XXVIII et XXIX ajoutent quelques développements nouveaux au code des lois de la nature. Le premier brise l'esclavage, et le second établit le droit de propriété. Ceux qui liront avec soin cette partie de notre ouvrage y trouveront, dans les lois mêmes de la nature, un appui toujours solide, des lumières toujours nouvelles: leur âme sera saisie de joie en voyant que la vérité est du domaine de

l'homme, et qu'il est aussi facile de la connaître qu'il est doux de l'aimer.

Quant au chapitre XXXI, c'est une simple annotation au chapitre précédent, *de la vie et de la mort*. Notre but était de prouver que la mort est un bienfait, une délivrance, et non une punition imposée au genre humain.

Telles sont les améliorations principales de cette seconde édition: elles répondent à toutes les critiques raisonnables dont ce livre a été l'objet. Quant aux critiques passionnées, aux objections des hommes de coterie ou de parti qui ne voient la vérité que dans de désolantes superstitions, et ne se permettent de penser que ce que d'autres ont pensé avant eux, je n'ai rien à répondre. Et en effet que pourrais-je dire qui ne soit dans cet ouvrage? Ce ne sont pas seulement les opinions, ce sont les siècles qui nous séparent. Apologistes aveugles de la théologie et des préjugés d'un autre âge, les ennemis de la vérité peuvent obtenir de faciles triomphes en soulevant contre elle les petites passions et les petits intérêts qui gouvernent le monde; mais il est un adversaire dont ils ne triompheront pas: c'est le temps.

On remarquera peut-être que le quatrième livre est le seul qui ait été reproduit sans corrections ni annotations. Ce livre n'étant qu'une harmonie des lois morales de la nature et des lois morales de l'Évangile, je n'étais pas le maître d'en changer une ligne, d'en modifier un paragraphe. L'œuvre de Dieu y est mise en parallèle avec la parole du Christ, et il s'est trouvé que l'œuvre et la parole étaient identiques. Quel plus saint éloge a-t-on jamais fait des saintes doctrines? Et comment se fait-il que cette partie de mon livre ait à la fois soulevé contre moi les préjugés des dévots et

ceux des impies ? Que deviendront les lumières évangéliques, si elles sont également repoussées et par les ennemis et par les disciples de l'Évangile ?

Supprimez ces chapitres, me disaient mes amis ; ils nuisent au succès de votre livre. Le temps de la vérité n'est point encore venu ; pourquoi la dire lorsqu'elle est inutile, lorsqu'elle trouble les consciences, lorsqu'elle arrête le bien que vous pouvez faire ? Quelques pages de moins, et les coteries vous prônent, et l'université vous adopte, et les journaux vous louent, et toutes les femmes et toutes les mères deviennent vos disciples. A ceci je n'ai qu'un mot à répondre, et ce mot a déjà été prononcé dans une occasion semblable : La vérité ne m'appartient pas, et je ne puis en céder une partie pour gagner l'autre ¹.

¹ Les chapitres iv et xvii du premier livre, le chapitre ix du second, enfin les iv^e et xiv^e chapitres du troisième livre ont reçu quelques développements dans cette nouvelle édition. Du reste, rien n'a été changé au fond de l'ouvrage. (6 juin 1840.)

INTRODUCTION

On ne lit dans les livres que ce qu'on a dans la tête et dans le cœur : ô femmes ! ô mères ! c'est dans le vôtre qu'est écrit le sort de cet ouvrage.

(MIRABEAU, *Essai sur le despotisme*, 1^{re} édit., p. 13.)

Il y a quelques années, je conçus le projet d'étudier la France, de connaître son sol, ses monuments, ses villes, ses hameaux, et cette vaste ceinture de fleuves, de mers et de montagnes qui se déroule des Pyrénées aux Alpes, de la Méditerranée à l'Océan. J'espérais un grand plaisir de cette course, mes espérances ne furent pas trompées. Sous les climats les plus doux, je rencontrai des populations intelligentes et une singulière abondance de tous les biens de la terre. Je vis avec admiration d'innombrables vaisseaux entrer dans nos ports et y verser les richesses des cinq parties du monde ; ces richesses, plus de cinquante mille voitures de roulage s'en emparent, et les dispersent çà et là dans le pays, dont elles entretiennent sans cesse le mouvement et la prospérité. Ici, les fers de Norwége s'enflamment et s'amollissent sous le marteau des forgerons ; là, se déploient en tissus moelleux les laines d'Espagne

et de Cachemire ; plus loin, des peuples d'ouvriers reçoivent le coton des Indes, le filent, le tissent, et lui impriment les plus vives couleurs : je trouvai partout les vieux cloîtres et les vieilles abbayes transformés en manufactures : leurs voûtes profondes répétaient les chansons des ouvriers et le bruit sans repos des machines à vapeur. J'étais ravi de tant de bien-être ; mais ce qui excita vivement ma surprise, ce fut de voir l'impulsion immense donnée à tout le pays par l'éducation d'un insecte. Du midi au nord, des frontières de l'Italie aux montagnes volcaniques du Vivarais, une chenille excite partout l'activité. A Avignon, à l'Isle, à Vaucluse, on en dévide les cocons. En Normandie, les doigts exercés des femmes attachent ces fils à de légers fuseaux, et jettent mille gracieux dessins sur les mailles aériennes de nos blondes. A Saint-Étienne, ces mêmes fils se tissent en rubans qui se déroulent sur toute la surface de l'Europe. A Nîmes, on en fabrique des étoffes qui bruissent et chatoient comme des métaux. A Lyon, mon beau pays, ils se déploient en velours épais, en gazes transparentes comme l'air et brillantes comme la nacre, en satin, en damas, en lampas. A Paris, enfin, la soie rivalise avec le pinceau, et va jusqu'à reproduire, sur de somptueuses tentures, les tableaux des plus grands maîtres. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art, ces prodiges de l'industrie, que sont-ils en comparaison des biens que lui prodigue la nature ? Vous y voyez tous les climats, vous y rencontrez toutes les cultures : au midi, l'olivier, le citronnier, l'oranger ; au nord, le mélèze et le sapin : les deux

extrémités de la chaîne botanique. Les arbres de la Perse et des deux Amériques viennent s'y mêler à l'orme féodal et aux chênes de la vieille Gaule ; les fruits parfumés de l'Asie au pommier indigène ; la flore entière de l'Orient, à l'humble violette, à nos couronnes de bluets, aux bouquets champêtres de la pâquerette et de la mystérieuse verveine. Ainsi la France se couvre des productions du nouveau monde et des trésors de l'ancien. Du haut de ses coteaux chargés de vignes, des fleuves de vin coulent éternellement dans la coupé de tous les peuples ; tandis que sur ses larges plaines les moissons ondoient, comme les flots de la mer, sous le vent qui les courbe, sous le soleil qui les mûrit.

A la vue de tant de biens, mon cœur bondissait de joie. Je m'écriais : Chère patrie ! terre fortunée ! tu possèdes tout, richesse, intelligence, liberté. Est-il sur le globe un spectacle comparable à celui de ta gloire ? Tu t'es dépouillée de tes superstitions et de tes vices, comme on se dépouille d'un haillon : plus de moines inutiles, plus de droits féodaux, plus de corvées, plus de servage, plus de castes qui se méprisent, plus de provinces rivales et jalouses ; je ne vois dans ton sein qu'un peuple, et dans ce peuple qu'une famille. Et en parlant ainsi, il me semblait que, partout, j'allais entendre l'hymne de la reconnaissance qui se chantait au fond de mon cœur.

Hélas ! j'ose à peine l'écrire : sur cette terre de promission, au milieu de ces familles comblées des biens qui rendent la vie douce et facile, je ne rencontrai, lorsque je vins à l'épreuve, que les petits

enfants, ces créatures légères, insouciantes comme les oiseaux du ciel, qui fussent véritablement heureux. Le reste de la population, jeunes et vieux, citadins et villageois, semblait travaillé d'un mal intérieur qui ne lui laissait aucun repos. Du sein de ses campagnes, le laboureur jette sur les villes un œil de mépris et d'envie; du sein de ses parcs et de ses jardins, le riche crie misère et désolation; le marchand se plaint de son commerce, l'artisan de son salaire, le banquier de la politique, tous de leur position sociale. Plus on monte, plus les paroles sont amères, plus les murmures sont puissants: l'incrédulité est entrée dans les choses de la terre comme dans les choses du ciel: le médecin ne croit plus à la médecine, le juge aux lois, le prêtre à la religion, le soldat à la gloire, le jeune homme à l'amour; les rois mêmes ne croient plus à la royauté; et le dégoût qui ronge toutes les âmes les précipite dans des ambitions désespérées.

Ainsi partout l'abondance, et partout la plainte: triste tableau de notre belle France! Ce peuple industriel qui m'était apparu comme une grande famille ne me sembla plus qu'un être misérable, qui cachait, sous de riches habits, des plaies hideuses, et l'ennui, ce vide profond, sous les éclats d'une gaieté factice. L'admiration avait cessé, et une pitié active et brûlante s'emparait de tout mon être. Je cherchai la cause du mal, et je crus l'avoir trouvée dans le manque d'instruction et de loisir. Pour donner du loisir, que fallait-il? Inventer des machines qui suppléassent aux forces de l'homme.

— Et pour donner de l'instruction? Inventer des méthodes, faciliter l'enseignement, multiplier les écoles, répandre les journaux et les livres. Jeune alors et ne doutant de rien, je me mis au travail. J'avais fait quelques études pour entrer à l'École polytechnique, où depuis Louis XVIII m'appela à professer l'histoire, l'histoire de France, l'histoire du pays, car le roi législateur voulait donner une instruction nationale à la grande école¹. Ces études savantes, je les renforçai. Je devins géomètre, mécanicien, chimiste et même économiste. Je m'emparai de toutes les inventions nouvelles. Je les perfectionnai, je les multipliai: dans ma pensée, la France se couvrait de chemins de fer, et nos campagnes se cultivaient sans peine. J'avais des machines pour essarter les forêts, d'autres pour labourer les terres. Avec un peu de charbon et quelques gouttes d'eau, j'éclairais les villes, je donnais des coursiers à nos chars, des ailes à nos vaisseaux, des doigts à nos mécaniques; je les faisais filer, tisser, forger, imprimer, voyager; elles produisaient tour à tour, comme des êtres pensants, des aiguilles, du papier, des canons, des habits, des meubles, tout cela sans interruption et sans fatigue: pendant que la vapeur travaille, l'homme se repose et jouit.

¹ Une ordonnance du 13 novembre 1830 a substitué au professeur d'histoire de France un maître d'allemand et un maître de composition française. L'auteur de ce livre se propose de publier incessamment l'*Histoire scientifique et politique de l'École polytechnique*, ainsi que le *Cours d'histoire de France* qu'il a professé pendant quinze ans dans cette école.

Le loisir étant trouvé, il fallait l'employer au profit de l'intelligence, étudier les systèmes d'éducation, les méthodes d'enseignement, substituer les idées nouvelles aux idées anciennes, propager Jacotot, Fourier, le phalanstère, l'enseignement mutuel, et jusqu'aux frères ignorantins. Ici je n'eus qu'à suivre le mouvement général ; les hommes les plus éclairés s'occupaient alors de l'instruction populaire, je m'associâi à toutes leurs pensées, j'adoptai tous leurs systèmes : des milliers d'écoles s'ouvrirent, et l'instruction primaire courut des cités aux villages, gracieuse et riante, comme dans un beau jour on voit les habitants des villes sortir en habits de fête et se répandre au loin dans les campagnes. Mais c'était peu d'apprendre à lire au peuple ; si on ne lui donnait des livres, rien n'était fait. C'est alors que nous inventâmes les bibliothèques communales, les éditions compactes, le Rousseau des chaumières et les classiques de la petite propriété : belles inventions, moins belles pourtant que celle des *Magasins pittoresques* et de l'*Encyclopédie* à deux sous.

J'en étais là, lorsque, épuisé par le travail et voyant chaque jour ma santé déperir, l'inquiétude me prit. Je commençai à craindre de ne pas jouir de l'arbre arrosé de mes sueurs. Fallait-il donc mourir à la veille d'un aussi beau succès, renoncer à voir la France heureuse et régénérée ? Je fis venir mon médecin, homme de science et de conscience, et en lui montrant le tas de papperasses qui m'entouraient, je lui exposai longuement la cause de mon mal, mes projets, mes espérances, mes craintes et

ma vie consumée par le travail. Il m'écouta d'abord d'un air de résignation ; puis tout à coup :

« Et où diable tout cela peut-il vous mener ? dit-il en jetant sur moi un regard oblique et railleur.

— A faire le bien de la France, sans doute.

— J'entends ! et pour parvenir à ce but, on veut des places, du pouvoir, de l'argent, une haute position dans le monde.

— Mais rien de tout cela, docteur.

— Quoi ! vous n'avez point d'ambition ?

— Point d'ambition, docteur.

— Alors, tranquillisez-vous, la maladie n'est pas grave ; il suffira d'un peu de repos et de l'air de la campagne. »

J'allai donc m'établir à deux lieues de Versailles, à l'extrémité d'une plaine immense, dont les moissons dorées étincellent sans interruption et sans ombre. Là, le plateau se creuse et se bifurque ; là, s'ouvre comme par enchantement une suite de vallées riannes, dont les vertes prairies se prolongent à l'infini entre deux coteaux couverts de riches cultures et couronnés de bois de châtaigniers. C'est sur la lisière de ces bois que s'élève le joli village de Châteaufort, avec son clocher champêtre, ses deux tumulus ou tombeaux gaulois, placés comme deux bastions sous les ruines pittoresques du château de Hugues le Cadavre, et au milieu de tout cela une simple maisonnette, bien ombragée, bien rustique, habitée par une famille du bon vieux temps, et où l'amitié m'offrait un asile.

Je passai là deux longues années, occupé de ma

santé, occupé surtout de mes projets, m'associant à tous les travaux des sociétés philanthropiques pour la diffusion des connaissances utiles, et encourageant mes amis à la poursuite du grand œuvre de la régénération universelle. Grâce à Dieu, les résultats ne se firent pas longtemps attendre, mais ils furent en raison contraire de mes espérances. Plus l'instruction s'étendait, plus croissait le malaise. La science irritait au lieu d'adoucir ; et le mal, je ne pouvais le nier, car il me poursuivait jusque dans ma solitude. Ce gracieux village, qui possédait une école et où j'avais trouvé les établissements et les perfectionnements du siècle ; ce village, dont tous les habitants savaient lire, et dont un peu d'instruction et de loisir aurait dû multiplier les jouissances, eh bien ! on n'y entendait que des plaintes et des gémissements. Quelques vieillards, mais en petit nombre, regrettaient le seigneur qui recevait une fois par an le fermier à sa table ; d'autres, moins fiers, regrettaient les moines qui distribuaient la soupe à la porte du couvent. Les plus riches s'offensaient de rencontrer dans la vallée les parcs somptueux de deux ou trois banquiers ; les plus pauvres enviaient les riches, et voulaient le partage des terres, l'abolition des impôts et la république. Enfin, les jeunes gens, à peine échappés de l'école, déclaraient que la science et le bon sens ne dataient que de leur arrivée dans ce monde, et que le pays, c'était la jeunesse : profond mépris pour tout le reste. Il y avait là comme un abrégé de la France.

Voilà, me disais-je, une expérience douloureuse

et qui pourra faire réfléchir les sollicitateurs du progrès. Je viens de l'éprouver, à mesure que l'intelligence accroit ses richesses, la moralité s'appauvrit ; et dans les têtes vides, le sophisme et l'envie naissent avec la pensée. Ainsi j'avais mal compris la situation de la France, ou mal imaginé le remède : j'étais atterré.

Dans le premier moment, je ne me consolais que par des violences : je voulais brûler les livres, déchirer les journaux, tuer l'industrie, déraciner l'arbre fatal de la science. J'allais jusqu'à penser que tout ce qu'on appelle peuple, c'est-à-dire le genre humain, moins quelques êtres privilégiés, est fait pour croupir éternellement dans la bassesse et dans l'erreur ; que les despotes sont bien de terrifier cet animal indocile ; que les moines sont bien de le retrancher du nombre des êtres pensants ; que ce n'est qu'en l'enchaînant dans l'ignorance et la misère qu'on peut maîtriser ses passions mauvaises, et qu'il faut le dompter, comme la brute, par la faim et par la peur, puisqu'il ne veut pas être heureux, comme les anges, par l'intelligence et la lumière.

J'étais plein de ces pensées, et, comme un autre Machiavel, je les transformais en système, lorsqu'une circonstance singulière vint tout à coup les modifier. Au fond de la vallée, sur la gauche, on voit encore aujourd'hui une maison élégante, si heureusement située, que les bois, les collines, les pâturages et les hameaux qui l'environnent, semblent des accidents naturels de son parc et de ses jardins. A côté de cette maison, un peu au-dessus du ruisseau, est une

école de village bien ombragée, et dont le modèle ne se trouve que dans les romans d'Auguste Lafontaine, en face, un pont, dominé par un moulin, créé pour le plaisir des yeux et l'amusement des peintres; enfin une petite chapelle où repose, sous un marbre modeste, la dame du lieu, morte à la fleur de l'âge, mais dont la piété et la beauté ont laissé de longs souvenirs. Ce groupe d'arbres, de maisons et de pavillons, et deux tourelles gothiques qui apparaissent dans le bois, forment un point de vue ravissant au milieu de la plus profonde solitude, car le chemin n'est sillonné que par les lourdes voitures des bûcherons, et les pieds des troupeaux qui, vers la fin de l'automne, animent la vallée.

Tous les dimanches, averti par la cloche de la chapelle, j'allais y entendre la messe. C'était un charmant spectacle que de voir les villageoises dans leur simple parure s'acheminer à la même heure, et de tous les points du vallon, à travers la prairie; je dis les villageoises, car, dans les hameaux, il n'y a plus que les femmes qui aillent à l'église. Il arrivait cependant quelquefois que j'avais un compagnon. C'était un homme vénérable, dont je ne pouvais me lasser d'admirer la piété ardente et ingénue. Malgré ses vêtements grossiers et quelque apparence de misère, tout dans sa personne exprimait le calme, et, par un charme inexplicable, ce calme arrivait de son âme à la mienne à mesure que je le contemplais. La rencontre de cet homme excita ma curiosité; je pris des informations, et je sus bientôt qu'il vivait de la charité publique. C'est, me dit-on, que, dans

un âge avancé, il a perdu deux braves garçons qui auraient été ses soutiens: l'un est mort à la Bérésina, l'autre à Waterloo; et leur mère n'a pas été longtemps à les rejoindre. Le voilà vieux et seul, il ne peut plus travailler; mais le propriétaire du château aide un peu le vieillard, et la commune fait le reste. Encouragé par ces récits, je l'abordai, en lui offrant un léger secours. « Vous avez besoin d'un habit plus chaud, lui dis-je; l'hiver sera rude, et il faut y songer un peu à l'avance. »

Il leva les yeux sur moi, son regard était serein.

« Eh! qu'ai-je besoin d'y songer, dit-il d'une voix émue, puisque Dieu en met le souci au cœur des braves gens? »

Voilà un homme bien résigné, dis-je à part moi, il faut que je m'enquière des occupations de sa vie et du nombre de ses pensées.

« Savez-vous lire? lui dis-je.

— Oui, monsieur. Dans ma jeunesse, j'ai reçu les leçons du curé, un bien brave homme, qui se plaisait à instruire les enfants.

— Et vous avez des livres?

— Oh! à mon âge on ne lit plus, on prie!

— Vous priez donc souvent?

— C'est un si grand bonheur de prier! le soir, assis à la porte de ma pauvre cabane que vous voyez là-bas, sous les châtaigniers, je regarde coucher le soleil, et je dis: « Notre Père! »

— Et c'est là toute votre prière?

— Ven a-t-il qui remplisse mieux le cœur? « Notre Père! » Souvent, après avoir prononcé ces mots, je

m'arrête ; et en voyant les troupeaux qui reviennent des champs pour nous donner du lait, en voyant le soleil qui se lève et se couche sur la vallée, je bénis sa chaleur qui fait croître l'herbe de nos prairies et les fruits de nos champs. Oh ! alors je sens bien que ma prière est vraie, et j'en ai pour toute la soirée à songer à ces mots : « Notre Père ! »

— Et dans la mauvaise saison que faites-vous ?

— Je regarde le ciel. Je vois ces grands nuages qui le traversent, et qui viennent je ne sais d'où, poussés par le vent, cheminant sans bruit, et versant, comme des arrosoirs, la pluie çà et là dans la plaine qui reverdit, et nous donnent du pain, du beurre, du miel, ni plus ni moins que si Dieu les mettait lui-même dans nos mains. Ah ! notre Père qui êtes aux cieux, vous vivrez toujours ! Les hommes ne peuvent pas vous faire mourir comme ils ont fait mourir mes pauvres enfants. »

En parlant ainsi, les yeux du vieillard se remplirent de larmes, sa tête se pencha, et je l'entendis qui murmurait tout bas quelques mots comme s'il eût continué sa prière.

« Mon pauvre Bertrand, reprit-il après un moment de silence, c'était le plus jeune, et il est mort à Waterloo en criant : « Vive l'empereur ! » Ah ! s'il avait crié : « Vive notre Père qui est aux cieux ! » il vivrait peut-être encore ! Et ma pauvre femme, qui est allée le rejoindre, je ne l'aurais pas perdue ! Mais c'était la volonté de notre Père, et je le bénis, ajouta-t-il en essuyant ses yeux, car il a remplacé mes enfants par les gens de bien.

— Vous êtes trop solitaire au fond de la vallée ; vous devriez vous rapprocher un peu du village.

— Hélas ! reprit-il, je ne puis quitter ma maison ; j'y ai vu naître mes enfants, et leur mère y est morte ; d'ailleurs, comme dit notre curé, celui qui peut parler à Dieu n'est jamais seul.

— Et vous êtes content de votre sort ?

— Comment ne le serais-je pas ? Dieu ne m'a jamais abandonné.

— Oh ! vous méritez d'être encore plus heureux, m'écriai-je, brave homme ! Tenez, prenez cet argent et priez pour moi, pour moi, soumis à moins d'épreuves, et qui n'oserais me dire aussi heureux que vous.

— Est-ce donc qu'on prie pour de l'argent ? dit-il avec émotion ; et d'une main tremblante il éloignait le don que je voulais lui faire.

Je sentis que je l'avais blessé.

« Pardonnez-moi, lui dis-je ; j'ai voulu faire, comme font les gens du monde, un don intéressé. »

En parlant ainsi, je saisis ses mains pieuses que je pressai avec un saint respect. Puis je m'éloignai le cœur plein d'émotion ; mais en m'éloignant je l'entendis qui me disait : « Oh ! vous êtes un brave homme ! Je prierai Dieu pour vous, et aussi pour vos petits enfants, si vous en avez qui ne sachent pas encore prier. »

On raconte du célèbre astronome Tycho-Brahé qu'une nuit, en sortant de son observatoire, il se trouva tout à coup environné d'une foule en tumulte, qui remplissait la place publique. S'étant enquis des

causes d'une aussi grande affluence, on lui montra dans la constellation du Cygne une étoile brillante, que lui, aidé des lunettes que Galilée venait d'inventer, n'avait pas encore aperçue. Voilà de ces hasards qui humilient les savants et qui servent la science. Ma situation était assez semblable à celle du grand astronome. Un simple villageois venait de me montrer l'étoile qu'inutilement je cherchais depuis tant d'années.

Oui, je m'étais trompé; ce n'est ni l'industrie, ni la science, ni les machines, ni les livres, qui peuvent faire le bonheur d'une nation. Certes, toutes ces choses sont utiles à leur place, et le soin du législateur doit être de les propager et de les multiplier; mais si, content d'avoir développé l'intelligence, cette partie terrestre de l'homme, il néglige de développer l'âme, cette essence divine de l'humanité, au lieu d'un peuple heureux, il ne verra autour de lui qu'une multitude inquiète dans ses passions sans frein, une multitude travaillée du double besoin de s'élever et de connaître et dont cet instinct sublime fait le supplice. Vous l'avez dirigée vers la terre; elle s'y attache, au milieu des richesses et des voluptés qui s'épuisent. Qu'en ouvriez-vous les routes du ciel! L'âme se fût reconnue, surprise d'entrevoir enfin le but de ses desirs qu'on trompe et de ses ambitions qu'on égare. Tout ce qui repose le cœur, tout ce qui agrandit l'humanité, nous vient d'en haut.

Vous voulez du bonheur, vous voulez le pouvoir,

c'est encore là que Dieu les a placés. Le peuple le plus instruit, s'il n'est aussi le peuple le plus religieux, ne sera jamais le peuple-roi.

Ainsi l'exemple du vieillard heureux dans sa misère, calme dans ses afflictions, m'avait conduit à la source du bien et du mal.

Nos passions terrestres, c'est l'arbre de la science, elles nous matérialisent si l'âme ne les divinise.

Je sentis alors pourquoi les développements isolés de l'intelligence avaient accru le mal au lieu de le détruire. Quel spectacle plus effrayant que celui d'un peuple actif et vigoureux, se débattant sans espérance dans les murs d'airain de la fausse gloire, de la personnalité et de l'égoïsme! Ce spectacle, nous le donnons au monde parce que la pensée religieuse nous manque, et la pensée religieuse nous manque parce que les mères ont oublié de la déposer sur le berceau de leurs enfants.

Cette vérité est devenue le sujet de nos méditations, et elle a inspiré l'ouvrage qu'on va lire.

A L'ÉVANGÉLA-VILLE, le 3 février 1834.



LIVRE PREMIER

DE L'INFLUENCE DES FEMMES. — DE LA NÉCESSITÉ
DE LEUR ÉDUCATION.

UANE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

INFLUENCE DE DESCARTES SUR L'ÉDUCATION DES PEUPLES.

Le génie crée, le vulgaire consacre.

(Cécile Fir, *Pensées*, p. 123.)

Je commence à m'apercevoir que dans ce monde
damné il n'y a de bon que la vertu. Je suis las du vice
dont j'ai goûté toutes les variétés.

(Byron, *Mémoires*, t. I, p. 326.)

Notre siècle est lent à se former. Depuis quarante ans que nous combattons, rien ne se décide : il semble que le mouvement généreux imprimé aux esprits n'ait servi qu'à les diviser. On discute sur tout, on n'a de principes sur rien, et les règles de la morale, comme les délicatesses du goût, comme les doctrines de la philosophie, cessent d'être des lois à mesure qu'elles deviennent des opinions. Non, jamais l'esprit humain n'était tombé si bas ! jamais l'esprit humain ne s'était élevé si haut ! passant par tous les excès pour arriver à la vérité : des doctrines les plus rationnelles aux actions les plus insensées, des actions les plus glorieuses aux doctrines les plus

abjectes : philosophes, chrétiens, évangélistes, royalistes, congréganistes, jacobins, nous nous sommes montrés au monde couverts des oripeaux de l'empire, des guenilles des sans-culottes, et des scapulaires du jésuitisme, tenant d'une main la table sublime des droits de l'homme, de l'autre, le sabre de Buonaparte ou la hache de Robespierre, et tombant de chute en chute, de repentir en repentir, jusqu'à l'indifférence de tous ces objets de nos adorations. Alors on s'affranchissait des préjugés, on renonçait aux privilèges, l'intelligence reprenait sa place, et la civilisation grandissait ; alors aussi on faisait de la raison une idole, de la propriété un crime, de l'industrie une morale, de la terreur une politique, et de Marat un apôtre : la vertu avait ses gémonies, et le crime ses apothéoses. Étrange aveuglement ! au milieu de cette confusion universelle des principes, après ce drame sanglant où tant d'hommes ont manqué de cœur, après cette risible comédie où tant d'hommes ont manqué de mémoire, une seule chose reste stable : c'est la foi de chaque intelligence à sa propre infailibilité.

On n'imagine guère sans doute qu'une situation si bizarre ait pu naître des maximes de la sagesse. Il y a loin de nous à Descartes, démeublant et remeublant son âme en présence du monde civilisé, n'y laissant rien entrer sans l'étudier et le juger, repoussant le fatras de l'école, et cherchant la vérité dans les lumières de sa raison !

Et cependant cette première impulsion décida du sort de l'Europe. Les révolutions opérées par le génie

dans le monde des pensées se terminent toujours par une révolution dans le monde actif et populaire. Jusqu'alors la foi avait été la mesure de la sagesse, toutes les matières philosophiques et théologiques se décidaient en quatre mots : « Le maître l'a dit. » Les doctrines d'Aristote étaient aussi sacrées que celles de Jésus-Christ ; on les soutenait avec des syllogismes ; mais lorsque cette manière de raisonner ne suffisait pas, on en cherchait une autre : la flamme des bûchers fut pendant quelques siècles la dernière raison des docteurs, comme l'artillerie est la dernière raison des rois.

Descartes en appelle à l'examen ; et cette seule pensée donne, pour ainsi dire, un nouveau sens à l'Europe. Pour la première fois on ose contredire l'autorité du maître, et le monde intellectuel tout entier se trouve soumis au jugement de la raison. Un petit volume de cent pages, l'examen de conscience d'un officier de vingt-trois ans, médité sous la tente, achevé dans les loisirs d'une profonde solitude, venait de changer les destinées des peuples et des rois. Des peuples et des rois ! et cependant la méthode ne frappait que les erreurs de l'école ! mais sur ces erreurs, enseignées avec autorité, reposait tout le système social. Descartes crut réformer la philosophie, et non changer une civilisation ! Quelles étaient donc les puissances de la terre ? et comment, aux premières lueurs de la raison, tout s'est-il écroulé ?

Il est vrai que Luther avait déjà commencé ce travail, mais dans un autre but : il voulait épurer

la foi sans la détruire, et sous son règne la discussion resta dans la théologie. Descartes, plus hardi, la transporta dans la philosophie, qui est toute religieuse; son doute, dirigé contre la scolastique, frappa toutes les traditions; dès lors la vérité apparut, et la secousse fut si violente que l'édifice théologique s'éroula.

Remarquons toutefois que si la mission de Descartes fut sublime, elle fut incomplète: il découvrit le principe qui devait nous délivrer de l'erreur, et se trompa sur le principe qui devait nous rendre à la vérité. « Pour atteindre la vérité, dit-il, il faut une fois dans sa vie se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues, et reconstruire de nouveau tout le système de ses connaissances. » Admirable travail que la France pensante voulut faire à son exemple, et qui la délivra tout à coup des castes, des privilèges, des superstitions, des préjugés, de toutes les erreurs, de tous les vices qui la dévoraient. Mais lorsque vint le moment de reconstruire avec ces ruines, chacun prenant sa raison pour jugé, l'unité manqua. On cherchait le principe, et l'on ne rencontrait que des opinions. Alors, faute d'autorité commune, ou plutôt sur l'autorité de Descartes, chaque raison individuelle se fit souveraine: il y eut division, discussion, anarchie, et le siècle tomba dans le chaos.

C'est là le point où nous en sommes; ce sont là les maux qu'il faut guérir: entreprise difficile, et dont le succès peut seul aujourd'hui commencer notre salut. Il s'agit en effet d'arracher l'homme

au mensonge, et de le guider vers la vérité à travers le torrent de ses passions et de ses opinions; il s'agit de reconstruire le monde civilisé sur les bases du monde moral, et de sortir de la licence pour sauver la liberté; les pédants et les législateurs ne peuvent rien là: ce n'est ni à la tribune, ni dans les clubs, ni dans les collèges, ni par des lois, ni par des réglemens, que cette révolution doit s'accomplir. Ne demandons rien aux rois de la terre. Pourquoi s'occuperaient-ils de l'avenir, eux qui n'ont pas même de lendemain? N'exigeons rien de l'instruction publique; comment formerait-elle de bons citoyens? on ne lui demande que de bons écoliers! un peuple sans religion peut avoir des écoles, des collèges, de la science, rien de plus. Cherchons donc une puissance de toutes les heures, de tous les moments, de tous les siècles; une puissance indestructible, infatigable, amoureuse de son ouvrage, et qui enveloppe la société tout entière: adressons-nous à la famille, demandons-lui secours pour la famille, pour la patrie et pour l'humanité. L'homme aveuglé par ses passions marche sur les bords de l'abîme, mais il ne veut pas y entraîner son enfant. Une mère peut désirer la fortune, peut rêver la puissance pour le fils qu'elle chérit; mais quelle épouvante si on lui disait: Ce fils, objet de tant d'amour, que tu nourris de ton lait, que tu couvres de caresses, fera l'apologie de Robespierre et mourra sur l'échafaud! Perdue! à jamais perdue la génération qui vient de naître, si dans chaque famille il ne s'élève une voix en faveur de la vérité! c'est la vérité qui nous man-

que ; la vérité, seule vie de l'âme et seul avenir du genre humain.

Mais quelle est cette voix dont l'éloquence doit s'insinuer doucement jusqu'au fond de notre âme ? qui fera entendre à nos enfants ces autorités éternelles qu'aucune révolution ne peut renverser ? Il y a dans chaque famille une divinité méconnue, dont la puissance est irrésistible, la bonté inépuisable ; qui ne vit que de notre propre vie, qui n'a de joie que notre joie, de bonheur que notre bonheur, et dont toute la force vient de l'amour : c'est elle que nous invoquerons. Et toutefois, avant de lui confier nos vœux, avant de lui demander la gloire de la patrie et la félicité de nos enfants, nous devons étudier ce qui a été fait, de nos jours, sur des matières si importantes et si nouvelles. Il sera temps d'appeler l'ouvrier lorsque nous connaîtrons l'étendue de l'ouvrage.

Napoléon disait un jour à madame Campan : « Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien ; que manque-t-il aux jeunes personnes pour être bien élevées, en France ? — Des mères, » répondit madame Campan. Ce mot frappa l'empereur ; la pensée jaillit de son regard : « Eh bien, dit-il, voilà tout un système d'éducation : il faut, madame, que vous fassiez des mères qui sachent élever leurs enfants. »

Cette parole profonde est le sujet même de notre livre. N'attendant plus rien de la génération présente, n'espérant plus rien de nos éducations publiques, nous nous sommes dit à notre tour : « Il faut que nous fassions des mères qui sachent élever leurs enfants. »

CHAPITRE II.

MISSION DE ROUSSEAU.

J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si l'on reformait l'éducation de la jeunesse.

(LEIBNITZ, *Lettres à Placcius*, t. V.)

Après que le petit enfant est né, une vraie mère le doit nourrir et allaiter de ses mamelles, qui est la belle fontaine que dame nature, sage et providente, a préparée à cet effet... Et quel passetemps plus grand pourroit avoir une femme en ce monde que celui qu'elle a en allaitant ses enfants, des quels le petit patois et gergon gracieux, la difficulté de la prolation de leurs mots, le rys souef et amoureux, la joyeuseté qu'ils donnent à la maison, passe tous les badins du monde ?

(*Le Livre de la police humaine*, par PATRICE DE SÈVÈS, évêque de Caiète, p. 75.)

Ce fut un mauvais siècle que le siècle de Louis XV : un roi sans pouvoir, des nobles sans dignité, un clergé sans vertu ; les mœurs flasques de la régence, mêlées aux préjugés gothiques du moyen âge ; toute la race féodale en habits brodés, princes, ducs, marquis, gentilshommes et gentillâtres, faisant un art de la corruption et un mérite de la débauche, nobles par la grâce de Dieu, philosophes par la grâce de Diderot : têtes légères, têtes folles, lisant l'*Encyclopédie* comme ses censeurs, sans la comprendre ; aspirant aux pensées profondes, et se réfugiant dans

l'incrédulité, sur la foi des facéties de Voltaire ou d'un conte de Voisenon ! Tel fut le siècle où parut Rousseau !

Au-dessous de cette troupe dorée, il y avait un peuple qui regardait : on l'avait oublié là en bas, dans la rue, et cependant il regardait ; s'amusant de ce grand spectacle, dont les acteurs, dépouillés tout à coup de leurs armures de fer et de leurs enseignes féodales, commençaient à lui paraître d'une race moins pure et moins formidable. Courbé sous le poids de sa longue servitude, ce peuple était resté barbare au sein de la civilisation, ignorant au sein de la science, misérable au sein de la richesse : on ne l'avait instruit ni de ses droits, ni de ses devoirs, et il se trouvait en face de ses maîtres comme un lion devant une proie, libre dans sa force et dans sa férocité.

Et qu'opposait le pouvoir à ces périls imminents ? où étaient la législation qui devait protéger les citoyens, et le culte évangélique qui devait réformer les mœurs ? Le pouvoir n'imaginait rien ; il continuait le passé sans songer à l'avenir, sans songer au peuple ; se servant de la Bastille contre les nobles, de la Sorbonne contre les philosophes, et n'ayant la force ni de modifier les lois restées barbares au milieu des progrès du siècle, ni de réveiller ses docteurs stupidement occupés des miracles de saint Paris en présence des encyclopédistes.

Un homme, un seul homme pensait alors à l'avenir du pays : cet homme n'était pas même Français ; c'était le fils d'un pauvre horloger de Genève, il se

nommait Rousseau. Élève de Plutarque, républicain adouci par l'Évangile, sa misère l'avait rapproché du peuple, sa fierté l'avait éloigné des grands. Frappé de la dissolution générale, il conçoit une de ces idées fécondes auxquelles se rattache, par des fils imperceptibles, le destin de l'humanité. Son but était de donner des citoyens à la patrie ; il semble ne songer qu'à donner des mères à nos enfants. Le lait maternel sera le lait de la liberté. Cachant la régénération de la France sous le voile d'une éducation isolée, il dérobe son élève à tous les mensonges de l'éducation publique : dans ce plan si vaste, où l'on ne voit qu'un enfant et son gouverneur, le génie de Rousseau comprend tout ce qui peut former un grand peuple ; il sait que les idées de liberté individuelle ne tardent pas à devenir des idées de liberté nationale. En élevant un homme il songe à faire une nation.

Quel sera le mobile de cette grande révolution ? au milieu de tant d'avilissements, qui osera vivifier les âmes du saint amour de la vérité ? Il y a dans le cœur de la femme quelque chose de républicain qui l'appelle à l'héroïsme et au dévouement : c'est là que Rousseau cherche un appui, c'est là aussi qu'il trouve la puissance. Il ne vient pas, sévère moraliste, imposer de tristes et importuns devoirs : c'est une fête de famille qu'il invoque, c'est une mère qu'il présente aux adorations du monde, assise près d'un berceau, un bel enfant sur son sein, et toute resplendissante de joie sous les ten-

dres regards de son époux. Tableau ravissant, qui révélait aux femmes une puissance toute divine, celle de nous rendre heureux par la vertu. Non, jamais la parole humaine ne remplit une mission plus sainte; à la voix de Rousseau, chaque femme redevient mère, chaque mère redevient épouse, chaque enfant veut être citoyen. O gloire inespérée! cette génération qu'il replace sur le sein maternel devait commencer la liberté du monde!

Ainsi fut renouvelée la famille, et par la famille, la nation. Ainsi les femmes travaillaient sans le savoir à une régénération universelle. Rousseau les avait mises de son parti sans les mettre dans sa confiance; et lorsque l'Europe croyait ne lui devoir que le bonheur des enfants et la vertu des mères, il venait de jeter les fondements de la liberté du genre humain.

Il faut le dire toutefois, il fut merveilleusement secondé par l'éducation publique, qui tranchait avec le siècle. De temps immémorial vivait dans les collèges l'admiration vertueuse de la Grèce et de Rome: nos pères ne voyaient là qu'une étude de mots froide et pédantesque; mais ces mots exprimaient de grandes choses, et ils passionnaient la jeunesse pour la vie héroïque, la gloire et la liberté. Quel mécompte et quelle indignation, lorsqu'en sortant du collège ce jeune républicain se trouvait tout à coup obligé de jouer son rôle dans la comédie du monde! Il avait rêvé Rome et Sparte, et voilà qu'on le réveillait au milieu des baladins, des courtisanes et des abbés! toutes ses vertus étaient deve-

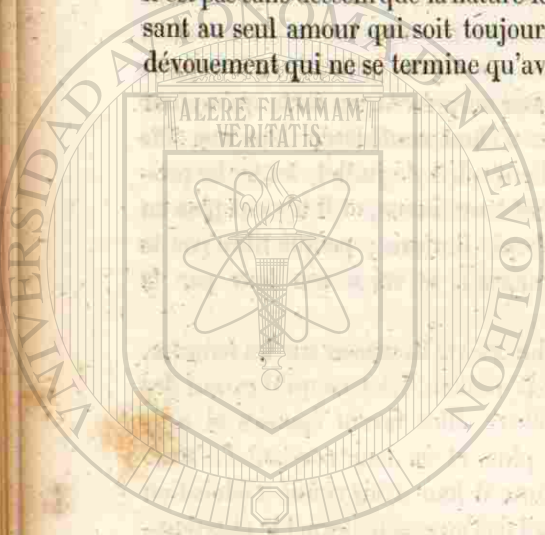
nues des crimes, et la vie de Brutus, d'Aristide ou d'Épaminondas pouvait tout au plus le conduire aux Petites-Maisons!

Aussi quel enthousiasme à l'apparition d'un livre où respirait l'amour de cette patrie que nous enviions à l'antiquité! Rousseau ne fit pas naître le sentiment, il lui donna une direction inattendue; il reporta notre âme du passé au présent, en sorte qu'un jour la nation entière s'étant confédérée dans une fête civique, au brillant soleil de juillet, toutes les provinces y perdirent leurs noms, et il n'y eut plus en France qu'un peuple français; peuple libre par la puissance de Rousseau, et roi à son tour par la grâce de Dieu!

Telle fut l'influence de Rousseau sur les femmes, et plus tard sur la nation. Tout ce qu'il exigea des femmes, il l'obtint: elles furent épouses et mères. Un pas de plus, et en leur confiant l'éducation morale comme il leur avait confié l'éducation physique, il faisait de l'amour maternel le plus puissant mobile de l'humanité. Malheureusement il s'arrêta. Celui qui en parlant des femmes a si bien dit: « Que de grandes choses on ferait avec ce ressort! » n'ose rien leur proposer de grand; il abandonne à leur tendresse les soins matériels de la première enfance, et croit leur destinée accomplie.

Quelque chose reste donc à faire après Rousseau: l'impulsion qu'il imprima aux études morales a manqué de force, parce qu'elle a manqué d'agent; c'est cet agent qu'il faut chercher, non parmi les doctes et les philosophes, mais au sein même de la

famille. Les hommes n'élèvent guère que ceux qui ont de l'or : on achète un gouverneur ; la nature est plus magnifique, elle en donne un à chaque enfant. Laissez, laissez l'enfant sous l'égide de sa mère ! ce n'est pas sans dessein que la nature le confie en naissant au seul amour qui soit toujours fidèle, au seul dévouement qui ne se termine qu'avec la vie.



CHAPITRE III.

SUITE DU MÊME SUJET.

DE QUELQUES DOUCES INFLUENCES DE LA FAMILLE.

En toutes choses la grande affaire est le commencement, surtout à l'égard d'êtres jeunes et tendres ; car c'est alors qu'ils se façonnent et reçoivent l'empreinte qu'on veut leur donner.

(PLATON, *République*, liv. II, p. 105, traduction de M. Cousin.)

Les sentiments qui durent toujours sont ceux qui naissent autour de notre berceau, et la voix des vieillards nous répète assez que nos premières émotions sont aussi nos derniers souvenirs.

Il y a dans le livre de Rousseau une contradiction sur laquelle il est bon de jeter quelque lumière.

Si d'une part il rend les mères aux enfants, et travaille ainsi à rétablir la famille ; d'autre part il reprend l'enfant des bras de la mère, et le livre à un gouverneur idéal qui doit tout remplacer. On dirait que son but est de briser tous les liens de la nature : car la nature donne à l'enfant des frères, des sœurs, des oncles, un père, un grand-père, douce prévoyance qui l'environne en naissant des joies de son âge et de la raison des temps passés !

Chasserez-vous cette foule joyeuse, qui le reçoit avec tendresse aux portes de la vie? Détruisez-vous cette loi qui prépare avec tant de sollicitude des affections à son enfance, des conseils et des exemples à sa jeunesse? On ne touche point aux lois de la nature sans déranger des prévoyances, sans anéantir des bienfaits. Observez seulement les résultats de cette théorie dans la perte des relations, en apparence si peu importantes, du vieillard et de l'enfant: la Providence ne les réunit qu'un moment au coin du foyer domestique; mais que de profondes impressions dans cette entrevue si courte, c'est une vie qui se dégage, et une vie qui se prépare: l'enfance se joue autour de la vieillesse pour lui donner ses dernières joies, pour en recevoir ses premières instructions: doux échange, où les faiblesses des deux âges produisent les plus touchantes consonances. Voyez comme les deux extrémités de la vie se rencontrent dans les mêmes penchants, et comme ces penchants sont favorables aux délassements de l'un et à l'éducation de l'autre: il y a un charme qui les rapproche; le vieillard aime à parler, l'enfant à l'écouter; le vieillard ne s'aperçoit pas qu'il se répète, l'enfant ne se lasse pas des répétitions; il s'amuse de ce qu'il sait, comme le vieillard de ce qu'il redit. « Conte-moi l'histoire d'hier, » s'écrie l'enfant, et son attention est captivée aujourd'hui comme elle l'était hier, et cent choses nouvelles le frappent dans cette histoire déjà contée cent fois: ainsi les infirmités mêmes de la vieillesse entrent dans les prévoyances de la nature; ainsi la troupe folâtre des

petits enfants est attirée par l'amour, retenue par la curiosité sous la main du vieillard qui la bénit!

Certes, le but de Rousseau ne pouvait être de détruire ces ravissantes harmonies: et en effet son livre ne détruisait rien, puisque rien n'existait alors. La dépravation de la société avait tué la famille, et de toutes parts succombaient sous le ridicule les derniers débris de notre moralité, la vertu conjugale et la tendresse maternelle. Le mal était au comble: il ne s'agissait pas seulement de corriger une nation, mais de la refaire en lui donnant des mœurs. Rousseau n'aborde point la question en face; il peut bien foudroyer le vice, mais la vertu qui donne un ridicule, il n'est pas assez fort pour la faire aimer: dans cette extrémité il s'adresse à l'amour maternel, il réveille un sentiment avant d'imposer un devoir: il émeut les âmes avant de leur montrer la félicité des vertus qu'elles délaissent. Il feint d'isoler son élève pour le soustraire aux corruptions du siècle, mais il le place en effet sur le sein maternel pour reconstituer la famille, et rendre toutes les précautions dont il s'environne inutiles dans l'avenir. Plus je le lis, plus je l'étudie, plus il me semble que ce gouverneur idéal n'est qu'un moyen transitoire pour arriver à la mère de famille. ®

Cette pensée secrète de Rousseau devient visible au cinquième livre, livre divin, où le gouverneur laisse échapper une partie de son empire, et où la famille commence à reprendre le sien. Emile, quoique élevé dans la solitude, est destiné au monde: il éprouve le besoin d'aimer, et dès qu'il souhaite

une compagne, son isolement cesse ; le voilà tout à coup transporté dans une retraite charmante ; là nous retrouvons la famille : de bonnes gens, dont la vertu orne la vie ; une femme, un mari, une fille, soutiens l'un de l'autre, modèle de piété, modèle d'union conjugale ! un mari véritablement honnête homme, une fille élevée sous les yeux de sa mère, et qui promet de l'égaliser un jour. C'est ainsi que Rousseau prépare le renouvellement de la société : les scènes qu'il esquisse sont toutes naturelles et communes, elles vont droit au cœur : ce n'est point un roman, c'est la vie. Il oppose au tableau gracieux des ravissements de l'amour le tableau plus sévère, mais non moins désirable, de la félicité domestique : les amants avec leurs espérances inquiètes, les parents avec leur tendre sécurité ; le point de départ et le point d'arrivée ; délicieux contraste de toutes les joies de la famille, qui couronne l'ouvrage comme pour nous en montrer le but.

Et toutefois ce livre admirable commence par une impossibilité : Rousseau peut bien nous promettre des *Émile*, mais où trouvera-t-il des gouverneurs ? Aux perfections qu'il en exige, qui sera digne de ce noble emploi ? Certes, si un être aussi dévoué existe ici-bas, il n'élèvera jamais que son propre enfant ; c'est donc encore à la famille que le philosophe nous ramène. Aussi plusieurs femmes crurent-elles lui obéir en s'attribuant les fonctions du gouverneur, mais elles ne marchaient qu'en tremblant sur ce terrain qui fuyait sous leurs pas. Le préjugé gothi-

que qui les condamne à la futilité les enchaînait encore. Rousseau lui-même y avait cédé en élevant Sophie dans cette ignorance vulgaire, qu'il songeait peut-être à lui rendre funeste : dès lors les femmes s'arrêtèrent, et leur respect pour cet oubli du maître fut un des grands malheurs de la société. Toutes les perfections si difficiles à réaliser dans un gouverneur, il ne fallait qu'un mot pour les obtenir d'une mère !

CHAPITRE IV.

DU VÉRITABLE GOUVERNEUR DES ENFANTS.

Dans nos sociétés modernes, les mères nous donnent nos premiers sentiments et nos premières idées; c'est la mère qui reconnaît le caractère et le génie de son enfant, applaudit à sa vocation, le soutient contre le mécontentement paternel, le console, le fortifie, et enfin le livre à la société.

(LERMIGNIER, *Philosophie du Droit*, t. I, p. 126.)

Ma mère, j'attendois d'heures à autre votre lettre; je l'ay baycée en la lisant; je vous répons en mer où j'ay voulu courre une bordée par le doux temps. Vive Dieu! vous ne m'aurés seu rien mander qui me fust plus agreable que la nouvelle du plaisir de lecture quy vous a prys. Plutarque me souryt tousjours d'une frayche nouveauté; l'aymer, c'est m'aymer; car il a esté l'instituteur de mon bas age. Ma bonne mère à laquelle je dois tout, et quy avoyt une affection sy grande de veyller à mes bons deportemens, et ne vouloyt pas, se disoyt-elle, voyr en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mayns, encore que je ne fusse à peine un enfant de mamelle; il m'a esté comme ma conscyence et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honestetés et maxymes excellentes pour ma conduyte et pour le gouvernement des affaires. Adyeu, mon cœur.

(Lettre de Henri IV à Marie de Médicis.)

Suivons donc les lois de la nature; elle ne nous livre, en naissant, ni aux soins d'un pédagogue, ni à la garde d'un philosophe; c'est à l'amour d'une

jeune mère, c'est à ses caresses qu'elle nous confie; elle appelle autour de notre berceau les formes les plus gracieuses, les sons les plus harmonieux, car la voix si douce de la femme s'adoucit encore pour l'enfance; enfin tout ce qu'il y a de charmant sur la terre, la nature dans sa sollicitude le prodigue à notre premier âge: pour nous reposer, le sein d'une mère, son doux regard pour nous guider, et sa tendresse pour nous instruire!

L'homme vient ensuite, qui brise cette chaîne d'amour; sa voix rude, son front chagrin, les études pédantesques dont il est l'organe, succèdent tout à coup aux caresses maternelles. Oh! qui pourrait exprimer ce qui se passe dans l'âme d'un enfant, le jour où ses yeux brillants rencontrent, pour la première fois, le regard sévère d'un maître! pour la première fois aussi l'idée du malheur lui apparaît. Encore, si sa mère était là, si elle le voyait, si elle l'encourageait. Mais la séparation est complète; on l'arrache à la plus douce influence, à une influence que rien ne saurait remplacer sur la terre: lui dont l'esprit ne s'est encore éveillé que pour inventer de nouveaux jeux, lui qui se sentait aimé, caressé, libre comme l'oiseau sous la feuillée, le voilà seul, le voilà esclave; le regard de sa mère ne l'anime plus; le soir, il se couche sans l'embrasser, sans la voir; le matin, il se lève sans entendre cette voix amie qui l'appelait à la prière, elle n'est plus là pour prier avec lui; elle ne le guide plus, elle ne l'inspire plus; elle a cédé ses droits les plus sacrés sans songer qu'ils sont des devoirs. Pauvre petite créature,

il est donc vrai, tout le monde t'abandonne ! la maison paternelle s'est fermée derrière toi ! tu resteras des mois, peut-être des années sans en toucher le seuil : alors ton cœur se tournera vers d'autres affections ; puis, lorsque le moment sera venu, tu reviendras vers ta mère, souillé, indifférent, l'esprit faussé par les études du collège, et le cœur noyé dans les vices qui y font leur séjour.

Le gouverneur par excellence est celui qu'appellent nos penchants ; il faut que l'élève entende le maître ; tout dans leurs rapports doit être convenance, tendresse et proportion : c'est ainsi que la nature coordonne la mère à l'enfant. Voyez avec quel soin elle les rapproche par la beauté, la grâce, la jeunesse, la légèreté d'esprit, et surtout par le cœur. Ici la patience répond à la curiosité, et la douceur à la pétulance ; l'ignorance de l'un n'est jamais rebutée par le pédantisme de l'autre : on dirait que les deux raisons croissent ensemble, tant la supériorité de la mère est assouplie par l'amour ; enfin cet esprit frivole, ce penchant au plaisir, ce goût du merveilleux, qu'on blâme avec si peu de réflexion dans les femmes, est une harmonie de plus entre la mère et l'enfant ; tout les rapproche, leurs consonnances comme leurs contrastes ; et dans le partage que la nature a fait de la douceur, de la gentillesse, de la vigilance, elle nous indique vivement et amoureusement à qui elle prétend confier notre faiblesse.

En général, on ne remarque point assez que les enfants n'entendent que ce qu'ils voient, et ne com-

prennent que ce qu'ils sentent ; le sentiment chez eux précède toujours l'intelligence : aussi, à qui leur apprend à voir, à qui éveille leur tendresse, appartiennent toutes les influences heureuses. La vertu ne s'enseigne pas seulement, elle s'inspire ; c'est là surtout le talent des femmes ; ce qu'elles désirent, elles nous le font aimer, moyen charmant de nous le faire vouloir.

Mais un prince, mais un roi, qu'apprendront-ils d'une femme ? ce que saint Louis apprit de Blanche, Louis XII de Marie de Clèves, Henri IV de Jeanne d'Albret. Sur soixante-neuf monarques qui ont porté notre couronne, trois seulement ont aimé le peuple : et, chose remarquable, tous trois furent élevés par leurs mères ! Direz-vous que les hautes pensées de la politique veulent de plus savants interprètes, que ce n'est pas trop d'un Bossuet pour instruire le grand Dauphin, et d'un Montausier pour le diriger : soit ; je le veux bien, si vous trouvez des Bossuet et des Montausier ; et toutefois je m'effraye d'une éducation qui a pu inspirer le prodigieux *Discours sur l'histoire universelle* ; il me semble que ce sublime langage devait frapper à vide le cerveau d'une aussi frêle créature, qu'il devait lui donner le vertige ; et en lisant ces pages qui m'éblouissent et m'absorbent, je me surprends à regretter pour cet enfant les histoires de mademoiselle Bonne et de lady Sensée !

Ne pensez-vous pas qu'après s'être courbé pendant plusieurs heures sous les obsessions de cette puissante intelligence, le Dauphin devait sentir le besoin de se délasser avec ses valets ?

Que le gouverneur puisse descendre sans efforts jusqu'à son élève, qu'il forme un cœur religieux, un honnête homme, un bon citoyen, il a tout fait. Et qu'y a-t-il dans cette mission dont une femme ne soit capable? qui, mieux qu'une mère, peut nous apprendre à préférer l'honneur à la fortune, à chérir nos semblables, à secourir les malheureux, à élever notre âme jusqu'à la source du beau et de l'infini? Un gouverneur vulgaire conseille et moralise : ce qu'il offre à notre mémoire, une mère nous le grave au cœur : elle nous fait aimer ce qu'il peut tout au plus nous faire croire, et c'est par l'amour qu'elle arrive à la vertu.

Frappé du peu de soin qu'on donne généralement à l'éducation des femmes, et de l'influence irrésistible qu'elles exercent sur ceux qui les élèvent si mal, le célèbre Sheridan conçut l'idée de fonder pour elles en Angleterre une éducation nationale. Il envoie son plan à la reine, il l'invite à se mettre à la tête de cette institution, et lui décerne le titre de *grande chancelière*. « Les femmes nous gouvernent, dit-il, tâchons de les rendre parfaites : plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes : *C'est avec la femme que la nature écrit dans le cœur de l'homme.* »

L'idée était grande, comme on voit, et il serait difficile de calculer l'influence que son exécution aurait exercée sur la vieille Angleterre. Il y avait là une révolution morale et politique : un gouvernement régénéré, la destruction de l'esclavage, l'humanité en Irlande, la civilisation aux Indes, la moralité à côté de

l'industrie, etc., car la femme ainsi instruite n'écrira jamais dans le cœur de l'homme que la charité évangélique et les plus beaux dévouements à l'humanité.

Toutefois nos prétentions ne s'élèvent pas si haut. Nous n'appelons ni les rois, ni les reines, ni les universités, au secours du pays, mais bien l'influence maternelle, une influence qui s'exerce sur le cœur, qui par le cœur dirige l'esprit, et qui pour sauver et renouveler le monde n'a besoin que d'être dirigée.

Cette influence existe partout, partout elle détermine nos sentiments, nos opinions et nos goûts, partout elle fait notre destinée. « L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est toujours l'ouvrage de sa mère, » et le grand homme se plaisait à répéter qu'il devait à la sienne d'être monté si haut¹. L'histoire est là pour justifier ces paroles; et sans nous appuyer des exemples si mémorables de Charles IX et de Henri IV, de l'élève de Catherine et de l'élève de Jeanne d'Albret, Louis XIII ne fut-il pas comme sa mère, faible, ingrat et malheureux, toujours révolté et toujours soumis? Ne reconnaissez-vous pas dans Louis XIV les passions d'une femme espagnole, ces galanteries tout à la fois sensuelles et romanesques, ces terreurs de dévot, cet orgueil de despote qui veut qu'on se prosterne devant le trône comme devant l'autel? On a dit, et je le crois, que la femme qui donna le jour aux deux Corneille avait l'âme grande, l'esprit élevé, les mœurs sévères, qu'elle ressemblait à la mère des Gracques, que c'étaient deux femmes de même

¹ Voyez les *Mémoires de lord Byron*, t. I, p. 393.

étouffé. Au rebours, la mère du jeune Arouet, railleuse, spirituelle, coquette et galante, marqua de tous ses traits le génie de son fils; elle anima ses cent âmes de ce feu violent qui devait à la fois éclairer et consumer, produire tant de chefs-d'œuvre, et se déshonorer par tant de facéties.

Vingt volumes ne suffiraient pas pour recueillir tous les grands exemples d'influences maternelles qui s'offrent à notre mémoire. Jetez les yeux sur cette prison, au milieu de la foule qui va mourir, il y a là un jeune homme au front large et radieux, qui écrit ses dernières pensées. C'est Barnave, l'un des plus grands orateurs de l'assemblée constituante, le rival de Mirabeau. Dans ce moment terrible, il songe à sa mère; il lui rend grâce du courage qui l'anime, et qu'il portera à l'échafaud. Au milieu des révolutions, c'est le plus beau présent qu'une mère puisse faire à son fils. Aussi écrit-il à sa sœur: « C'est ma mère qui doit élever vos garçons; elle leur communiquera cette âme courageuse et franche qui fait les hommes, et qui a été pour mon frère et pour moi plus que tout le reste de notre éducation. »

Cette femme énergique, elle avait armé l'âme de ses fils contre la douleur et la mort, comme si elle eût prévu la tempête qui devait les lui enlever.

Un autre enfant du peuple, le célèbre Kant, aimait à répéter qu'il devait tout aux soins pieux de sa mère. Cette bonne femme, quoique sans instruction, l'avait instruit cependant dans la plus grande des sciences, celle de la morale et de la vertu. Dans

ses petites promenades avec son fils, elle lui expliquait, à l'aide du seul bon sens, ce qu'elle connaissait des merveilles de la nature, et elle parvint ainsi à lui inspirer l'amour de Dieu, son créateur¹. — « Je ne l'oublierai jamais, disait Kant dans sa vieillesse; c'est elle qui a fait germer le bien qui se trouve dans mon âme! »

Non moins heureux que l'enfant de Königsberg, notre illustre Cuvier reçut de sa mère les premières leçons qui développèrent son génie. Par un instinct tout maternel, elle dirigeait ses goûts vers l'étude de la nature: « Je dessinais sous ses yeux, dit Cuvier, dans des mémoires manuscrits qu'il a laissés à sa famille, et je lisais tout haut des livres d'histoire et de littérature. C'est ainsi qu'elle développa en moi cette passion pour la lecture, et cette curiosité de toutes choses qui furent le ressort de ma vie². » Le grand homme reportait à sa mère tout le bonheur de ses études et toute la gloire de ses découvertes!

Mais l'exemple le plus frappant de cette douce ou fatale influence, c'est aux deux grands poètes de ce siècle qu'il faut le demander: à l'un, le destin rigide donne une mère moqueuse, insensée, pleine de caprices et d'orgueil, dont l'esprit étroit ne s'élargit que dans la vanité et dans la haine. Une mère qui se raille sans pitié de l'infirmité native de son

¹ Schoën, *Biographie de Kant*.

² Voyez les *Mémoires sur Georges Cuvier*, publiés en Angleterre, par mistress Lee. Voyez aussi l'excellent ouvrage de M. Flourens, intitulé *Analyse raisonnée des travaux de M. Cuvier*.

enfant, qui l'irrite, le crispe, le froisse, le caresse, puis le méprise et le maudit. Ces passions corrosives de la femme se gravent profondément au cœur du jeune homme ; la haine et l'orgueil, la colère et le dédain fermentent en lui, et, comme la lave brûlante d'un volcan, débordent tout à coup sur le monde dans les torrents d'une infernale harmonie.

A l'autre pôle, le destin bienveillant accorde une mère tendre sans faiblesse, et pieuse sans rigidité ; une de ces femmes rares qui naissent pour servir de modèle : cette femme, jeune, belle, éclairée, répand sur son fils toutes les lumières de l'amour ; les vertus qu'elle lui inspire, la prière qu'elle lui apprend, ne parlent pas seulement à son intelligence ; mais en tombant dans son âme elles lui font rendre des sons sublimes, une harmonie qui remonte jusqu'à Dieu. Ainsi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété, le gracieux enfant marche dans les voies du Seigneur sous les ailes de sa mère, son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel.

Venez donc à présent avec la morale de collège ou la philosophie d'un pédant modifier ces influences maternelles ; essayez de refaire Byron et Lamartine, vous arriverez toujours trop tard : *Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli*, et les passions de notre mère sont devenues notre nature même. Voilà cependant une force qui agit toujours sous nos yeux, un amour invariable, une volonté créatrice, la seule peut-être sur la terre qui n'aspire qu'à notre bonheur, de-

meurée sans direction depuis le commencement du monde, faute de lumière et d'éducation.

En résumé, qu'est-ce qu'un enfant pour un précepteur ? c'est un ignorant qu'il s'agit d'instruire. Qu'est-ce qu'un enfant pour une mère ? c'est une âme qu'il s'agit de former. Les bons professeurs font les bons écoliers, il n'y a que les mères qui fassent les hommes : là est toute la différence de leur mission ; il en résulte que le soin d'élever l'enfant appartient tout entier à la mère, et que si les hommes l'ont usurpé, c'est qu'ils ont confondu l'éducation et l'instruction, choses essentiellement différentes, et qu'il est important de bien séparer, car l'instruction peut s'interrompre, et passer sans péril d'une main à l'autre ; mais l'éducation doit être d'une seule pièce : qui l'interrompt la manque, qui l'abandonne après l'avoir commencée verra périr son enfant dans les divagations de l'erreur, ou, ce qui est plus déplorable, dans l'indifférence de la vérité.

Ne cherchons plus hors de la famille le gouverneur de nos enfants : celui que la nature nous présente nous dispense d'aller aux informations ; nous le trouverons partout, dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du riche, et partout doué des mêmes perfections, et prêt à s'abandonner aux mêmes dévouements. Jeunes mères, jeunes épouses ! que ce titre sévère de gouverneur n'effarouche pas votre faiblesse ! je ne veux pas vous imposer des études pédantesques, des devoirs austères ; c'est au bonheur que je prétends vous conduire : ce sont vos droits,

vos forces, votre souveraineté, que je viens vous révéler; c'est en vous invitant à parcourir les routes fortunées de la vertu et de l'amour, que je me prosterne à vos pieds, et que je vous demande la paix du monde, l'ordre des familles, la gloire de vos enfants, et le bonheur de l'humanité.

Des esprits peu attentifs m'accuseront peut-être de vouloir ressusciter les femmes savantes: qu'ils se rassurent, le génitif et le datif, comme dit Montaigne, ne sont pas le but de ce livre. Laisant donc de côté tous les travaux de la mémoire, ces attributions mécaniques des professeurs, j'appellerai les femmes à remplir leur destinée en se chargeant de cette éducation supérieure qui imprime le mouvement à l'âme. J'en tracerai les éléments, j'en poserai les principes, j'en développerai la science; en sorte que, la route une fois ouverte, il leur soit facile d'y pénétrer sans autre étude que celle de leur propre cœur. Mais, en y entrant moi-même, j'ai besoin d'examiner cette puissance que j'invoque. Nous connaissons les femmes comme mères, essayons de les connaître comme amantes et comme épouses. Dans le siècle qui vient de s'écouler elles n'étaient que cela, et cependant elles ont régné; dans le siècle qui s'avance, elles seront quelque chose de plus: elles seront citoyennes, et ce titre, qui les appelle à plus de lumière et de réflexion, leur promet un nouvel empire.

CHAPITRE V.

INFLUENCE DES FEMMES. LA CIVILISATION N'EXISTE QUE
DANS LE MARIAGE.

L'ignorance où les femmes sont de leurs devoirs, l'abus qu'elles font de leur puissance, leur font perdre le plus beau et le plus précieux de leurs avantages, celui d'être utiles.

(Madame BERNINI, *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 10.)

Quelles que soient les coutumes et les lois d'un pays, les femmes y décident des mœurs. Libres ou soumises, elles règnent, parce qu'elles tiennent leur pouvoir de nos passions. Mais cette influence est plus ou moins salutaire, suivant le degré d'estime qu'on leur accorde: qu'elles soient nos idoles ou nos compagnes, des courtisanes, des esclaves ou des bêtes de somme, la réaction est complète, elles nous font ce qu'elles sont. Il semble que la nature attache notre intelligence à leur dignité, comme nous attachons notre bonheur à leur vertu. C'est donc ici une loi d'éternelle justice: l'homme ne saurait abaisser les femmes sans tomber dans la dégradation; il ne saurait les relever sans devenir meilleur. Il faut que les

peuples s'abrutissent dans leurs bras, ou se civilisent à leurs pieds. Jetons les yeux sur le globe, observons ces deux grandes divisions du genre humain, l'Orient et l'Occident. Une moitié de l'ancien monde reste sans mouvement et sans pensées, sous le poids d'une civilisation barbare; les femmes y sont esclaves: l'autre marche vers l'égalité et la lumière; les femmes y sont libres et honorées.

Les journaux ont publié, il y a peu de mois, la relation d'un médecin anglais que la curiosité avait conduit en Orient. Introduit, par hasard, dans un marché d'esclaves, il aperçut une vingtaine de femmes grecques à demi nues, couchées sur la terre, et qui attendaient un acheteur. Une d'elles avait fixé l'attention d'un vieux Turc: le barbare toucha ses épaules, ses jambes, ses oreilles, examina sa bouche et son cou avec un soin minutieux, comme on examine un cheval, et, pendant cette inspection, le marchand faisait valoir la beauté des yeux, l'élégance de la taille et autres menues perfections; il protestait que la pauvre fille n'avait pas plus de treize ans, qu'elle était vierge, et que la nuit elle ne rêvait ni ne ronflait. Bref, après un examen sévère et quelques contestations sur le prix, elle fut vendue, corps et âme, treize cent soixante-quinze francs. L'âme, il est vrai, compta peu dans le marché. L'infortunée! à moitié évanouie dans les bras de sa mère (car ce pacte infernal se concluait sous les yeux d'une mère!), implorait d'une voix déchirante le secours de ses tristes compagnes, comme elle ravies aux douces contrées de la Grèce. Mais, sur cette terre barbare,

tous les cœurs étaient fermés: la loi rend insensible aux maux qu'elle permet. L'affaire était conclue, et la jeune fille fut livrée. Ainsi s'évanouit pour elle, ainsi s'évanouit pour toutes les femmes, dans cette partie du monde, cet avenir charmant d'amour et de bonheur que leur prépare la nature! Forfait exécration! crime de lèse-humanité! Qui pourra jamais le croire? cette scène infernale se passait en Europe, en 1829¹, à six cents lieues de Paris et de Londres, ces deux capitales du genre humain; et, à l'heure où nous écrivons, elle est l'histoire vivante des deux tiers des habitants du globe.

Quels monstres produiront ces flancs dégradés? quelle génération sortira de ce mélange d'avilissement, de haine et de malheurs? Adorateur de Mahomet, voilà une des compagnes de ta vie, une des mères de tes enfants! Tu lui demandes des voluptés pour toi, une âme aimante pour ton fils! une âme aimante! il ne sortira rien de cette chair douloureuse, que ta propre abjection et celle de ta postérité.

La nature a voulu que l'amour véritable, de tous les sentiments le plus exclusif, fût la seule base possible de la civilisation. Ce sentiment, comme une entremise de la Divinité, invite tous les hommes à une vie simple, exempte à la fois d'oisiveté, de mollesse et de passions brutales. Tout est convenance, tout est bonheur dans le lien intime qui unit deux jeunes époux. L'homme, heureux par sa compagne,

¹ Voyez la *Revue britannique*, t. XXV, juillet 1829.

sent croître ses facultés avec ses devoirs; il administre les affaires du dehors, participe aux charges du citoyen, cultive ses terres ou se rend utile à la cité. La femme, plus retirée, préside à l'arrangement de la maison; elle y règne sur son mari, elle y répand la joie au milieu de l'ordre et de l'abondance: tous deux enfin, ils se voient renaître dans les enfants qui couronnent leur table, et qui, sous l'influence de l'exemple, promettent de perpétuer leurs vertus.

A ce tableau de la famille européenne, opposez la famille orientale: la première repose sur l'égalité et sur l'amour; la seconde, sur la polygamie et sur l'esclavage, qui laissent à l'amour ses fureurs brutales, mais qui lui enlèvent ses douces convenances et ses illusions divines. Un homme peut bien s'enfermer avec un grand nombre de femmes, mais il lui est impossible d'en aimer plusieurs. Le voilà donc réduit, au milieu d'une foule de jeunes beautés, à la plus triste des conditions, à posséder sans aimer, à être possédé sans amour. Iyre des plus grossières voluptés, sans famille au milieu de ses esclaves, sans affections au milieu de ses enfants, il emprisonne ses compagnes, il mutile leurs gardiens; il fait de sa maison un lieu de supplices, de crimes et de prostitution. Encore si cette vie animale lui donnait le bonheur! Mais non; ses sens s'émoussent, son âme languit, et il poursuit en vain jusqu'au bord de la tombe cette volupté des sens qui l'irrite et le fuit.

Nous connaissons tous cet aimable artiste, ce rapide voyageur qui, pour embellir son album, semble doué des facultés de l'oiseau. Il part léger comme l'hirondelle, vole à Constantinople, à Thèbes, à Jérusalem, au pied des Pyramides: là il se pose, trace sa page, parfait son œuvre; puis un beau jour on le revoit à Paris, publiant un livre, composant un tableau, dirigeant nos spectacles, et parlant avec ses amis de ses courses en Égypte et en Grèce, comme il parlerait d'une partie de campagne. Il y a peu de mois, se trouvant au Kaire, où son équipage d'artiste le fit prendre pour un médecin, un des plus riches habitants de la ville l'envoya chercher au milieu de la nuit. Introduit dans une salle assez vaste, il y trouva étendu sur des coussins un vieillard presque moribond, mais de l'aspect le plus vénérable: sa barbe blanche et touffue couvrait toute sa poitrine. Les pourvoyeurs de cet homme venaient de lui amener une jeune et belle esclave, dont la vue avait inutilement réveillé ses désirs. « Vous autres Francs, dit-il d'une voix éteinte, vous avez des secrets précieux! Pour moi, je récompenserais richement celui qui me donnerait le pouvoir de posséder ma belle esclave! » Et l'homme qui parlait ainsi était là gisant, objet de pitié et de dégoût. — Le voyageur lui répondit: « Le secret que vous demandez, je ne l'ai pas; et lors même qu'il serait en ma puissance, je me garderais bien de vous le communiquer, car il vous coûterait la vie! — Eh! qu'importe? balbutia le vieillard en faisant un effort pour se soulever, qu'importe, pourvu que je la possède? » Et en parlant

ainsi, il retombait épuisé dans les bras de ses esclaves! Dégradation de l'espèce! pas la plus légère apparence de la vie intellectuelle; l'animal avait tué l'homme.

Pour bien comprendre tout ce qu'il y a de triste dans une abjection qui ne se connaît pas, il faut rapprocher ce récit de l'aventure récente d'un officier français nommé Selve, devenu fameux en Orient sous le nom de Soliman-Pacha. Obligé de quitter le service à l'époque de la chute de Napoléon, Selve vint s'offrir au pacha d'Égypte, qui l'accueillit pour ses talents militaires, et fit sa fortune, sans l'obliger toutefois à changer de religion. En 1826, Selve était à Esneh le luxe d'un satrape; il avait dans son harem les plus belles esclaves grecques et égyptiennes, mais, dit l'auteur de la relation qui nous fournit ces détails, au milieu de toutes ces voluptés son cœur était vide, et il soupirait après une compagne digne de lui. « Envoyez-moi, me disait-il, une Française, une Anglaise, une Italienne, n'importe; je vous promets de l'épouser et de renvoyer ce troupeau de créatures sans âme et sans pensée. » Puis il ajoutait avec une onction toute passionnée: « Rien ne manque à mon bonheur qu'une amie véritable, dont l'esprit, dont le cœur charmeraient ma solitude: ce trésor me ferait jouir de tous les autres¹. » — En lisant ce récit, on ne peut s'empêcher d'admirer comment, lorsque les institutions sociales n'ont point profondément dépravé le cœur de

¹ Voyez la *Revue britannique*, décembre 1826, n° 18, p. 321.

l'homme, la convenance naturelle le ramène forcément à l'ordre, c'est-à-dire à la vertu.

La polygamie est un état purement animal: elle nous donne des esclaves, le mariage nous donne une compagne; elle fixe la débauche dans l'habitation de l'homme, le mariage l'en bannit à jamais, et sanctifie la maison du citoyen.

De ces faits, qui résument en quelque sorte l'histoire de l'Orient, on peut conclure qu'il n'y a de civilisation possible que dans le mariage, parce que, dans le mariage seul, les femmes sont appelées à exercer leur puissance intellectuelle et morale. Puissance de la femme sur le mari, puissance de la mère sur l'enfant: la société européenne en est sortie toute entière.

Au commencement du monde, Dieu ne créa qu'un homme et qu'une femme; et depuis cette époque les deux sexes arrivent en nombre égal sur la terre. Ainsi chaque homme doit avoir sa compagne; c'est la loi de la nature; tout le reste n'est que barbarie et corruption. Pour vous convaincre que c'est la loi de la nature, laissez-vous enchanter par le plus doux des spectacles. Voyez ces deux jeunes amants: touchés des mêmes transports, ils n'ont plus qu'une pensée, celle de vivre et de mourir ensemble. Tout ce qu'il y a de divin sur la terre les anime et les enflamme. Ne sentez-vous pas que ce sont les deux moitiés du même être qui se retrouvent? et ne voyez-vous pas comment, à mesure que l'âme se recomplète, ses sentiments s'agrandissent et ses joies se

purifient? Oh! que les vertus paraissent faciles à l'amour! que les sacrifices même ont de charmes! Qui sait aimer est fort, qui sait aimer est juste, qui sait aimer est chaste, qui sait aimer peut tout entreprendre et tout souffrir. L'âme des vrais amants est comme un temple saint, où l'encens brûle sans cesse, où toutes les voix parlent de Dieu, où toutes les espérances sont d'immortalité.

Dans sa bonté paternelle, le Créateur a placé au plus bel âge de la vie, pour les enfants de la terre, le bonheur tout près de la vertu.

N'est-ce donc pas une chose merveilleuse que la femme, qui manque de force pour résister à celui qu'elle aime, puisse trouver dans son âme si faible toute l'énergie, tout l'héroïsme nécessaire pour lui sacrifier sa vie?

C'est que la femme est faite pour aimer, et que dans ses faiblesses comme dans ses sacrifices c'est toujours l'amour qui triomphe.

Loin donc d'interdire l'amour à la jeunesse, je voudrais l'élever pour ce sentiment; j'en ferais le but et la récompense de la vertu: mes élèves sauraient que les seules qualités de l'âme peuvent nous rendre dignes d'aimer et d'être aimés; que l'amour n'est qu'une tendance vers le beau, que ses rêves ne sont qu'une révélation de l'infini; qu'en s'attachant à des perfections trop souvent idéales, l'âme nous avertit des seuls objets qu'elle puisse éternellement aimer; enfin, que ce sont toujours des beautés morales qui nous émeuvent, même dans la beauté physique; et pour appuyer cette pensée, je mon-

trerais les physionómies les plus communes s'embellissant sous l'inspiration d'un sentiment généreux, et les physionómies les plus parfaites se dégradant sous l'impression d'une passion basse et malfaisante; et j'en conclurais, surtout pour les femmes, que la véritable coquetterie doit parer l'âme avant le corps, parce que c'est l'âme qui perfectionne tout.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CHAPITRE VI.

SUITE DU MÊME SUJET. LES FEMMES ONT ADOUCI NOTRE
BARBARIE EN DEVENANT NOS COMPAGNES.

Une femme, pour estre sage en ses mœurs, ne doit pas ignorer ce que c'est que la sagesse; et pour qu'elle imite la pureté des anges, si faut-il que ses pensées ne restent pas enfoncées dans la matière.

(F. DE GRENAILLE, *L'Honeste Fille*, p. 64.)

Voulez-vous connaître la situation politique et morale d'un peuple, demandez quelle place y occupent les femmes. Des douceurs de l'amour conjugal à l'abrutissement du harem, il y a toute la distance de la civilisation à la barbarie. De la société sous Louis XIV à la société sous Louis XV, il y a toute la distance de mademoiselle de la Vallière à madame du Barry. Il serait possible, sans doute, de citer des époques morales supérieures à celle de Louis XIV. Mais quel fruit en pourrions-nous tirer? Elles se trouvent hors de notre atteinte: à Sparte, où les femmes formaient des héros parce qu'elles étaient citoyennes; à Rome, où on élevait des temples à la sainteté du mariage, et où la pudeur violée dans une femme fut un événement si prodigieux qu'il changea la face de l'empire.

L'influence des femmes embrasse la vie entière. Une maîtresse, une épouse, une mère, trois mots magiques qui renferment toutes les félicités humaines! C'est le règne de la beauté, de la coquetterie, de l'amour et de la raison; c'est toujours un règne. L'homme se consulte avec sa femme, il obéit à sa mère, il lui obéit longtemps après qu'elle a cessé de vivre, et les pensées qu'il en reçoit deviennent des principes souvent plus forts que ses passions.

Il y a peu de jours, en visitant le cimetière du Mont-Parnasse, je remarquai cette épitaphe vraiment touchante: «Repose en paix, ô ma mère! ton fils t'obéira toujours!» Que d'émotion, que d'amour, dans cette ligne si simple, et comme elle fait honorer le souvenir de la femme vraiment supérieure qui l'inspira!

Sur le sein maternel reposent l'esprit des peuples, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs vertus; en d'autres termes, la civilisation du genre humain.

On convient de la réalité du pouvoir, mais on objecte qu'il ne s'exerce que dans la famille, comme si l'ensemble des familles n'était pas la nation! Et ne voyez-vous pas que les pensées dont les femmes s'occupent au coin de leur foyer, l'homme les porte sur la place publique! C'est là qu'il réalise par la force ce qui lui fut inspiré par les caresses ou insinué par la soumission. Vous voulez borner les femmes au gouvernement matériel de leur maison, vous ne les instruisez que pour cela, et vous ne songez pas que c'est de la maison de chaque citoyen

que sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde.

Il est une autre influence moins durable, mais plus violente, à laquelle personne ne peut échapper. C'est à l'époque de l'adolescence, lorsque la vie nous apparaît comme une suite de fêtes, dont les perspectives se prolongent dans le ciel; alors s'opère tout à coup cette révolution qui change les destinées de l'homme. Une image céleste vient se fondre dans toutes ses pensées, elle l'inquiète et le charme en même temps. L'ami du premier choix, la tendresse dont sa mère l'environne, ne lui suffisent plus; il veut une affection plus intime et plus exclusive, la moitié de lui-même, la compagne que Dieu a créée pour lui, l'ange qu'il doit aimer uniquement, éternellement; il veut le bonheur des élus. Cette moitié de lui-même, il la découvre enfin! et voilà que tous ses desirs se concentrent dans ce seul objet. Hier encore sa volonté était de fer, aujourd'hui il n'a plus ni caprice ni volonté; quelque chose d'héroïque s'éveille dans son cœur à côté de l'amour, et la vie ne lui est chère que parce qu'il peut la donner. Voulez-vous voir l'enchanteresse qui produit tous ces ravages, tournez les yeux: c'est cette jeune fille dont le regard exprime l'innocence! Surprise du sentiment qu'elle inspire, interdite et pensive, elle incline son front et rougit; mais en rougissant elle observe sa conquête et l'enchaîne. Et qui donc lui a révélé un secret que son amant voudrait cacher au monde entier? Qui? son amant lui-même: ce silence, ce respect, cette soumission, cette adoration

timide qui le retient immobile et tremblant, tout cela est un langage universel; sous les feux du tropique comme sous les glaces du pôle, l'innocence entend ce langage; elle l'entend sans l'avoir appris, car c'est une loi générale de la nature qu'à l'heure où la beauté s'accomplit il faut qu'elle devienne maîtresse d'une volonté qui n'est point en elle.

Ainsi, cette jeune fille qui ne se connaît pas encore, qui jusqu'à ce jour n'a su qu'obéir sans réfléchir, à qui l'on n'a rien appris de ce qui se fait dans le monde; cette jeune fille, sans science, sans expérience, devient tout à coup puissante et souveraine. Elle dispose de la vie et de l'honneur d'un homme que la passion entraîne: elle souhaite, et ses souhaits sont exaucés; elle veut, et soudain elle est obéie. Sa volonté d'enfant donne un héros à la patrie, ou un assassin à la famille, suivant la hauteur de son âme ou l'aveuglement de sa passion. O femmes! vous régnez, et l'homme est sous votre empire! vous régnez sur vos fils, vos amants, vos époux! Vainement ils se disent vos maîtres, ils ne sont hommes que lorsque vous avez complété leur existence; vainement ils se vantent de leur supériorité, leur gloire et leur honte viennent de vous; cela se voit partout, dans la Fable comme dans l'histoire: dans le palais de Circé, où les guerriers se changent en porceaux, et dans le palais de Médicis, où les hommes deviennent des bêtes féroces.

En parlant d'une action généreuse, un homme généreux, Byron, déclare qu'il ne saurait l'entre-

prendre ; ses amis le pressent, il les repousse ; puis une réflexion le frappe ; il s'arrête, il s'écrie : « Eh bien, si *** eût été ici, elle me l'eût fait entreprendre ! Voilà une femme qui, au milieu de toutes ses séductions et de tous ses charmes, a toujours poussé un homme vers la gloire et vers la vertu ; elle eût été mon génie tutélaire ¹. »

Si donc il est un fait incontestable, c'est l'influence des femmes : influence de la vie entière, qu'elles exercent par la piété filiale, la volupté et l'amour. Après cela, on se demande par quel inconcevable oubli on a pu négliger un moteur aussi universel ; comment les moralistes, au lieu d'appeler à leur aide la plus douce et la plus énergique des puissances, ont travaillé à l'affaiblir, et comment les législateurs de toutes les époques se sont ligués pour nous la rendre funeste ! car, on ne saurait trop le remarquer, tout le mal que les femmes nous ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elles nous font vient d'elles. C'est malgré nos éducations stupides qu'elles ont des pensées, une intelligence, une âme ; c'est malgré nos préjugés barbares qu'elles sont aujourd'hui la gloire de l'Europe et les compagnes de notre vie. Dans des temps qui ne sont pas encore très-éloignés, de graves docteurs leur refusaient une âme ; mais, comme si la Providence avait pris soin de venger un tel outrage, alors vivait au Louvre cette Isabeau, qui livra la France à un roi d'Angle-

¹ Il s'agissait de défendre à la chambre des pairs une pétition des prisonniers pour dettes. (Voyez les *Mémoires de Byron*, t. II, p. 230.)

terre ; et, dans une pauvre cabane, aux confins de la Lorraine, cette Jeanne d'Arc, qui sauva sa patrie, battit les Anglais, et mourut de la mort des martyrs, après avoir vécu de la vie des héros.

Ce que nous avons fait pour abaisser les femmes, ce qu'elles ont fait pour nous civiliser, offre peut-être le spectacle le plus moral et le plus dramatique de notre histoire. Il fut un temps où leur beauté luttait seule contre la barbarie. Enfermées dans des châteaux à tourelles comme des prisonnières, elles y civilisent les guerriers qui méprisent leur faiblesse, mais qui adorent leurs charmes. Accusées d'ignorance par ceux qui les privaient d'instruction, avilies par les préjugés et déifiées par l'amour, faibles, timides, ne voyant autour d'elles que du fer et des soldats, elles adoptèrent les passions de leurs tyrans ; mais, en les adoptant, elles les adoucirent. Les voici qui dirigent les combattants à la défense du faible. La chevalerie devient protectrice ; elle redresse les torts, et prépare ainsi le règne de la loi. Enfin, après avoir combattu pour conquérir des royaumes, elle s'humanise jusqu'à combattre pour la beauté des dames, et la civilisation commence par la galanterie. Une grande révolution s'accomplissait en France le jour où un noble chevalier faisait retirer ses troupes en apprenant que le château dont il commençait le siège était l'asile de la femme de son ennemi, et que cette femme allait bientôt y devenir mère.

Un peu plus tard, quelques éléments des sciences s'étant fait jour à travers les ténèbres de l'école qui

couvraient le monde, tous les yeux en furent éblouis, et c'est alors que la destinée des femmes fut digne de pitié. Tant que les hommes ne s'étaient crus supérieurs que par la force du corps et l'énergie du courage, ils avaient cédé à l'ascendant de la faiblesse et de la beauté; mais à peine se furent-ils barbouillé le cerveau d'une vaine science, que l'orgueil les saisit, et peu s'en fallut que les femmes ne perdisent leur empire. Le siècle le plus malheureux pour elles fut le siècle des clercs et des docteurs; là s'éveillent toutes ces questions impertinentes sur la prééminence des hommes et sur l'infériorité des femmes. On trace l'alphabet de leurs malices et l'histoire de leurs imperfections; on va jusqu'à mettre en doute l'existence de leur âme, et les théologiens eux-mêmes, dans le trouble qui les agite, semblent oublier un moment que Jésus-Christ tenait à l'humanité par sa mère.

Ces discussions eurent ce résultat déplorable, que l'abrutissement des femmes devint un système de morale, comme l'abrutissement des peuples était un système de politique. Nos pères confondirent longtemps l'ignorance avec l'innocence! et de là vinrent tous leurs maux: on voulait les femmes niaisées dans l'intérêt des maris, et les peuples ignorants dans l'intérêt du pouvoir. Les femmes, ainsi assimilées au peuple, ne recurent, comme le peuple, aucune espèce d'instruction. Tout fut contre elles, la science, la législation et la théologie; la théologie, qu'on prenait alors pour la religion, et qui ne leur montrait la vertu que sous les coups de la discipline et dans

les austérités de la pénitence. Voilà comment nos pères entendaient la sagesse de leurs femmes. C'est en les privant de leur âme, c'est en les livrant à ces petites pratiques sans morale qui hébètent les esprits, qu'ils espéraient les conserver pures et sans tache. Que les femmes aient conservé assez d'intelligence pour répondre dignement aux prévisions de leurs maris, c'est ce qu'on peut voir dans les *Contes* de Louis XI, de Boccace, de la reine de Navarre et de Bonaventure Despériers: là se trouvent tous les bénéfices de l'ignorance, dont les *Sérées* de Bouchet, *Pantagruel* et le *Moyen de parvenir* complètent le gothique tableau; livres joyeux dont on ne parle aujourd'hui qu'à l'oreille, mais qui étaient alors des livres de bonne compagnie, cités dans les châteaux par les dames, cités dans les sermons par des moines qui brûlaient Étienne Dolet, coupable d'avoir traduit Platon, et faisaient égorger Ramus, convaincu d'avoir pensé contre l'avis d'Aristote. Que le peuple, de son côté, ait fait retomber sur ses tyrans le poids de ses préjugés et de son ignorance, c'est ce qui est écrit en lettres de sang à chaque page de notre histoire: le massacre des Albigeois, le massacre des Armagnacs, le massacre de la Saint-Barthélemy, œuvre imposée au fanatisme et à la superstition. L'ignorance croit tout, la superstition ne raisonne pas, le fanatisme se prosterne, puis il se relève en disant: Qui dois-je frapper? Malheur donc aux rois qui fondent leur puissance sur l'abrutissement de leurs sujets! ces rois, ils peuvent demander des crimes, ils peuvent demander du sang, mais à la condition

de ne jamais s'arrêter ni dans le crime ni dans le sang ; il faut que les tempêtes marchent ! Alors, plus le peuple est ignorant, plus il se plaît dans ses féro-
cités ; aucune raison ne l'arrête, aucune intelligence ne l'éclaire, aucun respect ne le retient ; c'est un instrument qui tue, et qui, de cadavre en cadavre, arrive jusqu'à la main qui le conduit. Voilà comment l'ignorance, qui fait la force des despotes, les ren-
verse après les avoir servis. Il leur arrive comme à ce tyran qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, et qui fut dévoré par eux.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES D'APRÈS L'ABBÉ FLEURY ET FÉNELON.

Je ne vois aucun motif de traiter les femmes moins sérieusement que les hommes, de leur dénaturer la vérité sous la forme d'un préjugé, le devoir sous l'apparence d'une superstition ; elles ont droit au devoir, elles ont droit à la vérité, puisqu'elles sont capables de l'un et de l'autre.

(Madame de Rémusat, *Éducation des femmes*, p. 33.)

Une femme soulève le peuple, arme les princes, chasse Mazarin de Paris ; une autre femme fait tirer le canon de la Bastille contre le roi, qui ne rentre dans son palais qu'après avoir vu fuir le grand Condé ; ainsi commence le siècle de Louis XIV. Quelques années s'écourent, le jeune prince paraît environné de cette cour brillante, dont tous les noms appartiennent à l'histoire : au milieu de l'éclat des fêtes et du fracas de la guerre, le règne des femmes continue : les plus grands poètes, les plus grands capitaines, les plus grands ministres, servent de cortège au grand roi ; il occupe l'Europe de ses victoires et de ses amours, et l'Europe éblouie proclame son siècle une des quatre glorieuses épo-

ques de l'histoire de l'esprit humain. C'est alors qu'on entendit tout à coup une voix suppliante qui implorait un peu de pitié en faveur des femmes, maîtresses, il est vrai, des destinées du pays, mais dont, au milieu de tant de prodiges, on avait entièrement oublié l'éducation. Quelle surprise ! et quelle misère ! c'était un simple ecclésiastique qui s'accusait d'un grand paradoxe en avançant que « les filles doivent apprendre autre chose que le catéchisme, la couture, chanter, danser, s'habiller, parler civilement et bien faire la révérence. » Et quelle était cette instruction nouvelle qui devait scandaliser le siècle des Sévigné, des Coulanges et des la Fayette ? C'était de savoir lire, écrire et compter, d'entendre assez les affaires pour être en état de prendre conseil, et la médecine pour soigner les malades. Voilà ce que le respectable abbé Fleury croyait nécessaire d'ajouter au talent de bien faire la révérence. La poésie, la philosophie, l'histoire, la morale, tout ce qui peut agrandir la pensée, éclairer la conscience, élever l'âme, les femmes ne devaient point y songer, ces choses n'étant pas à leur usage, ou pouvant donner matière à leur vanité. Toutefois, en faisant cette triste concession au grand siècle, l'abbé Fleury ajoutait, comme frappé d'une lumière soudaine : « On veut que les femmes ne soient pas capables d'études, comme si leur âme était d'une autre espèce que celle des hommes, comme si elles n'avaient pas aussi bien que nous une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, ou si leur était plus facile qu'à nous de satis-

faire à tous ces devoirs sans rien apprendre ¹ ! »

A cette voix religieuse se joignit bientôt une voix presque divine. Fénelon venait de consacrer les dix premières années de son sacerdoce à l'instruction des nouvelles catholiques. Il avait lu, dans le cœur de ces tendres enfants, tous les secrets d'un autre âge. Il avait appris de leur innocence l'art de diriger leurs passions, et de leur naïveté l'art de les prévenir. Cette étude charmante, en lui montrant les femmes dans leur caractère natif, lui avait fait sentir le besoin de les fortifier parce qu'elles sont faibles, et de les éclairer parce qu'elles sont puissantes. Ainsi fut composé, en présence de la nature, le livre de *l'Éducation des filles*, ce chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie, où la vertu est douce comme la bonté, et dont la doctrine simple et maternelle n'est que l'amour de Jésus-Christ pour les petits enfants. Modèle inimitable parce qu'il est empreint de l'âme de son auteur, trésor de vérité et de sagesse, le plus beau traité d'éducation pratique qu'on ait donné aux hommes, même après le second livre de *l'Émile*, qui en est sorti tout entier.

Dès le premier chapitre, Fénelon pose les principes. Aux enseignements recommandés par l'abbé Fleury, il joint d'un seul trait l'histoire grecque et romaine, l'histoire de France et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Il va jusqu'à trouver raisonnable l'étude du latin, parce que

¹ Fleury, *Traité du choix des études*, p. 265.

c'est la langue de l'Église et de la prière, portant ainsi la main sur cette doctrine imbécile qui fait adresser à Dieu des supplications inintelligibles pour celui qui prie, s'il n'a fait ses études dans Horace et dans Virgile. Enfin, il permet la lecture des ouvrages d'éloquence, de littérature et de poésie. Toutes ces choses lui paraissent bonnes parce qu'elles excitent dans l'âme des sentiments vifs et sublimes pour la vertu ¹.

Il est vrai que de graves restrictions suivent immédiatement des idées si nouvelles. Les principes posés, l'auteur songe à son siècle, et s'arrête : d'abord il jugeait de la destinée des femmes d'après les lois de la nature ; à présent il en juge d'après la place qu'elles occupent dans la société, et ce point de vue fatal devient la limite du bien qu'il voulait faire. Il faut craindre, dit-il, d'engager les femmes dans des études dont elles pourraient s'entêter, car elles ne doivent ni gouverner l'État ni faire la guerre. Raisonement spécieux, qui se réfute de lui-même. Les femmes, il est vrai, ne doivent ni gouverner ni guerroyer ; mais si elles gouvernent ceux qui commandent, si elles tiennent à leurs pieds ceux qui combattent, qu'advient-il de leur ignorance ou de leurs lumières ? Voilà la question qu'il fallait examiner, et, sur ce point, l'avis de Fénelon est tout favorable à notre cause. Nous ne dirons pas que les femmes sont nos maîtres, ce mot

¹ Fénelon, de l'Éducation des filles, chap. XII, 100.

blesserait la délicatesse française, notre galanterie même n'oserait l'adopter ; mais nous dirons, avec le beau génie que nous venons de citer, « que le bien est impossible sans elles ; qu'elles ruinent ou soutiennent les maisons ; qu'elles règlent tous les détails des choses domestiques, et que, par conséquent, elles décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain. »

L'éducation des femmes, plus importante que celle des hommes, puisque celle des hommes est toujours leur ouvrage ! telle est la doctrine de Fénelon, tel est le résumé de son livre.

Ce livre fut écrit à l'époque de la plus grande influence des femmes, lorsque du haut de leur trône romanesque elles donnaient à la société ces formes polies et gracieuses qui devaient changer l'aspect de l'Europe. Et cependant tel était encore le pouvoir des préjugés, qu'en présence de la cour la plus galante de l'univers, Fénelon eut besoin de justifier son entreprise, non pas seulement par des raisons d'intérêt ou d'humanité, mais par ce principe purement théologique, que « les femmes sont la moitié du genre humain, rachetées du sang de Jésus-Christ, et, comme nous, destinées à la vie éternelle. » Pour leur apprendre autre chose qu'à chanter, danser et bien faire la révérence, il avait fallu invoquer les mérites de la rédemption, et les couvrir du sang de Jésus-Christ.

Les pensées de Fénelon furent peu comprises de son siècle et sont trop négligées du nôtre. Pour avoir sauté à pieds joints sur ses doctrines et sur

son livre, nous croyons avoir marché en avant, et toutefois combien de contrées en Europe, combien de villes en France, où les vérités qu'il renferme sont restées inconnues ! Au centre même de la civilisation, les femmes sont-elles ce qu'elles doivent être, et leur éducation ne témoigne-t-elle pas encore aujourd'hui de notre ingratitude et de notre imprévoyance ? A voir la manière dont on les élève, ne dirait-on pas que leur bon ou leur mauvais vouloir doit rester sans résultat ? O femmes ! il est donc vrai, partout les hommes insensés vous condamnent au malheur, à l'abjection ! partout ils vous traitent comme des jouets, vous enferment comme des idoles, vous trafiquent comme une marchandise ! Les peuples les plus polis, loin d'éclairer votre raison et d'élever votre âme, mettent leur félicité à vous corrompre ; ils vous apprennent à regarder la parure comme le premier besoin de la vie, et la beauté comme la première des qualités humaines : ils vous réduisent à cette beauté fugitive, et pour comble de stupidité, après avoir dépravé vos cœurs, obscurci votre intelligence, éteint votre raison, ils font reposer leur honneur sur vos vertus.

Aussi, quelle indifférence dans les femmes pour les affaires importantes, et quelle ardeur pour les frivolités ! Leur âme, sans cesse agitée par les fantaisies du jour, se tourne avec passion vers les choses du néant : c'est pour ces choses qu'elles se déguisent, se contrefont, se torturent ; qu'elles souffrent le froid, le chaud, la faim ; qu'elles détrui-

sent leur santé, qu'elles hasardent leur vie. Hélas ! nous donnons à nos filles des habitudes de courtisanes ; à nos femmes une instruction d'enfant, puis nous demandons au ciel de la gloire et du bonheur ! Qu'arrive-t-il ? la légèreté d'un sexe influe nécessairement sur les habitudes de l'autre : les femmes sont futiles pour nous plaire, il faut que nous devenions frivoles pour les séduire. Notre indifférence politique et morale, l'ignorance de nos intérêts et de nos devoirs, l'oubli de la patrie, nos petites vanités, nos défauts, nos maux, tout cela est l'œuvre des femmes. Leur caractère est devenu le caractère national ; il nous a fallu recevoir d'elles ce qu'elles avaient reçu de nous.

Mais que nos mères se fassent citoyennes, et tout est changé ; qu'au lieu de jouter comme des nourrices à qui aura les enfants les plus vermeils et les mieux parés, elles joutent à qui leur plantera, comme dit ce bon Amyot, vertu en l'âme et vigueur en l'esprit, et la France devient le modèle des nations. Sublime législateur, il est temps d'y songer : ces femmes que tu oublies, elles forment la moitié du genre humain ; tu veux avoir des magistrats, des guerriers, des citoyens, tu veux faire fleurir un royaume, une république, adresse-toi aux femmes, car si elles n'attachent notre âme à tes institutions, ces œuvres de ton génie resteront inertes au milieu des peuples. Mais quoi ! en écrivant tes lois, en traçant tes codes, as-tu daigné te souvenir qu'il existe des femmes ? sais-tu ce que c'est que l'amour d'une mère ? t'es-tu rappelé que sa

voix est le premier son qui frappe nos oreilles, son regard la première clarté qui réjouit nos yeux, ses chansons nos premiers concerts, ses caresses nos premiers plaisirs? as-tu pesé cette influence de toutes les heures, de tous les jours, de tous les moments, et les impressions ineffaçables qui vont en sortir? Eh bien! ce n'est encore là qu'un des fils dont la nature ourdit la toute-puissance des femmes. Enfants, elles nous élèvent; hommes, elles nous inspirent: l'amour d'une mère nous appelle au bien ou au mal; l'amour d'une maîtresse et d'une épouse achève notre destinée.

Travailler à leur éducation, c'est donc travailler à la nôtre: leur donner de nobles, de hautes pensées, c'est tuer d'un seul coup nos petites passions et nos petites ambitions. Nous en vaudrons d'autant mieux qu'elles seront meilleures, et elles ne peuvent nous rendre meilleurs sans devenir plus heureuses. Aujourd'hui encore, l'existence des femmes finit où finissent les hommages: leur jeunesse est un règne, leur vieillesse un abandon. Eh bien! ces années si longues et si tristes peuvent devenir des années d'enchantement; il y a une puissance supérieure à celle de la beauté, c'est celle que donne l'accomplissement éclairé d'un devoir. Voilà un moyen d'être toujours jeune et belle, qui mérite bien d'être essayé. Ce n'est pas tout encore: une femme qui vit environnée de sa famille, qui s'instruit pour l'instruire, qui agrandit son âme pour exercer toute son influence, devient par ce seul fait inaccessible à la séduction! Les prévisions de la nature sont

pleines de grâce: elle a placé dans le cœur de la mère la source des vertus de l'enfant; et, par un doux retour, elle veut que l'innocence de l'enfant se reflète sur la vie de la mère et devienne comme la sauvegarde de sa sagesse.

CHAPITRE VIII.

DE L'ÉDUCATION ACTUELLE ET DE SON INSUFFISANCE.

Une jeune femme qui entre dans le monde n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité, et l'idée confuse qu'elle a du bonheur et le fracas de tout ce qui l'entoure empêchent son âme d'entendre la voix de tout le reste de la nature.

(VOLTAIRE, *Traité de métaphysique.*)

Que de parents croient avoir élevé leurs filles lorsqu'ils ont payé leurs maîtres!

(M^{me} BEAUMAIS, *Discours sur l'éducation des femmes.*)

Développer dans chaque individu toute la perfection dont il est susceptible, voilà le but de l'éducation.

(KANT.)

Depuis Fénelon et Rousseau, il y a eu progrès parmi les hommes, et l'éducation des femmes y a gagné. On ne discute plus sur la question de savoir s'il est bon de les instruire, et sur les degrés de cette instruction; on consent à développer leur intelligence; on va plus loin, on leur donne des talents d'artistes et de docteurs en sciences: elles effleurent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les études encyclopédiques; mais dans ces études rien ne les appelle à penser de leurs propres pensées: ce sont tout simplement les cahiers de l'école qui s'impriment dans leurs cerveaux; aussi, lorsque les passions arrivent, ces pas-

sions, auxquelles ce n'est pas trop d'opposer et les habitudes de la vertu, et les forces de l'âme, et les principes de la religion, elles trouvent des mains habiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort. Voilà, sauf quelques exceptions bien rares, la femme telle que la donne le siècle, avec ses petites dévotions, sa morale de pensionnat, ses talents mécaniques, son amour du plaisir, l'ignorance de toutes les choses de la vie, et le besoin d'aimer et d'être aimée.

Ce n'est pas que cette éducation n'ait aussi son côté brillant: elle introduit dans la société le goût et les manières artistes, plus de grâce, plus d'originalité. La duchesse et la bourgeoise, s'il est encore des duchesses, s'il est encore des bourgeoises, rivalisent dans les salons avec les premiers talents: les unes font des poèmes qui se vendent au profit des Grecs et des Polonais; d'autres composent des tableaux dont le prix est consacré à des œuvres pieuses; toutes écrivent avec grâce et correction, et les plumes des Sévigné et des la Fayette sont presque devenues vulgaires. Ainsi l'éducation nivelle peu à peu la société, son uniformité est la plus puissante démocratie, et je ne crois point avancer un paradoxe en disant que les talents des femmes ont plus fait pour l'égalité des rangs que tous les décrets de nos assemblées nationales.

Entrez dans nos salons les plus à la mode; voyez cette foule d'hommes de tout âge, debout, et qui semblent vêtus d'un même drap: l'un est banquier,

L'autre marquis; celui-ci est un virtuose, celui-là un magistrat. Eh bien! malgré la monotonie de leur habit noir, il y a dans le langage, dans la tournure, un cachet qui les distingue et qui les classe. Il n'en est pas de même des femmes: à leurs gracieuses attitudes, à l'élégance de leurs manières, vous les croiriez toutes d'égale naissance et de même rang: c'est la même instruction, le même charme, le même goût des arts. Nul moyen de distinguer les filles d'un notaire de celles d'un homme de cour, d'un capitaliste ou d'un général. Regardez autour du piano ce groupe charmant, il exécute un morceau d'ensemble de Rossini avec autant d'aplomb que les acteurs italiens: c'est la femme d'un médecin, la femme d'un pair de France, une marquise, une jeune artiste et la fille d'un agent d'affaires. Rien ne les sépare que la différence du talent.

A présent, jetez les yeux sur cette dame dont la toilette si simple, et cependant si élégante, a fixé un moment l'attention: c'est une de nos plus jolies duchesses. Voyez quel aimable sourire elle échange avec la jeune personne qui vient de se placer près d'elle. Deux femmes vraiment remarquables: la duchesse enseigne le latin à ses fils et compose des romans; l'autre fait des vers, elle est poète, elle est belle, c'est la Corinne du siècle; sa noblesse, c'est sa gloire! Ainsi, dans cette élégante assemblée, où tout est confondu, naissance, fortune, titres, conditions, il n'y a point de tache: la beauté attire les regards, le talent marque les places et l'éducation passe le niveau.

Certes, si la vie des femmes devait se concentrer dans les ateliers et dans les fêtes; s'il s'agissait pour elles seulement d'éblouir et de plaire, le grand problème serait résolu par cette éducation de soirées; mais les heures de plaisir sont courtes, et à leur suite arrivent les heures lentes de réflexion. La vie intérieure, la vie morale, les devoirs de mère et les devoirs d'épouse, tout cela arrive, et tout cela a été oublié. Alors on se retrouve dans le vide au sein de sa famille, avec des passions romanesques, une exaltation sans frein, et l'ennui, ce grand destructeur de la vertu des femmes. Des suites funestes de cet état de choses, les gémissements en battent nos oreilles; c'est le cri de toutes les mères, la plainte de tous les maris; et dans ces étreintes douloureuses, où chacun s'agite, se désespère, le pis est que l'insouciance termine tout.

Pour se faire une idée juste de l'imprévoyance de nos éducations, que faut-il? Se demander quel en est le but. Est-ce la religion? Mais la religion, mal entendue il est vrai, condamne presque tout ce qu'on enseigne. — Est-ce le bonheur domestique? Mais ces talents acquis avec tant de peines, ces talents qui stérilisent la pensée, s'évanouissent dans les habitudes du ménage. — Est-ce la prospérité, la gloire du pays? Dérision! quelle mère y songe aujourd'hui? Ainsi, à mesure que nous cherchons le but, tout disparaît: rien pour le bonheur particulier, rien pour la prospérité générale. Reste le monde, et c'est là en effet que tendent toutes nos prévisions. On songe à lui plaire bien plus qu'à lui résister; on veut

briller, on veut régner : la vanité, voilà le but que les plus tendres mères ne cessent de montrer à leurs filles, l'écueil vers lequel le monde, qui les pousse, les voit se briser avec indifférence.

Vanité dans la parure.

Vanité dans les talents agréables.

Vanité dans l'instruction.

« Soyez belle, soyez polie, on vous regarde ; soyez douce, soyez soumise, on vous écoute, » dit une mère à sa fille ; ce qui veut dire : « Mettez partout l'apparence à la place de la réalité. » L'âme, comme le corps, a ses parures légères ; on nous y habitue dès le berceau ; on ne guérit pas le mal, on le cache ; on ne change pas le caractère, on le déguise. Ainsi la vanité couvre tout : c'est le paraître et non l'être qui fait l'éducation.

Que la musique, la peinture, la danse charment les loisirs d'une jeune fille, rien de mieux. Mais pourquoi d'une distraction charmante faire une tâche lourde et pénible ? pourquoi la rassasier d'un travail qui ne devrait être qu'un plaisir ? Belle question ! vous lui voulez des talents qui l'amuse, et nous des talents qui la fassent applaudir, une main et un pied d'artiste. Encore la vanité !

Voici des livres ; le goût préside à leur choix : c'est Racine, la Fontaine, Fénelon, Bossuet, Pascal, Lamartine, Bernardin de Saint-Pierre. Bien, élargissez cette jeune âme, meublez-la de riches pensées, fortifiez-la de sages maximes, faites-en jaillir le sentiment du beau, lumière céleste que Dieu même y déposa. Mais quoi ! vos leçons, dites-vous, ne doi-

vent pas faire des savantes ! Ah ! j'entends, il ne s'agit que de remplir la mémoire : on a retenu des vers, on récite la géographie, la chronologie, l'histoire, quelques dates, quelques événements ; c'est une affaire de convenance, le vernis qui fait reluire un meuble, la dorure qui donne l'apparence de l'or au plus vil métal ; la couche est un peu mince, n'importe, il suffit que le cuivre ne paraisse pas. Toujours la vanité !

Il est vrai qu'on cherche à tempérer ses excès par l'exercice de quelques pratiques religieuses ; mais cet enseignement, toujours un peu monastique, n'est qu'un embarras de plus dans notre éducation. Vous donnez à cette jeune fille des toilettes mondaines, un maître de chant, un maître de danse, et vous lui interdisez le bal et les brillantes assemblées : d'un côté le mépris du monde, de l'autre des leçons pour l'enchanter ; vous ornerez sa mémoire de tous les chefs-d'œuvre de la scène, et vous lui fermez les spectacles, et vous lui dites que tous les comédiens sont damnés ; vous lui vantez le sort des vierges, et vous lui ordonnez de prendre un mari. Toujours un pas en avant et un pas en arrière, une tentation éveillée et un discours de morale, une préparation au péché et un scrupule de conscience : mélange pitoyable du quinzième et du dix-neuvième siècle, qui tend à faire de la même personne une pénitente et une coquette, les délices d'un salon et l'ange d'un couvent ! Voyez seulement ce qui sépare le catéchisme de l'Opéra, et songez que dans vingt-quatre heures une fille qui se

marie passe de l'un à l'autre sans avertissement, et, ce qui est plus triste, sans préservatif. Ces contrastes, si violemment réunis, se heurtent dès l'abord; et la guerre des passions et des préjugés commence au milieu des séductions du monde, et en l'absence de toute force et de toute raison. Aucun refuge, même dans sa conscience : la question est posée nettement, il faut que la nouvelle épouse voie dans son mari un damné, ou qu'elle consente à se damner avec lui. Voilà nos prévisions et notre sagesse ! voilà comment l'éducation nous place dans la nécessité de blesser la loi ou la nature ! Le point de départ est toujours une chute, et une chute sur les bords d'un abîme.

Ainsi, nos croyances et nos sciences ne se rencontrent que pour s'outrager; la guerre est en nous, c'est nous qu'elle ravage, et nos éducations n'ont d'autre résultat que d'en propager les fureurs. Tous ces éléments de discorde, tous ces principes opposés qu'on devrait fondre dans une raison universelle, on les jette à notre intelligence avec leurs formes frustes et tranchantes, sans modifier les uns, sans modifier les autres, sans jamais chercher à rendre leur union possible : leur union, qui seule pourrait constituer une éducation raisonnable. Il semble que la vie religieuse et la vie mondaine soient les deux champions d'un combat à mort : quel que soit le vainqueur, l'homme qui l'embrasse n'est plus qu'un être mutilé, incomplet, le reste déplorable des passions ou des superstitions.

L'homme complet est celui qui vit à la fois de la vie sociale et de la vie religieuse : d'une main puis-

sante il met fin au combat des deux adversaires, et marquant à chacun sa place il marche d'un pas ferme dans les voies de Dieu et dans les lumières de la raison.

Mais pour que ces lumières, si rares aujourd'hui, se répandent sur le monde, il faut qu'elles brillent dans nos éducations; elles ne peuvent arriver à la foule que mêlées aux premières émotions de la vie, et sous l'influence irrésistible de la mère de famille; c'est la lampe sacrée que la femme laborieuse de Virgile allume la nuit, pour son travail, près du berceau de son enfant.

Il y a dans le *Paradis perdu* un lion dont la création n'est point encore achevée; on le voit sortant à demi de la terre qui l'enfante; son œil étincelle, sa crinière s'agite; mais son corps n'est qu'une masse inerte, immobile, qui tient encore au sol; impatient il attend la dernière étincelle pour s'élancer.

Image sublime du genre humain ! il n'a de vivant que la tête, le reste n'a pas même le mouvement : faites-y pénétrer la lumière, arrachez le lion au néant, et qu'il prenne possession de son empire !

CHAPITRE IX.

ÉCHELLE SOCIALE.

Partout où les peuples ont eu des mœurs, elles ont régné.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 353.)

Dans les temps de barbarie, les femmes sont esclaves ou servantes.

Aux premières lueurs de civilisation, elles deviennent nos ménagères, puis nos compagnes.

Plus tard, elles sortent de leur maison et s'associent au monde par les talents d'agrément, et à leur mari par le développement de l'intelligence.

Enfin, lorsque la société, parvenue à une civilisation plus parfaite sans perdre ses formes aimables, reconnaît les droits de l'homme, la femme prend place dans l'État : elle est à la fois ménagère, compagne et citoyenne ; elle est complète.

Ainsi la place que les femmes occupent dans la société nous donne l'histoire de la civilisation du monde :

Des temps sauvages,

Des temps d'Homère,

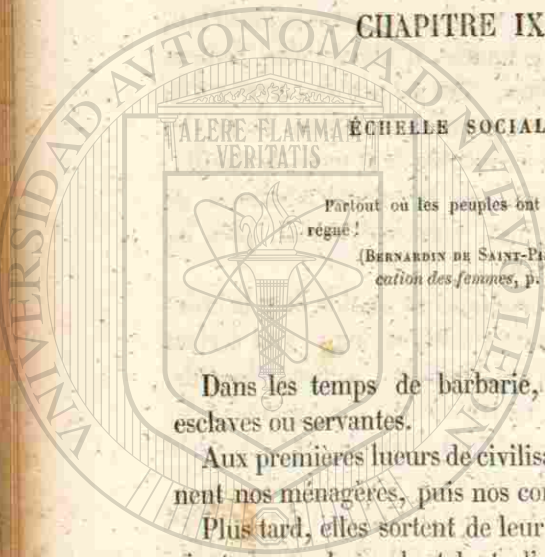
Des républiques grecques et romaine,

Du moyen âge,

Du siècle de Louis XIV,

Et du nôtre,

époque de régénération : les femmes doivent s'y élever à la première des magistratures par le simple accomplissement de leurs devoirs, comme fillés, comme femmes et comme mères.



JUANIL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



c'est un fait ; mais cette instruction qu'a-t-elle produit jusqu'à ce jour ? Arrêtons-nous à cette idée.

Ma première observation porte sur les méthodes d'enseignement. On a cru perfectionner l'éducation des femmes en lui donnant les formes scolastiques de l'éducation des hommes. L'erreur est là. Ces formes ne sont commodes que pour le professeur, car elles le dispensent d'instruction, et, au besoin, d'intelligence. Avec quelques mots il réveille la science de son élève, comme on réveille une machine en poussant un ressort. La machine répète des noms, des dates, des faits, voire des jugements plutôt appris que compris, mais qui semblent appartenir à l'élève, et lui donnent l'air du prodige.

Et cependant l'âme sommeille ; toutes ses facultés sont oubliées ou méconnues : l'imagination, la morale, la poésie, le sentiment du beau, nos guides célestes, s'engourdissent et meurent sous les développements mécaniques de la mémoire.

Ma seconde observation roule tout entière sur les choses enseignées. Une jeune fille se marie : que lui avez-vous appris, et que fallait-il lui apprendre pour assurer son bonheur et le nôtre ? Cette question, si simple, est cependant une question nouvelle. Il semble, au moins, que personne n'ait osé se la faire, puisque personne n'a songé à la résoudre : c'est une lumière qui manque à tous nos traités d'éducation, et que je voudrais répandre sur chaque page de ce livre.

CHAPITRE X.

DE L'ÉDUCATION DE LA FEMME PAR LE MARI.

Il y a dans les affections profondes du cœur quelque chose de pur et de désintéressé qui annonce l'excellence et la dignité de l'âme humaine.

(ANGILLON, de l'Immortalité.)

Notre avant-dernier chapitre sera, je n'en doute pas, le sujet de nombreuses réclamations. Plus d'une mère de famille, plus d'une directrice de pensionnat, indignées de mon irrévérence, m'accuseront d'erreur, ou même de mauvaise foi. On en appellera à telle ou telle institution libérale, où les jeunes filles font leur rhétorique et leur logique, comme au collège, et pourraient au besoin prendre leurs degrés universitaires. On m'écrasera de leur science, on m'éblouira de leurs talents, on me jettera leurs couronnes, et avec tout cela qu'aura-t-on prouvé ? Une chose en vérité fort insignifiante : c'est qu'il n'y a rien au-dessus de la vanité des élèves, si ce n'est la vanité des maîtres et des parents.

Que l'instruction des femmes se soit améliorée,

Nous élevons nos fillés dans la vanité et dans l'innocence ; puis nous les donnons à un mari qui détruit leur innocence et cultive leur vanité : ainsi la vanité reste seule, et là commence son rôle actif et désastreux : elle dit à la femme que sa beauté mérite les hommages, que le bonheur est dans le luxe, que la fortune donne tout, considération et bien-être, et qu'il faut acquérir la fortune. Ce que dit la vanité, la femme le veut et l'homme l'exécute : c'est le train du monde ; on y sacrifie le repos, la santé, et jusqu'à la conscience ; on y emploie les plus belles années de sa vie ; après quoi, ceux qui ont le mieux réussi tombent dans le dégoût, et se plaignent avec amertume de n'avoir rencontré que le néant.

Il faut le dire, toutefois, cette influence de la femme flatte presque toujours les penchans du mari. C'est la vanité qui vient irriter l'ambition, et ils marchent ensemble vers le même but.

Il n'en était pas ainsi dans les temps antiques : les filles ignoraient jusqu'à leur pouvoir. On les élevait dans l'innocence et surtout dans l'humilité ; en recevant un mari elles croyaient recevoir un maître, comme aujourd'hui elles croient recevoir un amant, et cette situation d'âme les préparait merveilleusement à l'obéissance. C'est alors que le mari commençait l'éducation de la femme : il lui enseignait à régler les choses de la maison, et, sagement bien plus qu'amoureusement, il donnait l'essor à son esprit et la direction à son caractère.

Un grand philosophe, Xénophon, nous a conservé ces détails dans un traité spécial d'économie

domestique. Il nous montre les deux époux, à peine réunis sous le même toit, délibérant de leurs devoirs et de leurs travaux, afin d'en partager les charges et aussi les plaisirs ; mais, avant tout, sacrifiant aux dieux, invoquant leur secours et leur demandant des lumières, l'un pour bien conseiller, l'autre pour dignement obéir. En sorte que, dans ce jeune ménage, les conseils du mari et les vertus de la femme se trouvaient consacrés par une entremise de la Divinité !

Il faut voir, dans l'ouvrage même de Xénophon, comme il traite gracieusement son gracieux sujet ! quel charme il répand sur cette jeune femme qui se trouble et rougit, qui ne sait rien qu'obéir, qui n'a d'autre grâce que son innocence, d'autre mérite que sa candeur ! qui, aux premières questions de son mari, n'exprime que l'étonnement de se voir appelée au partage de la souveraineté conjugale. « Moi, pauvre, dit-elle, que suis-je devant toi qui sais toutes choses ? quel pouvoir ai-je ? et comment te saurais-je aider ? Je n'ai rien appris, sinon que je dois vivre chastement, suivant la recommandation de ma mère. »

Alors commencent les leçons du mari, qui compare la femme à la reine abeille, veillant à la prospérité de la ruche. Qu'on juge de l'intérêt de cette scène d'intérieur tracée il y a vingt-deux siècles ! C'est Socrate qui interroge, c'est Ischomaque, le jeune mari, qui raconte ; c'est le sauveur des Dix mille qui écrit. Et, en vérité, il y a quelque chose de grave et de solennel dans ces paroles du mari et de la femme, recueillies avec tant de soin par de grands philosophes, pour l'instruction de la légère Athènes.

Mais ces leçons de la sagesse antique seraient inapplicables dans notre siècle. Chez nous la vie est plus intellectuelle, et la société plus large, donc l'éducation doit être plus étendue. Que les femmes règnent dans l'intérieur de la maison, qu'elles y établissent l'ordre et l'économie, ce n'est là qu'une partie de leur mission. A côté des devoirs de la sage ménagère, il y a les exigences et les élégances du monde. D'autres temps nous ont fait d'autres destins : c'est ce que ne veulent pas voir ceux qui regrettent sans cesse les mœurs gothiques ou les vertus patriarcales. Les bonnes gens ne se sont pas même aperçus que le siècle de Louis XIV a substitué à l'isolement des familles la vie de société, en d'autres termes, la vie de salon. Ainsi les relations se sont accrues, les formes se sont adoucies, des devoirs nouveaux sont venus modifier des devoirs anciens, et de tout cela il est sorti une civilisation plus parfaite, où les femmes sont appelées à jouer le rôle de législateur par l'influence irrésistible, par l'influence passionnée qu'elles exercent sur leurs maris et sur leurs enfants. Toutes les opinions des hommes se font dans la famille!

Voilà le bien, voyons le mal. Cette scène domestique, telle que Xénophon la rapporte, suppose, d'une part, vertu de l'homme, ignorance et humilité dans la femme : nos éducations ne donnent rien de tout cela, ni vertu, ni humilité.

Loin de pouvoir nous appuyer de Xénophon, nous en sommes venus là, que le moment le plus périlleux pour une femme est celui où les passions de son

mari s'insinuent dans son cœur et renouvellent son caractère. Si ces passions manquent de noblesse ou de probité, et si la femme n'a d'autres armes que son innocence, elle est perdue. Rien de ce qu'on lui a enseigné ne peut la défendre : elle succombera sans combattre, elle sera avilie sans soupçonner sa dégradation. Et quelles sont donc les forces de l'innocence? dites-le, vous qui les opposez avec tant d'audace, et depuis tant de siècles, aux séductions des sens, de la vanité et de la fortune!

L'éducation que la plupart des maris donnent aujourd'hui à leurs femmes, est un spectacle que je voudrais mettre sous les yeux de toutes les mères. Cette jeune fille, sans expérience, presque sans idées, que vous livrez à un homme qu'elle connaît à peine, si elle est jolie, passe en quelques heures de la soumission à la souveraineté, du calme de l'âme au délire des sens. Son mari s'enivre de ses caresses, il est amoureux, il est jaloux, il est forcené! le voilà qui travaille à détruire à la fois et l'innocence de sa femme et toutes ses affections, à l'isoler du monde, à l'isoler même de sa mère. Il y travaille avec fureur, sans se douter du mal qu'il se fait à lui-même. L'effervescence qui l'enivre, et qui trouble sa raison, ne se manifeste que par l'extravagance et la frénésie. Oh! il est prêt à se ruiner pour elle, à lui donner sa vie et son honneur! Ce n'est pas une compagne, c'est une idole, c'est une maîtresse, une fille d'Opéra, qu'on couvre de cachemires, qu'on insulte, qu'on adore, qu'on paye, et dont on se rassasie. La

jeune femme, incapable de connaître ce qu'il y a d'humiliant dans ces passions brutales, sourit de son triomphe et s'habitue à ces émotions fortes qui vont bientôt lui échapper.

Encore si les hommages rendus à sa beauté ne flétrissaient que son innocence! mais ce n'est pas assez de la flétrir, l'insensé s'occupe à la corrompre. Le voilà qui lui raconte ses succès, vrais ou faux, auprès de certaines femmes, les aventures des beautés les plus célèbres. Il empreint cette âme si pure de mille honteuses images; il lui montre partout le vice aimable et couronné; les bals, les spectacles, les promenades, ne sont pour elle qu'un cercle de scandales. D'abord la jeune femme rougit de ces étranges confidences; mais sa curiosité s'éveille; les récits sont joyeux, on leur donne un tour original: à cette heure ils servent d'amusement, plus tard ils serviront d'excuse. Mari stupide! il endoctrine sa femme, comme si, en la recevant des mains d'une mère, il se fût aperçu que la lecture des contes de la Fontaine manquait à son éducation.

Au milieu de cette vie de dissipation et de caprice, l'esprit s'aiguise et l'âme s'évapore. Hélas! de cette jeune fille innocente il ne reste rien qu'une femme légère, courant de visite en visite, un objet d'adoration et de pitié. La musique et la danse déjà lui tiennent lieu de pensée, puis viennent les spectacles et la parure, puis les caquets du monde, puis les vains désirs et les vains plaisirs, et, au bout de tout cela, le vide, le vide le plus effrayant et le plus complet. Quel train de vie! ne dirait-on pas que l'intelli-

gence ne lui fut donnée que pour se lever, s'habiller, babiller! C'était bien la peine d'unir avec tant de soin ces talents d'artiste et cette innocence d'enfant, pour jeter au monde une victime de plus, victime charmante, victime ornée, et puis c'est tout!

Mais nous approchons du dénoûment: les premiers actes du drame sont joués, et toutes les scènes qui le composent vont se perdre dans la même catastrophe. Aux soupirs de l'amour succéderont bientôt les cris du désespoir. La passion du mari est usée, les illusions de la femme s'évanouissent. Cette femme, dont il a fait une maîtresse; cette femme dont il n'a vu que la beauté, cette femme qu'il a flétrie, dépravée, idolâtrée, dont il adorait les caprices, dont il irritait les passions; cette femme qu'il enivrait d'adulations et de volupté, il n'en veut plus, il en est dégoûté. Hier encore il la couvrait de diamants, aujourd'hui il se plaint de son désordre; il parle d'économie; ce n'est plus pour lui qu'une ménagère, une chambrière, un être bon à prendre les ordres du maître et à compter avec les domestiques.

Ah! descendre du trône, être traitée comme une femme qu'on méprise, après avoir été traitée comme une maîtresse qu'on idolâtre!

Triste journée, qui plus tôt, qui plus tard, se lève sur tous les ménages, sans être jamais prévue! Alors arrivent la haine, l'aigreur, la vengeance, le mépris, l'adultère. L'adultère, qui entraîne après lui le scandale et le déshonneur: on se sépare de son mari, ou on le trompe. Le cœur a besoin d'amour, la jeunesse veut ressaisir ses émotions perdues! on

cherche cette moitié de soi-même qu'on a rêvée, et la dépravation, commencée par le mari, s'achève dans les bras d'un amant!

Après un pareil tableau, est-il besoin de le dire? ce n'est plus la femme qu'il faut endoctriner par le mari, c'est le mari qu'il faut régénérer par la femme. Que faire donc? Rendre les femmes au sentiment complet de leur dignité, et leur apprendre à distinguer le véritable amour des fureurs qui usurpent son nom. Le premier point, c'est qu'elles veuillent être aimées et respectées, c'est qu'elles ne consentent, pour aucun prix, au déplorable rôle que nos passions brutales leur imposent; c'est qu'elles apprennent enfin tout ce qu'il y a d'avilissant dans ces hommages qui les transforment en instruments de caprice et de volupté. J'oserai le dire, il n'y a point de progrès possible pour la civilisation, tant que les femmes ne nous auront pas fait rougir de ces assimilations grossières que la bonne compagnie résume ainsi: le vin, la table, les femmes, les chevaux: triste catalogue des plaisirs de la brute, où l'homme flétrit jusqu'au sein qui l'a porté!

Mais comment nous en feront-elles rougir, si elles n'en rougissent pas elles-mêmes? Que la délicatesse la plus exquise soit donc dans une jeune fille la lumière de sa pudeur, comme elle est dans une jeune femme la marque de sa dignité. Ce ne sont pas les grimaces de la pruderie, c'est la vertu que je demande. En rendant la séduction plus difficile, je rendrai l'amour plus idéal et plus pur, je lui laisserai les illusions qui viennent enchanter notre ado-

lescence, et l'introduisent, pour la première fois, dans le monde du beau et de l'infini.

Ainsi doit s'accomplir l'éducation des filles. Et quant à l'éducation du mari, pourquoi nous en inquiéter? elle se fera simplement et naturellement par les vertus de la femme.

CHAPITRE XI.

DE QUELQUES MODIFICATIONS NÉCESSAIRES DANS L'ÉDUCATION DES FILLES.

On doit inculquer à chaque moment dans la tête d'une jeune fille qu'elle est destinée à faire le bonheur d'un homme ; son genre d'éducation doit être de lui en faire connaître les moyens et de lui en inspirer le goût, en y attachant sa gloire.

(M^{me} BERANGER, *Discours sur l'éducation des femmes*, Paris, 1803.)

On accuse le mariage de tous les maux que nous venons d'esquisser ; accusation injuste : le mariage est bon, ce sont nos éducations qui sont mauvaises ; aussi, qui corrigerait nos éducations réhabiliterait le mariage. De quoi s'agit-il ? d'une chose bien simple, mais qu'on n'a point encore essayée, de nous habituer dès notre enfance à toutes les pensées, à tous les sentiments qui doivent remplir notre vie !

Je voudrais surtout fixer l'attention des jeunes filles sur le choix de leur mari, les élever pour ce choix, leur imprimer profondément en l'âme les marques du véritable amour, afin qu'elles ne se laissassent pas tromper par tout ce qui n'en a que l'apparence.

Ne sont-elles pas faites pour aimer ? ce bonheur ne doit-il pas se répandre sur leur vie entière ? n'est-ce pas à la fois leur règne, leur force et leur destin ? Et cependant ce vieux préjugé de couvent qui abomine l'amour subsiste encore dans les familles ; les mères oublient en présence de leurs enfants les périls dont cette éducation étroite les environne, les illusions qui naissent de leur ignorance, et les faiblesses qui suivent ces illusions.

Ouvrir l'âme des jeunes filles au véritable amour, c'est les armer contre les passions corruptrices qui en usurpent le nom ; et ici l'avantage est double, car en exaltant les facultés aimantes de l'âme, vous paralysez en quelque sorte les passions délirantes des sens.

Examinez le premier choix d'une jeune fille. De toutes les qualités qui lui plaisent dans son amant, il n'en est pas une seule qui convienne à un mari ; et en vérité elle ne voit rien de celui qu'elle aime que la beauté de son visage, ou peut-être l'élégance de son habit. N'est-ce donc pas là la condamnation la plus complète de nos systèmes d'éducation ? Dans la crainte de trop émouvoir le cœur, nous cachons aux femmes tout ce qui est digne d'amour, nous laissons égarer le sentiment du beau qui est en elles sur des futilités ; les dehors leur plaisent, le dedans leur est inconnu ; aussi lorsque, après six mois d'union, elles cherchent auprès d'elles ce jeune homme charmant qui les enivrait de sa présence, elles sont fort étonnées de n'y trouver qu'un im-

pertinent ou un sot. Voilà ce que les gens du monde nomment assez généralement des mariages d'inclination.

Il est vrai que dans l'état actuel des mœurs les jeunes personnes sont rarement appelées à faire elles-mêmes un choix : on occupe leur imagination, non du mari, mais du mariage, d'où il résulte que la plupart des filles ont en vue le mariage, sans trop songer au mari. De leur côté, les parents cherchent à assortir les fortunes : leur but, disent-ils, est d'assurer le sort de leurs enfants, et, dans cette pensée, ils traitent le mariage comme une affaire de commerce, comme une chose qui donne un état dans le monde; oubliant que c'est aussi une chose qui donne le bonheur ou le malheur dans la famille. C'est ainsi que notre folle sagesse est parvenue à supprimer l'amour du mariage; nous en avons fait un marché, où les filles achètent le pouvoir de régler la dépense de leur maison, de sortir seules, et de chercher autour d'elles cette moitié de leur âme, cet être sublime que l'adolescence rêve et que la jeunesse veut posséder!

Car nos éducations peuvent bien tromper nos penchants, mais elles ne sauraient les tuer : l'homme et la femme, c'est le même être que la nature tend invinciblement à réunir par l'amour!

Le système actuel n'est donc qu'une déception : il éloigne le péril de la maison paternelle pour le transporter dans la maison du mari, Singulière éducation, dont le seul but est de rejeter sur un autre le lourd fardeau de nos imprévoyances!

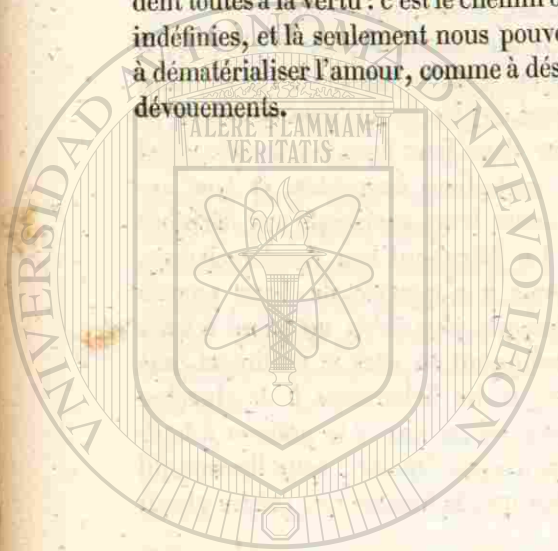
Ainsi, dans l'état des choses, les jeunes filles ne sauraient faire un choix faute d'expérience, et le choix des parents est presque toujours mauvais, faute de mémoire. Nous nous sommes placés entre deux maux, sans aucune chance pour le bien.

Pour sortir d'une situation aussi déplorable, il n'est qu'un moyen, c'est de donner en même temps et plus de liberté et plus de lumières aux filles. Je voudrais graver dans leur âme un modèle idéal de toutes les perfections humaines, et leur apprendre à soumettre leurs penchants aux décisions de ce modèle. En détruisant leur demi-esclavage, je les habituerai à s'appuyer de leurs propres forces, ce qui importe plus qu'on ne pense à leurs vertus; en développant en elles le sentiment inné du beau moral, je les habituerai à le chercher partout, ou, pour mieux dire, à le préférer à tout. Dès lors ne craignez pas l'amour : cette flamme qui dévore n'est plus que la flamme qui éclaire et qui vivifie!

Nous saurons plus tard comment on doit développer le sentiment du beau, ce puissant ressort de l'éducation morale. Je dis développer, car le sentiment est en nous; c'est lui qui colore les désirs du jeune adolescent, et dans ses jeux et dans ses amitiés, lui fait imaginer des choses dont il ne vit jamais aucun modèle. C'est lui qui enseigne au poète et au peintre à saisir la nature dans ses expressions les plus touchantes et les plus vives; c'est lui enfin qui, à la lecture de Plutarque, transporte l'enfant dans la vie

héroïque, lorsque, à peine échappé du giron de sa mère, il méprise le crime qui donne des trônes, et adore la vertu qui conduit à la mort.

N'effacez pas ces nobles inspirations, car elles tendent toutes à la vertu : c'est le chemin des perfections indéfinies, et là seulement nous pouvons apprendre à dématérialiser l'amour, comme à désintéresser nos dévouements.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE ESTUDIOS

CHAPITRE XII.

ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE. — PLAN GÉNÉRAL DE CET OUVRAGE.

Il n'y a que nous autres Lacédémoniennes, disait l'épouse de Léonidas, qui commandions à nos maris, parce qu'il n'y a que nous qui fassions des hommes. (PLUTARQUE.)

Une femme qui pense, si donc ! autant vaut un homme qui met du rouge. La femme doit rire, toujours rire ; cela suffit à sa noble mission sur la terre ; cela suffit pour maintenir en joyeuse humeur l'auguste roi de la création.

(LESSING, *Emilia Galotti*, acte IV, sc. III.)

J'ai montré les vices de nos éducations à la mode, et cependant je ne propose aucune réforme générale. Éducation de couvent, éducation de pensionnat, éducation de famille, méthode ancienne, méthode nouvelle, peu importe, je les reçois toutes pour assurer plus tard leur réforme ; mais cette première éducation terminée, je m'empare de l'élève, et la mienne commence.

La jeune femme a quitté la maison paternelle ; elle est épouse, elle est mère ; sa sollicitude ne lui laisse plus de repos. La voilà lisant, relisant Fénelon, Jean-Jacques, madame de Beaumont, madame de Genlis, madame de Rémusat, et, cherchant partout des méthodes et des directions, un instinct secret lui révèle

que pour se rendre digne de l'éducation de son enfant, elle doit recommencer la sienne.

La première pensée qu'il faut lui donner, c'est de s'occuper un peu moins de ce qu'elle doit lui apprendre et un peu plus de ce qu'elle doit lui inspirer. Assez d'autres le feront savant, elle seule peut le rendre vertueux. Bonne mère, empare-toi de l'âme, afin de diriger un jour l'intelligence!

Ceci est le point capital, ou, pour mieux dire, le sommaire de l'éducation des mères de famille. Il s'agit, en effet, de faire sortir les femmes du cercle étroit où la société les renferme, d'étendre leurs pensées à tous les objets qui peuvent nous rendre meilleurs et plus heureux.

C'est un monde religieux, philosophique et moral, qui s'ouvre devant elles. Leur mission est d'y introduire notre enfance comme dans un temple saint, où l'âme s'étudie et se reconnaît en présence de son Dieu.

Arrêtons-nous un moment sur un sujet si grave.

La pensée de l'homme ne se renferme pas, comme celle des animaux, dans les limites de ce globe : elle quitte le visible pour l'invisible, et, se dégageant de la matière, elle va se perdre dans les contemplations de l'infini. Là est toute notre grandeur, puisque là seulement nous trouvons le principe de notre être, les bases de notre morale, le dernier pourquoi, le dernier comment de notre existence fugitive. La vérité jaillit du monde immatériel : c'est le flambeau de l'autre vie qui jette sa lumière sur celle-ci.

Ainsi, notre âme est attirée vers ce monde inconnu par les nécessités mêmes de notre existence terrestre. Dieu y plaça les sources de la vérité et de la vertu, avec la révélation d'une vie meilleure.

L'étude de ces grands phénomènes compose ce que Socrate aurait appelé la science importante. Elle est le sujet même de ce livre.

Science de nous-mêmes, qui conduit à la connaissance de Dieu.

Science des lois morales de la nature, qui conduit à la connaissance de la vérité.

L'homme peut y atteindre puisqu'il y aspire ; c'est la terre promise et entrevue ; elle nous sera donnée, parce qu'elle est promise et entrevue : et j'ose dire que ceux qui liront ce livre avec attention auront fait un pas dans la carrière. On n'aborde point un sujet si riche sans participer à ses richesses. Il suffit de s'y essayer pour s'y agrandir, et toute âme qui s'y plonge en ressort plus brillante et plus pure.

On objecte la profondeur du sujet, la faiblesse de notre nature, et cette résistance passive qu'elle oppose aux méditations qui l'accablent, et l'on ne voit pas que la véritable philosophie est pleine de clarté, et que les philosophes seuls sont obscurs. Par sa langue barbare et pédantesque, elle est la science du petit nombre ; par le fond même de ses pensées, elle est la science universelle : n'est-ce pas elle qui unit l'homme à l'homme et le genre humain à Dieu ? Ces questions si vastes de néant et d'éternité, qui absorbent les méditations du sage, combien de fois je les ai retrouvées occupant le villageois dans sa chau-

mière et le soldat au bivouac ! Je ne connais pas de métaphysique plus transcendante que celle qui se fait au camp la veille d'une bataille. Que de contemplations silencieuses des mondes et de l'infini ! que de pensées vers les créations invisibles ! que de prières ardentes vers cette vie céleste qu'on oubliait hier, et qui, maintenant, est quelque chose de plus qu'une espérance ! Si une balle me frappe, demain tous ces soleils brilleront sous mes pieds ! Dieu se révèle à ceux qui vont mourir ; et du sein de cette foule, qu'aucune instruction n'adoucit, qu'aucune religion n'humanise, de ce cloaque impur de débauches, de crimes et d'impiété, s'élève tout à coup une pensée immortelle qui traverse toutes les âmes et les transporte au sein de Dieu.

Ainsi les méditations de Socrate expirant animent une armée entière ; que dis-je ! elles animent toute créature possédant une âme : les plus faibles s'y plongent avec délices, elles en ont le pressentiment et le besoin. Lorsqu'à quinze ans, dans nos promenades solitaires, nous rêvons une vie idéale de vertu et d'amour ; lorsque la mort nous paraît si belle, que nous y aspirons comme au bonheur ; lorsque le mot *toujours* devient intelligible, et que, sur cette terre où tout passe, où tout meurt, nous parlons d'aimer éternellement, c'est un voile qui tombe, c'est un nouveau monde qui se découvre : le sentiment du beau, le sentiment de l'infini, se placent entre le ciel et nous, comme des degrés qui y conduisent.

Quelle jeune fille ne s'est fait une image divine de l'homme qu'elle doit aimer ? la pudeur ne cède à

l'amour que parce qu'elle le rêve dans le ciel ; sur la terre elle le sanctifie par l'éternité.

Quel jeune homme, en lisant la profession de foi du *Vicaire savoyard*, n'a pas conçu la pensée d'y ajouter un chapitre, de chercher à son tour le secret de l'être et les preuves de l'immortalité ? Au milieu de notre admiration pour un si bel ouvrage, nous sentons qu'il est incomplet. Chaque âme de jeune homme en renferme un plus beau, plus décisif, qu'elle brûle de réaliser ; et ce sentiment énergique n'est point une vanité terrestre, c'est un appel, c'est une révélation de la Divinité.

Entrez dans nos églises, voyez cette foule prosternée à l'ombre des autels : les plus humbles communiquent avec le monde invisible. Oh ! si vous pouviez entendre leurs prières, ces questions adressées au ciel, cette inquiétude de nos destinées futures, ces vœux ardents pour demander la foi et la lumière, vous reconnaitriez toutes les questions, tous les doutes qui tourmentent les philosophes, vous seriez sûrs de votre immortalité !

« Chacun est philosophe à son insu, et pour ainsi dire en dépit de lui-même, dit un écrivain sensible et profond ¹. Kant, dans son cabinet, à Kœnigsberg, passait sa vie à méditer sur l'âme et le devoir ; son domestique, le vieux Lampe, avait sans doute aussi l'esprit tourmenté des mêmes problèmes. Tout en brossant dans le jardin l'habit de son maître, il pensait que Kant était déjà sur l'âge, qu'il mourrait un

¹ M. Doudans, dans un article inséré au *Journal des Débats*.

jour, bientôt peut-être ! que deviendra après sa mort M. le professeur, si savant et si bon ? est-ce que tout sera fini pour lui quand il sera là-bas dans le cimetière derrière la tour ? ce que le ministre nous prêche le dimanche est-il bien vrai ? qu'est-ce que M. le professeur fera de toute sa science dans l'autre monde ? et moi, le reverrai-je de l'autre côté ? Quand on n'a jamais fait de tort à personne, il me semble... Et puis venait l'heure du déjeuner, et le bonhomme, oubliant la philosophie, ne songeait plus qu'à servir son maître. » N'admirez-vous pas comment le grand philosophe et l'humble serviteur, occupés des mêmes pensées, arrivent aux mêmes solutions, l'un par la force de son génie transcendant, et l'autre par la simple conviction d'une bonne conscience ?

Mais ces inquiétudes qui vous tourmentent, la foule ne les connaît pas ! — Et moi, je vous réponds que parmi les êtres les plus vulgaires, les plus stupides, il n'en est pas un seul, non il n'est pas un seul homme à qui un jour, dans une circonstance grave, ces questions mélancoliques : Qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? ne se soient présentées comme un trait de lumière ! Nos sciences manquent au peuple, la misère l'avilit, et la civilisation le néglige : n'importe ! il y a un maître puissant chargé par la nature de réveiller ce sentiment ; et ce maître qui doit nous compléter, ce maître, grâce à Dieu, n'a jamais manqué à aucun homme : c'est le malheur !

Dieu et le néant, la fatalité et le devoir, grandes questions qui nous agitent tous suivant l'étendue de nos passions et la portée de notre âme. La philosophie

et la religion sont là pour les résoudre : sentinelles vigilantes, elles avertissent le genre humain qu'il y a quelque chose au delà de ce qu'il voit.

Il y a peu de jours, une jeune fille coquette et légère, absorbée pour un moment dans la douleur où la jetait la mort de son fiancé, me disait : « De grâce, monsieur, indiquez-moi quelques bons livres où l'on traite de l'immortalité de l'âme ; non que je doute, mais depuis qu'il a quitté la terre, depuis qu'il n'est plus là, j'ai besoin de me nourrir de cette pensée et d'en avoir l'intelligence. » Puis avec un profond soupir et un triste regard, elle murmura : « Les hommes sont bien heureux de pouvoir se livrer à ces études qui consolent. » Et, comme si elle eût fait un effort pour vaincre sa timidité : « Vous comprenez, ajouta-t-elle en perdant un peu de son extrême pâleur, c'est, je crois, ce que vous appelez de la philosophie. »

Ainsi le malheur et la mort tiennent les âmes dans une salutaire activité. Ce sont les grands précepteurs du genre humain : ils dématérialisent nos pensées, ils spiritualisent nos affections.

Et en vérité je ne connais rien qui marque mieux les misères de nos éducations que le mélancolique retour de cette jeune fille sur elle-même. Dans notre sot orgueil, nous gardons pour nous cette philosophie qui nous est un parement de collège ; mieux vaudrait sans doute en pénétrer l'âme de nos femmes : c'est dans ce livre de consolation et d'amour, livre vivant, toujours ouvert à la faiblesse et au malheur, qu'il serait doux, ô Socrate ! ô Fénelon ! de ressaisir vos inspirations les plus sublimes, toutes palpitantes

de la tendresse de nos mères et de l'amour de nos femmes! Hâtons-nous donc, versons la lumière dans leur cœur, afin qu'elles en projettent les rayons amoureux sur notre vie tout entière.

Quel sort que celui des femmes! également en proie à toutes les séductions des plaisirs, à toutes les angoisses de la douleur, comme amantes, comme épouses, comme mères, sans autres armes que leur faiblesse; qui ne comprendra combien il est important de leur donner une éducation large, profonde, qui leur prépare la ressource d'une vertu plus puissante que les douleurs qui les attendent, et que les séductions qui les menacent?

Autrefois la religion les instruisait du haut de la chaire; mais en concentrant sa morale dans la pénitence, elle donnait plus de ressort au repentir qu'à la vertu. Les Massillon, les Bourdaloue, les Bossuet, travaillaient à étouffer les passions: ils auraient dû apprendre à les diriger. Loin de soutenir l'humanité, ils la brisaient sous le joug d'une doctrine violente, qu'ils éclairaient des feux de l'enfer. Et voyez, leurs plus grands prodiges n'étaient pas de nous faire vivre honnêtement dans le monde, mais de nous en arracher: à leur voix, la Vallière se couvre du sac de la pénitence; les Chevreuse et les Longueville courent au désert pleurer leurs fautes; et les reines élèvent des temples, fondent des cloîtres et vont s'humilier sous leurs voûtes!

Certes, les hautes vérités morales, répétées sans cesse à l'autel en présence de Dieu, n'ont pas été sans fruits pour l'humanité; et si on les dégageait de

toutes les superstitions qui les rapetissent et des doctrines cruelles sur l'éternité des peines, sur les vengeances d'une Divinité impitoyable, les femmes pourraient encore aujourd'hui y puiser une instruction forte et puissante; mais la solitude est dans le temple; les prêtres y veillent seuls, prêtant l'oreille au bruit lointain d'un monde qui ne veut plus de leurs idées d'un autre siècle. Autrefois le peuple allait à eux, parce qu'ils marchaient les premiers dans les sentiers de la science; aujourd'hui le peuple les attend à son tour, parce qu'ils sont restés en arrière. C'est ainsi que l'instruction morale leur échappe: triste réaction de nos excès! les impiétés théologiques ont amené l'oubli de la religion; et l'oubli de la religion nous livre sans force à toutes les vanités de notre intelligence.

Maintenant que reste-t-il aux femmes? quelques pratiques de dévotion et la messe du dimanche; point de direction morale et religieuse, car je ne puis appeler de ce nom cette instruction courte et étroite, confiée à la mémoire du premier âge, et qui, n'étant appuyée ni par la conviction des parents, ni par l'exemple de la famille, tient presque la place d'un songe dans le songe de la vie. Toutefois l'impression religieuse existe, et elle suffit avec l'amour maternel pour ranimer l'âme entière. Ces deux sentiments, inaltérables dans les femmes, sont aujourd'hui le dernier espoir de la civilisation, et lorsque toutes nos éducations tendent à les affaiblir, notre but à nous est de les fortifier et de renouveler leur puissance.

Cette puissance est toute morale : nous la chercherons d'abord dans l'étude approfondie de nos facultés matérielles et spirituelles ; il faudra tracer la ligne qui les sépare : quelles de la terre ? quelles du ciel ? division importante trop négligée jusqu'à ce jour, et dont l'ignorance nous plonge dans les ténèbres. Avant de tirer cette ligne, vous êtes opprésés des vains fantômes du matérialisme : le doute vous écrase ; mais une fois la séparation faite, les fantômes s'évanouissent, les ténèbres s'effacent, et la vérité consolante vous apparaît.

Nous remarquerons comment cette séparation si simple suffit pour établir l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, non comme des dogmes, mais comme des faits indépendants à la fois des illusions de la pensée et des formes du raisonnement. Il y a plaisir à voir des vérités si hautes se dégager du monde invisible, toutes lumineuses, toutes irrécusables, comme l'inconnue d'un problème de mathématiques.

Ces vérités se font jour, il est vrai, à travers les sensations terrestres, mais sans venir d'elles.

Là, nous trouvons une connaissance nouvelle de l'être, et par conséquent de nouveaux éléments d'éducation. L'enfant se présente à sa mère comme une créature divine : il ne s'agit plus seulement d'instruire une intelligence, mais de développer une âme ; et cette âme, la mère la connaît : elle sait où porter la lumière, où adresser ses leçons. Assez d'autres pourvoient le vaisseau de ses voiles et de ses agrès ; elle seule s'entretient avec le pilote, l'assoit au gouvernail, le munit de boussole, et, avant de le lancer sur

l'océan du monde, lui montre dans le ciel l'étoile qui doit le conduire.

De l'étude de l'homme, nous passerons à la recherche de la vérité. La vérité, c'est l'opposé de l'erreur ; et l'erreur, c'est la barbarie et le crime qui ravagent le monde.

La vérité n'appartient ni à un homme, ni à une caste, ni à un peuple, ni à une religion. Son caractère est la beauté, l'utilité, l'universalité. Nos passions et nos superstitions sont les ténèbres qui l'environnent : les lois de la nature sont sa lumière.

Notre but est d'examiner les questions morales, philosophiques, politiques, religieuses, qui importent à l'homme, et de les ramener à la vérité en les soumettant à une autorité immuable.

Ainsi nous arrivons par degrés à la partie la plus importante de ce livre : les études morales de l'Évangile. Nous disons la plus importante, car toute éducation qui n'est pas religieuse décomplete l'homme, et ne réussit tout au plus qu'à former un animal intelligent. C'est une erreur de penser que l'homme est grand par la science ; il n'est grand, il n'est homme, que par la connaissance de Dieu. Hors de là, nous ne voyons rien que sa vie bornée, et une philosophie sans lumière.

Pourquoi l'égoïsme général ? pourquoi l'amour de l'or, l'amour du pouvoir, l'amour de la vengeance, au lieu de l'amour de l'humanité ? Pourquoi tant d'ambitions qui enfantent tant de crimes ? pourquoi tant de meurtres, d'adultères, d'ingratitude, de ca-

lonnies, de divagations, de dépravation ? Deux causes : l'erreur et la misère. Un seul remède : la vérité morale et religieuse.

Vous aurez beau vous agiter, vous tourmenter, creuser votre cerveau ; pour suppléer à cette puissance divine, vous interrogerez en vain toutes les sciences dont vous êtes si orgueilleux, et les signes de l'algèbre et les lignes de la géométrie ; ces vastes déploiements de l'intelligence ne vous donneront rien que la matière d'un savant. Pour faire un homme, il faut développer une âme, et dès que l'âme paraît, elle cherche son Dieu : ainsi nous revenons toujours à cette chose tant méprisée : la religion. L'idée de Dieu seul complète l'homme.

Tel est en résumé le plan de ces études. Nous l'adressons aux mères, non pour qu'elles en confient les principes à la mémoire de leurs enfants, mais pour qu'elles les leur impriment généreusement et profondément en l'âme : leur mission n'est point un enseignement, elle est une influence ; ce n'est pas le savoir qu'elles donnent, c'est l'inspiration et la direction. Au sein de sa famille, l'enfant reçoit un certain nombre d'idées qui appartiennent à son siècle, à sa nation et au rang qu'il y occupe. Ces idées sont plus ou moins élevées, plus ou moins vraies ; il y en a qui n'expriment que des passions politiques ou religieuses, d'autres qui ne sont que des préjugés ou des superstitions : n'importe ! plongé dans cette atmosphère, il s'en imprègne, il devient tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, royaliste ou jacobin, fa-

natique ou athée, comme jadis on était Armagnac ou Bourguignon, Navarrois ou Ligueur. Les impressions de son enfance le passionnent pour un parti, pour un intérêt, jamais pour la vérité.

Ne sentez-vous pas que là est la source de toutes nos erreurs, et que là aussi peut être la source de toutes nos vertus ?

C'est donc dans la famille qu'il faut porter l'éducation. La vérité doit nous y apparaître comme le devoir à Sparte et la patrie à Rome. La vérité, ce mobile des nations modernes, le monde entier lui est promis ; et si de l'amour de la patrie on a vu sortir des peuples de héros, de cet amour plus vaste et plus sublime on verra sortir la civilisation du genre humain.

ses joies les plus ravissantes du sentiment même qui la déchire.

Une femme vieillit, les hommages l'abandonnent; mais elle a des enfants, elle les soigne, elle les élève, et son âme se réjouit au feu de ces jeunes âmes qui naissent pour l'aimer. Toutefois, il est une heure marquée par la nature et par l'Évangile, où les enfants doivent quitter leur mère, le jeune homme pour recevoir sa femme, la jeune fille pour recevoir son mari. Le nid maternel n'est plus assez large, les oiseaux s'envolent, la nitee se disperse, il faut à l'aigle d'autres rochers, il faut à la colombe d'autres ombrages, à tous il faut d'autres amours. C'est alors que la pauvre mère, saisie d'un mal étrange, voit sa tâche finie, voit son isolement, le vide dans l'avenir, et ne sait plus que faire de la vie. Certes, voilà un mal profond, quoique non encore signalé par les moralistes! Ce sentiment qui la dévore et qui n'a point de nom, ce sentiment qui l'attriste en voyant sa fille heureuse d'un bonheur qui ne vient pas d'elle, ce ne peut être la jalousie, ce ne peut être l'égoïsme, ou même le regret du passé, et cependant on y découvre les apparences de tout cela. Les salons de Paris retentissent encore de l'histoire de madame de Bal....., femme pieuse et charitable, resplendissante des grâces de la seconde jeunesse, femme charmante, qui se jeta dans un cloître pour ne pas être témoin du bonheur de ses deux filles, dont elle-même avait soigné l'éducation. « Eh quoi! disait-elle, des étrangers m'enlèvent l'affection de mes filles! vingt années de dévouement et de tendresse

CHAPITRE XIII.

LA GRAND'MÈRE.

Les femmes qui comprennent bien leurs droits et leurs devoirs de mère de famille n'ont certes pas à se plaindre de leur destinée. S'il existe de l'inégalité entre les moyens de bonheur accordés aux deux sexes, elle est en faveur des femmes.

(Mme SIMY, *la Mère de famille*, t. I, p. 123.)

La mère qui vit dans ses enfants et ses petits-enfants, parmi l'espèce humaine, le beau privilège de ne point connaître la douleur de vieillir.

(Mme SIMY, *la Mère de famille*, t. I, p. 133.)

L'éducation des femmes se fait dans l'intelligence; c'est dans le cœur qu'il faudrait la faire, car les femmes ne savent bien que ce que le cœur leur apprend. De là de hautes vertus et de profonds égarements. Si on éclairait le cœur, les vertus seules resteraient: au lieu de femmes, nous aurions des anges.

Et c'est en effet à ce vice d'éducation qu'il faut attribuer les plus grands malheurs de la femme. La tendresse maternelle, par exemple, est pleine de déceptions dont le froid égoïsme est l'unique source, et qu'on ne manque pas d'attribuer à l'amour. Éclairer l'âme de cette pauvre mère, et vous ferez sortir

sont effacées par quelques jours de délire; et me voilà seule, et mes enfants m'oublient, et le monde se rit de mes souffrances, et moi-même je n'ose m'interroger! mes sentiments m'épouvantent, ils ressemblent à l'envie: serais-je donc jalouse du cœur de mes filles? » Triste question que presque toutes les mères pourraient s'adresser à l'heure fatale où un mari vient les séparer de leur enfant. Laissons les âmes indifférentes accuser la nature d'une monstruosité dont la cause est tout entière dans notre mauvaise éducation. Nous avons signalé le mal, il faut chercher le remède. Le mal, c'est de croire que la mission de la mère est terminée lorsqu'un étranger lui enlève les soins de sa fille; le remède, c'est la découverte de la véritable mission de l'aïeule, c'est-à-dire de toutes les joies qu'elle peut répandre, de tout le bien qu'elle peut faire.

Il est trop vrai que le mariage affaiblit, au moins en apparence, les liens si doux qui unissent à jamais la fille à la mère. Mais le moyen qu'il en soit autrement? Pauvres mères! avant d'accuser la nature, osez donc vous demander ce que vous avez fait pour préparer une révolution si complète dans l'existence de cette faible créature! Hier encore c'était un enfant timide, qui vivait de la pensée maternelle; aujourd'hui c'est une femme qui donne le bonheur et dont les caprices sont divinisés par l'amour. La jeune fille obéissait, la jeune femme commande; et dans ce passage rapide de l'innocence à la volupté, de la soumission à l'empire, vous vous étonnez que la vanité,

le délire des sens, l'orgueil, et, plus que tout cela, l'amour, aient produit leur œuvre!

Mais ce mal que vous déplorez, et qu'il eût été si facile de prévenir, n'est qu'une effervescence fugitive. Bientôt la mère retrouvera sa fille; elle la retrouvera, heureuse ou malheureuse, n'importe; elle la retrouvera pour la consoler, l'éclairer, l'aimer: les consolations et l'amour sont la vie du cœur maternel.

Ainsi donc la mère, loin de se transformer en un être inutile et passif après le mariage de ses enfants, devient l'ange tutélaire de sa nouvelle famille. Ignorante de ce qui lui reste de charmes, libre du souci de sa maison, quitte envers le monde et ses frivolités, elle se trouve au milieu des siens, qu'elle enrichit des trésors de son expérience. Seule elle connaît les dévouements attentifs et les prévoyances gracieuses; seule elle possède cette bonté que rien n'épuise, et ce tact infini qui prend sa source dans l'amour, et qui sait comprendre ou deviner toutes les douleurs. Voyez-la auprès de sa fille, dans les premiers temps de sa grossesse, comme elle prévoit les accidents qui la menacent, ses malaises, ses dégoûts! Que de tendres confidences! que de doux reconforts! que de soins dont elle seule devine l'opportunité! Enfin viennent les premières douleurs, qui font fuir le jeune époux et qui enchaînent la mère au lit de sa fille. Il y a bien là une autre femme qui attend le nouveau-né, et le retourne avec indifférence: celle-là est une garde qui fait son métier. Mais la grand'mère, avec quel ravissement elle reçoit l'innocente créa-

ture! comme elle la couve de ses regards, comme elle la réchauffe de son amour! Oh! celle-là est doublement mère, celle-là vient de retrouver et les émotions de sa jeunesse, et les joies de la maternité! La voilà attendrie, occupée, frémissante; elle admire le sommeil de l'enfant, elle comprend ses moindres vagissements, elle sait prévoir tous ses besoins ou deviner tous ses instincts. La jeune femme, épuisée, souffrante, dans son inexpérience, ose à peine toucher cette frêle créature; mais lorsque la grand-mère se lève rayonnante de plaisir, lorsqu'elle approche l'enfant du sein maternel, et que, le suspendant à cette source de vie, elle ramène auprès du lit de souffrance un époux éperdu de crainte, de tendresse et d'orgueil; lorsque, belle de sa joie au milieu de cet admirable groupe, et dans la plénitude d'un sentiment maternel qui vient de se doubler, elle répand sur ces trois êtres les trésors de ses bénédictions, oh! alors toutes les douleurs sont oubliées, et, comme aux premiers jours du monde, la famille prospère et se multiplie sous les regards de Dieu. Viennent ensuite les soins physiques nécessaires à la santé de la mère et à la vie de l'enfant; missions de prudence et de dévouement, qui demandent une longue expérience aidée de beaucoup d'amour, une mansuétude parfaite, et qu'une jeune femme ne peut apprendre que de sa mère.

Et, par exemple, il n'y a pas une femme qui, autour du berceau de son nourrisson, ne s'abandonne à des inquiétudes sans repos. Le plus léger accident lui donne la fièvre, le plus faible cri l'épouvante;

écoutez-la, elle raconte des histoires lamentables, et dans la vivacité de ses angoisses elle s'épuise sans consolation pour elle et sans utilité pour son enfant. Il n'en est pas ainsi de la grand-mère: celle-là s'effraye moins, parce qu'elle a plus d'expérience; puis elle connaît les symptômes, puis elle a des secrets pour les apaiser; puis elle est patiente, elle sait attendre; et c'est un fait digne d'attention que, dans tous les maux de l'enfance, la nature appelle notre patience bien plus que nos remèdes. Le véritable médecin de l'enfance, c'est la patience et la longanimité.

Citons encore un exemple. Il arrive quelquefois que les douleurs de l'allaitement éloignent la jeune mère de donner à teter. On croit suppléer aux besoins de l'enfant par des boissons, puis on le reprend à demi rassasié, ce qui fait qu'il a moins d'ardeur à saisir le sein, et que son action cause des souffrances plus cuisantes. C'est ici que l'expérience de la grand-mère est d'un puissant secours: elle apprend à sa fille que le lait est le plus cruel ennemi des femmes, que les moyens artificiels inventés pour vider le sein sont insuffisants, dangereux, et qu'ils laissent à leur suite des maux interminables; elle lui dit comment le lait tourmente la mère, afin de l'obliger à donner souvent à teter, et comment la digestion de l'enfant se fait vite, afin de l'obliger à renouveler souvent sa nourriture: admirable harmonie qui veut que les besoins de l'enfant soient la santé de la mère, et que la santé de la mère soit la prospérité de l'enfant. Elle lui montre enfin le bonheur dans l'accomplisse-

ment de ses devoirs ; et de toutes ces leçons il résulte cette grande leçon, que l'expérience, comme la vertu, nous ramène toujours à la nature.

Telle est la mission presque divine de la grand'mère. C'est pour accomplir cette mission que Dieu a doté les femmes sur le retour de tant de courage et de sensibilité. Autant une femme qui perd son éclat de jeunesse est malheureuse lorsque, chargée de parures, elle court après de vains hommages qui la fuient, autant elle nous enchante lorsque, belle encore, elle nous apparaît environnée de ses enfants et de ses petits-enfants. Ainsi, la femme entre quarante-cinq et soixante ans, loin de se flétrir dans l'abandon, devient l'âme d'une société nouvelle : elle n'éprouve qu'un regret, celui de ne pouvoir assez se multiplier. Plus elle a d'enfants, plus sa vie est belle. Chaque jeune ménage la réclame et se fait une fête de la posséder, car, partout où elle porte ses pas, elle amène à sa suite la force morale et les tendres consolations. C'est ainsi que les familles, fidèles aux lois de la nature, trouvent en elles-mêmes leurs plaisirs, leur gloire, leur instruction et leur appui. Tout s'enchaîne dans le monde moral comme dans le monde physique, et la grand'mère n'est pas seulement la joie de l'enfance, elle est encore sa lumière ; elle fait que les filles ressemblent à leur mère, et que les fils, en se mariant, portent dans la maison conjugale les vertus qu'ils ont vu pratiquer sous le toit maternel.

Lorsque l'immortel Richardson imagina de tracer, dans le caractère d'Henriette Biron, le type idéal de la femme parfaite, il lui donna madame Sherley, sa grand'mère, pour institutrice, remarquant toutefois que la mère de miss Biron, qui était morte, avait été une excellente femme. Cet admirable génie voulut ainsi nous faire entendre que l'aïeule est une seconde mère, et que son influence vivifiante peut s'exercer sur deux générations successives. Et à ce sujet nous nous souvenons d'avoir entendu dire à madame Campan que, de toutes les jeunes filles confiées à ses soins, la mieux élevée l'avait été par sa grand'mère. Ce n'est pas que cette aimable enfant, à peine âgée de onze ans, fût très-instruite, elle savait à peu près lire et écrire ; mais elle se faisait remarquer par une tendre piété, l'ordre, la soumission, l'obéissance la plus attentive, et la douceur, qui, si elle n'est pas la première vertu de la femme, est peut-être son plus puissant moyen de bonheur. Certes, notre projet n'est pas d'établir que l'éducation donnée par l'aïeule est meilleure que l'éducation donnée par la mère, mais seulement que l'aïeule peut inspirer et diriger la mère dans tous les soins qu'exigent tour à tour l'enfance et la jeunesse : soins charmants, qui préviennent les périls et conduisent à la vertu par le chemin du plaisir et de l'exemple, soins gracieux que toutes les femmes connaissent, et dont il n'est donné à aucun homme de comprendre les charmes et de saisir les doux secrets. Nous n'entrerons dans aucun détail sur cette partie de l'éducation : Jean-Jacques Rousseau l'a épuisée ; mais ce que nous ne nous las-

serons jamais de redire, c'est qu'un cœur de femme, un cœur de mère, est ce qu'il y a de plus fort, de plus désintéressé, de plus ardent sur la terre; c'est qu'il peut tout supporter, excepté de se voir réduit à l'impuissance et à l'oubli, excepté l'isolement, l'abandon et l'indifférence.

De tout ceci, il faut conclure deux choses : la première, que les femmes ne sont malheureuses en vieillissant que parce qu'elles méconnaissent leur double mission de mère et de grand'mère; la seconde, que la société, aujourd'hui ébranlée jusque dans ses fondements, ne peut se rétablir que par la famille, et que la famille elle-même ne peut se moraliser que par l'influence maternelle.

CHAPITRE XIV.

DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANTS, ET DE SES PROGRÈS.

C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses *Loix* de la gayeté et passetemps de la jeunesse, et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses : desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronage aux dieux mesmes.

(MONTAIGNE, *Essais*, liv. 1, chap. xiv.)

La morale est si nouvelle en Europe, que les gouvernements ont ignoré jusqu'aujourd'hui qu'ils devaient protéger les enfants.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Discours sur l'éducation des femmes*.)

Au moment de commencer l'éducation des mères de famille, je vois leur sollicitude s'éveiller. Elles demandent quelle instruction je destine à leurs fils, et comment et par qui cette instruction sera donnée. Iront-ils au collège? apprendront-ils le grec et le latin, les mathématiques et la chimie? suivront-ils les méthodes anciennes ou les nouvelles? Dans la situation présente des esprits, tout est péril, l'ignorance comme la science, la rudesse des maîtres comme la mollesse des principes; tout, jusqu'à l'enseignement, qui menace de porter dans les écoles les doctrines violentes qui divisent la société.

Avant de répondre à ces questions, et nous y ré-

pondrons à la fin de ce livre, il importe de constater les changements qui se sont opérés à la fois et dans la discipline des familles et dans la discipline des collèges. Notre révolution, j'entends la première, n'a pas été moins favorable au bonheur matériel des enfants qu'au bonheur matériel des peuples. Les temps ne sont pas encore très-éloignés où la sévérité des pères encourageait la sévérité des professeurs : les yeux d'un pauvre écolier ne rencontraient alors que des fronts austères et des mains armées de fouets. Partout l'abus de la force et l'oubli de l'humanité. On appliquait à l'éducation toutes les formes des gouvernements despotiques, et jusqu'à leurs punitions infamantes. Les collèges avaient des fouetteurs à titre d'office, et c'est ainsi que le bourreau se trouva introduit dans les classes des petits enfants.

Mais aujourd'hui tout est changé : les écoles ne sont plus jonchées de verges. Les dons des souverains[†] n'y servent plus à renouveler les instruments de torture. Vous n'y oyez plus, comme du temps de Montaigne, les cris des enfants suppliciés par des maîtres enivrés de colère. Le fouet, la faim, les gênes, ont cessé d'être les puissances morales de l'éducation, et les professeurs, choisis enfin parmi les pères de famille, ont renoncé à traiter nos enfants dans les collèges, ces âmes tendres et craintives, comme on traitait les criminels sur la place publique.

[†] Louis XI s'étant fait inscrire à la tête des boursiers du collège de Navarre, le prix de sa bourse était consacré à acheter des verges pour le châtimement des écoliers. (Voyez Coquille, *Histoire du Nivernais*, p. 159.)

L'origine de ces réformes est tout entière dans les améliorations de la vie domestique. A mesure que s'effaçaient les sévérités paternelles, les cruautés scolastiques devaient s'évanouir. Dans notre nouveau régime, la puissance tyrannique des pères a été décroissante comme celle des rois, dont elle était l'image ; mais ce que nous avons perdu en despotisme, nous l'avons regagné en bonheur. Autrefois les pères étaient longtemps privés de la vue de leurs petits enfants ; puis, après des années d'absence, la grossièreté de ceux qu'on leur rapportait de nourrice les rebutait. Ignorant tous les charmes de l'innocence, l'homme se croyait obligé de comprimer sa famille avec des verges et un visage toujours sévère. Il n'osait se montrer ni bon ni affectueux, crainte de tout gâter : ainsi la rudesse étouffait l'amour. Mais comment montrer un front chagrin à l'enfant qui se joue sur le sein de sa mère ? comment exiger une obéissance servile, une politesse froide, de cette douce et mignonne créature, qui chaque jour, en nous faisant admirer ses grâces, nous habitue à craindre ses larmes et à aimer ses caresses ? Eh bien, les maris ne sont plus despotes ! les rois ne sont plus absolus ! et les pères daignent aimer leurs enfants ! Est-ce donc un si grand malheur ? Voilà que toutes les formes austères disparaissent, et partout à leur place nous retrouvons les jeux, les ris, les chansons et l'amour ! Voulez-vous jouir de tous les enchantements d'un si doux spectacle, entrez au jardin des Tuileries un jour d'été, à l'heure où le soleil et l'ombre tombent du haut des massifs et parent le sol d'une lueur dorée

et des molles découpures du feuillage. Le monde élégant ne foule guère ce tapis aérien ; il ignore qu'à midi, sous ces voûtes étincelantes, on peut goûter l'ombre et le frais. A peine quelques promeneurs solitaires apparaissent de loin en loin, glissent et se perdent dans la profondeur des avenues. Mais alors de tous côtés on voit des groupes d'enfants dans les toilettes les plus gracieuses et les plus commodes : petits garçons, petites filles, en pantalons, en tuniques, en robes larges et courtes aux ceintures flottantes de toutes couleurs, courant, dansant, chantant des rondes, et jouant à la corde et au cerceau avec ces grâces vives et naïves qui n'appartiennent qu'au premier âge. Charmantes créatures, elles remplissent de leur joie ces longues allées, où elles apparaissent auprès de leurs mères, comme des ombres heureuses sous la lumière des champs Élysées.

Ah ! jouissez de ces moments si doux ! ils vous appartiennent tout entiers ! Bonnes mères, providence de vos chers enfants, laissez la bienfaisante nature développer leurs membres délicats ; d'autres bientôt orneront leur esprit, cultiveront leur intelligence ; mais c'est à vous, à vous seules, à les armer pour le monde, qui déjà les réclame. Sous ces frais ombrages, prêtez un moment l'oreille, écoutez ces rumeurs prolongées : on dirait les roulements lointains de l'Océan ; c'est la cité qui gronde, c'est sa voix qui vous menace. Hélas ! pauvres enfants, ils n'auront fait que traverser ces bocages ! Encore quelques jours, et ils iront se perdre à jamais dans ces tempêtes dont les bruits formidables arrivent jusqu'à vous.

CHAPITRE XV.

LE PÈRE.

Ce ne fut point Clovis, ce fut Clotilde qui fonda la monarchie française : belle, modeste et chrétienne, elle fit l'éducation du peuple et du roi par l'Évangile ; elle subjuguait les vainqueurs et les vaincus.

(ÉTIENNE JOUY, de la *Morale appliquée à la politique*.)

La puissance paternelle est devenue amie, de tyrannique qu'elle était.

(ÉTIENNE JOUY, Discours à l'Académie française, dans la discussion du prix Monthyon, année 1835.)

On a demandé pourquoi nous n'appelions pas le père à l'éducation de l'enfant. Notre réponse est toute simple : c'est que dans l'état des mœurs, et sauf quelques rares exceptions, le concours du père est à peu près impossible. Où prendrait-il le temps de veiller sur ces jeunes âmes ? N'a-t-il pas des devoirs à remplir, une vie à gagner ? n'est-il pas avocat, juge, marchand, ouvrier, artiste, laboureur, et, plus que tout cela, n'est-il pas citoyen ? Comment donc, au milieu du tracassage des affaires, des nécessités du jour et des ambitions de la fortune, serait-il assez libre pour donner à ses enfants ces instructions répétées, ces exemples de tous les moments qui seuls peuvent

les élever à la vertu? La chose la plus difficile sur la terre, ce n'est pas de faire le bien, c'est de l'inspirer, c'est surtout de le faire aimer. L'homme disputera-t-il à la femme le privilège de la patience et les longanimités de l'amour?

Certes, l'influence du père est une bonne chose quand elle est bonne; mais qu'ils sont rares, les cas où elle peut s'exercer dans toute sa plénitude! Le temps et la volonté sont les deux éléments qui lui manquent. Bien plus, elle est essentiellement variable. La femme n'appartient qu'à la famille; l'homme appartient à la famille et à l'État. Chaque forme de gouvernement modifie les devoirs du père, change ses idées, et lui impose des opinions qui produisent des actions. Ainsi, dans les premiers jours du monde, au temps des patriarches, par exemple, les trois plus grands pouvoirs de la société reposaient sur la tête du père; il était en même temps pontife, juge et roi. Une civilisation plus avancée dépouilla le père de ces trois pouvoirs pour les donner à la loi. A Athènes, à Sparte, à Rome, il ne fut plus que citoyen. Le despotisme paternel s'était modifié sans s'adoucir. Enfin ces beaux types s'effacèrent, et le citoyen disparut: ce fut le gouvernement féodal. Toute la puissance du père se trouva fondue dans celle du seigneur; il n'était plus ni juge, ni pontife, ni citoyen; il était maître et vassal; maître des faibles, vassal des forts. Toujours opprimé ou opprimant, sa tyrannie s'étendait jusque sur sa famille, qu'il scindait, qu'il émondait, ne laissant qu'une branche à l'arbre pour qu'il s'élançât plus

haut dans le ciel; donnant tout au fils aîné, fortune, honneurs, grandeur, titres, et livrant les autres enfants à la misère, ou à cette mort anticipée qu'on nomme le célibat. Ainsi, le despotisme féodal dénatura le père. La tyrannie gouvernait toujours le monde, mais elle n'était plus, comme au temps des patriarches, tempérée par la tendresse paternelle. C'était une tyrannie de maître à serviteur, où la famille tendait à s'individualiser dans son premier-né, sans autre but que l'orgueil du nom et la splendeur du chef.

Telle est en abrégé l'histoire de la paternité sur la terre. Chaque époque a son type qui la représente. Aux jours héroïques, Agamemnon et sa fille; aux jours des patriarches, Abraham et son fils; aux jours de la liberté, Brutus et l'échafaud. Plus tard, le sacrifice continue: Abraham ne lève plus la hache sur la montagne, Brutus ne se voile plus devant une tête sanglante; le glaive cesse de frapper, mais le père frappe encore: l'ostracisme est entré dans la famille, et les iniquités du droit d'aînesse effacent d'un seul coup les deux plus doux sentiments de la nature: la piété filiale et la tendresse fraternelle.

Et pendant ce temps, que deviennent les femmes? Elles gémissent, elles pleurent, elles ne comprennent rien à ces féroçités de la foi et de la politique: leur piété si tendre, leur patriotisme si dévoué, s'humilient devant Abraham et Brutus, l'échafaud et le bûcher ne sont pour elles que ce qu'ils sont en

effet : des barbaries ! Ni la religion ni le patriotisme ne parviennent à les tromper, et de leur âme s'échappe ce cri sublime répété par un grand poète : Dieu n'eût jamais ordonné ce sacrifice à une mère !

Montaigne a consacré un chapitre de son immortel ouvrage au triste tableau de la rigidité paternelle à son époque. Il blâme hautement les pères qui, pour maintenir leur puissance, dissimulent leur tendresse, ne laissent voir que leur colère toujours prête à punir. C'était un rôle qu'ils s'imposaient, une comédie perpétuelle jouée dans les familles, dont le but était de commander le respect et dont l'effet était de dessécher le cœur. Dans cet état de choses, le père n'est qu'un maître rogue et renfrogné qui gronde toujours, un vieillard chagrin qui ne reçoit son enfant au partage ni de sa société, ni de sa fortune, ni de ses plaisirs. Position violente, aussi à charge au père qu'à l'enfant : le père ne connaissant jamais de l'enfant que ses sottises, et l'enfant ne connaissant jamais du père que sa sévérité. Que pouvait produire ce système d'hypocrisie ? rien de bon sans doute. Le père conservait sa dignité au prix de son bonheur, il ne jouissait ni de l'allégresse ni des jeux de son enfant ! Il ne voyait naître ni ses premières pensées, ni ses premiers sentiments, rien d'intime, point de ces conversations qui éveillent les jeunes âmes à la tendresse et à la vérité ! au lieu de l'amour, le silence, la contrainte et des punitions. A ce sujet Montaigne raconte une histoire touchante du maréchal de Montluc, laquelle histoire n'a pas été sans influence pour débarbariser le siècle.

« Le maréchal de Montluc, dit-il, avoit perdu son fils, brave gentilhomme qui mourut en l'île de Madère, et entre ses autres regrets ce malheureux père me faisoit fort valoir le déplaisir et crève-cœur qu'il sentoit de ne s'être jamais communiqué à luy, et sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de goûter et bien cognoistre son fils, et aussi de luy déclarer l'extrême amitié qu'il luy portoit et le jugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disoit-il, n'a rien vu de moy qu'une contenance refroignée et pleine de mépris et a emporté cette créance que je n'ai seu ni l'aimer, ni l'estimer selon son mérite. A qui gar-
« doy-je à découvrir cette singulière affection que je luy portois dans mon âme ? Estoit-ce pour luy qui en devoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? « je me suis contraint et gehenné pour maintenir ce vain masque : et j'ai perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté, quant et quant qu'il ne me peut avoir porté autre bien froide, n'ayant jamais reçu de moy que rudesse, ny senti qu'une façon tyrannique. »

Est-il rien de plus déchirant que les lamentations de ce pauvre père qui se plaint, non de n'avoir pas aimé son fils, mais de ne lui avoir pas laissé connaître combien il l'aimait ! Plainte raisonnable, dit encore Montaigne, « car il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication. »

Aujourd'hui tout est changé ; le despotisme a disparu de la famille comme de l'État. Le père ne frappe plus, ne maudit plus, ne tue plus ; il ne met plus sa dignité à cacher sa tendresse ; il est le protecteur de ses enfants et non leur maître, et non leur bourreau. Chose remarquable ! en perdant la puissance du tyran, il a perdu la volonté de la tyrannie, et l'omnipotence patriarcale ou féodale lui serait rendue qu'il refuserait d'en faire usage. La puissance qui naît de l'amour dégoûte de toutes les autres puissances.

Ces pauvres petites créatures, on songe enfin à les rendre heureuses. Il semble que les grandes douleurs à travers lesquelles notre génération a passé, lui aient appris qu'il ne fallait pas flétrir dans nos enfants les seuls jours de bonheur pur qui nous soient accordés dans notre passage sur la terre.

Cet état de choses est bon ; et cependant il y a des gens qui veulent y trouver un signe de décadence et la cause efficiente de tous les maux qui nous menacent. Ceux-là regrettent cette volonté forte, cette royauté absolue constituée au sein de la famille, qui réglait le présent sur le passé, traçant à chacun sa route, imposant à chacun sa destinée ; royauté dont la chute a entraîné, disent-ils, la chute de toutes les autres royautés. Ainsi parlent les amis du despotisme, et ils publient de gros volumes sur l'autorité paternelle, demandant qu'on lui rende la vie, et attachant à ce miracle le repos des rois et la prospérité des nations.

Il est vrai qu'en dépouillant le père de son despo-

tisme on a détruit un état de choses qui avait de l'ensemble, un ordre général qui avait de la puissance. Il est vrai aussi que cette force n'a point encore été remplacée, et que, faute de principes, la société semble sur le point de se dissoudre ; mais est-ce donc avec le passé qu'on peut espérer de refaire le présent ? Le passé, vous le croyez à vous, et moi je vous dis qu'il n'appartient à personne, par cette seule raison qu'il est le passé. Quand vous décréteriez la république des Hébreux, celle de Sparte et celle de Rome ; quand vous introduiriez dans vos Codes et le Pentateuque et la loi des Douze Tables, vous n'auriez rien fait, si du même coup vous ne tiriez de la tombe les peuples dont ces institutions ont fait la gloire. Il y a des idées qui meurent avec les peuples et qui ne pourraient revivre qu'avec eux. Vous demandez la résurrection de ces idées, demandez donc aussi la résurrection des morts !

Mais oublions le passé, qui heureusement ne peut renaître ; revenons au présent, et, sans nous inquiéter des satires dont on l'accable, constatons un fait digne de l'attention des moralistes, c'est le repos, c'est le bonheur de la famille produit par l'adoucissement des rigueurs paternelles. On est heureux parce qu'on aime mieux ses enfants, parce qu'on vit plus chez soi, parce qu'on met plus de facilité dans les choses de la vie. Doux prodige de cette existence nouvelle ! les yeux se sont ouverts en même temps que les cœurs. Ce que la terreur nous dérobait, la bonté est venue nous le rendre. Devant un front riant, devant un ménage bien uni, l'enfance a repris son

essor ; elles est retrouvée joyeuse dans sa grâce et dans sa liberté, et les scènes les plus ravissantes de la famille ont été vues où l'on ne voyait autrefois que des châtimens obscènes et des colères impitoyables.

Laissons donc les sophistes déplorer la mollesse et l'ignorance des pères, et dans des diatribes banales, bonnes tout au plus à remplir le vide d'une discussion parlementaire, appeler froidement l'intimidation, et jusqu'à l'ambition, au secours de leur triste doctrine ; notre œuvre à nous n'est pas de déshonorer la puissance paternelle, mais de lui marquer sa tâche dans l'éducation des enfants, c'est-à-dire dans l'accomplissement de leurs devoirs d'homme et de citoyen.

Le père est le représentant de la société auprès de la famille ; la mère ne représente que l'ordre intérieur de la maison. L'un y apporte les soucis de la place publique, l'autre y prépare les plaisirs journaliers du foyer domestique. C'est le père qui gouverne la fortune ou gagne le pain du jour ; c'est la mère qui élève le cœur des enfants à l'amour de Dieu et des hommes. Ainsi, toutes les fonctions du père, qu'il soit magistrat, soldat, ouvrier, bourgeois, négociant, sont extérieures et publiques, et toutes celles de sa compagne, qu'elle soit reine ou servante, sont intérieures ou privées : la nature l'a ordonnée au bonheur du père et à la moralité des enfants.

Si la voix tendre de la mère, si la grâce de son geste et la douceur de son regard pénètrent dans le cœur de l'enfant, la voix mâle du père, la gravité de

son geste et l'austérité de son regard savent mieux, dans les cas difficiles, imposer le respect et forcer à l'obéissance : elles empêchent l'enfant de se laisser amollir dans ce berceau de caresses que lui font les bras et les genoux de sa mère.

La part du père, dans l'éducation de ses enfants, ne saurait donc être ni une leçon, ni un travail. Qu'il relève son état par son caractère, qu'il mette sa volonté à remplir ses devoirs d'homme et de citoyen, que ses actions soient toujours d'accord avec ses paroles, que ses paroles expriment toujours de généreuses pensées, et il aura fait pour ses enfants plus que ne pourraient faire les pédants de toutes les universités du globe. La société a placé l'instruction de la jeunesse dans les écoles ; la nature a placé la moralité des peuples dans la famille. Chaque jour, en rentrant chez lui, le père raconte ce qu'il a vu ou entendu dans le monde, ses relations avec les ouvriers s'il est maître, avec le maître s'il est ouvrier, avec l'État s'il est homme public, avec son œuvre, avec ses études s'il est artiste, littérateur ou savant. Alors il se fait entre la femme et le mari un échange affectueux de pensées et de sentiments, où les plus hautes questions de la morale et de la politique sont traitées à leurs heures. C'est là que se décide le sort du pays, c'est là que se forment dans une douce intimité, dans les épanchemens du cœur, les opinions de toute la vie. Quel admirable moyen d'éclairer la conscience de l'enfant, de le faire honnête homme, de le faire patriote, et d'élever son âme aux deux passions qui émeuvent le plus vivement la jeu-

nesse : l'amour du beau et de la vérité ! Voilà une éducation facile qui ne change rien aux habitudes de la vie, qui n'exige aucun sacrifice, qui ne demande aucun soin, et dont l'action vivifiante s'exercera sur le père comme sur les enfants. Et en effet, quel père osera louer le vice, ou seulement vanter une méchante action, lorsqu'il saura que chacune de ses paroles, recueillie par ces jeunes âmes, peut devenir une opinion et décider un caractère !

Voyez Caton sous Sylla, Jeanne d'Arc sous Charles VII, Bayard sous Charles VIII, Henri de Navarre sous Charles IX ; où puisent-ils les vertus qui les arrachent aux passions honteuses de leur siècle ? dans les simples entretiens de la famille. « S'il vous plaît, dit Bayard à son père, je suivrai l'état des armes, ayant enraciné dans mon cœur les bons propos que vous nous récitez chaque jour des nobles hommes du temps passé. » Ce bon père, il faisait l'éducation de son fils avec sa propre histoire et l'histoire de ses aïeux, et jamais plus glorieux récits ne furent suivis de plus glorieuses actions, ne développèrent une plus belle âme.

Mais il ne faut pas croire que l'influence du père ne s'exerce que sur ses fils. C'est par ses frères, si elle en a, c'est surtout par son père que la jeune fille apprend à connaître les prérogatives d'un sexe différent du sien, et où elle doit un jour se choisir un mari. Ce sexe, il possède la force ; la pauvre enfant le sait, et elle qui est faible songe déjà à s'emparer de cette force ou à la dompter. Toutes ses relations avec son père lui apprennent donc la dépendance de

la femme, mais une dépendance royale qui se fait servir et obéir. Elle a recours à lui dans tous ses besoins, elle s'appuie sur son bras, elle se repose sur son sein, elle le prie, elle le caresse, elle le domine : on voit qu'elle a compris sa puissance en même temps que sa faiblesse, et cette première expérience faite dans la famille sera la leçon de toute la vie.

Ici se termine ce que nous avions à dire de l'influence du père dans l'éducation des enfants ; tous ses enseignements sont des actions : à lui d'apporter sous le toit domestique les influences généreuses de la cité en les étendant au genre humain ; à lui de modifier par des vertus positives ce que les leçons de la mère peuvent avoir de trop idéal ou de trop exalté ; à lui enfin de procurer à ses enfants cette nourriture solide qui, selon saint Paul, doit remplacer le lait maternel. Votre mission, ô pères ! est d'être auprès de la société le défenseur des droits de la famille, et auprès de la famille le représentant des intérêts de la société. Ne vous isolez jamais, ni dans l'une ni dans l'autre, pas plus que dans vous-mêmes. Soyez à chacun pour être à tous, et votre tâche sera dignement remplie si vous donnez à la société un honnête homme, et au pays un bon citoyen.

CHAPITRE XVI.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE, ET DE SA LIBERTÉ ILLIMITÉE. DE L'ÉDUCATION MIXTE.

... On l'envoie aux écoles, on l'éloigne dans des pensions. C'est là qu'il répandra des larmes que n'essuiera plus une main maternelle; c'est là qu'il formera des amitiés étrangères pleines de regrets, ou de repentir, et qu'il éteindra les affections naturelles de frère, de sœur, de père, de mère, qui sont les plus fortes et les plus douces chaînes dont la nature nous attache à la patrie.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude septième.)

Si tous les intérêts et toutes les opinions doivent être représentés, le crime au moins ne doit pas l'être.

(LAINÉ, Opinion à la Chambre des députés, en 1820.)

L'homme est susceptible de trois éducations : l'éducation physique, l'éducation morale, l'éducation intellectuelle.

La première occupait une grande place dans les institutions politiques des anciens. On aime à voir Socrate passer du gymnase à l'académie, exercer ses membres à la fatigue et son âme à la sagesse, se tenir prêt enfin à servir sa patrie comme magistrat et comme guerrier.

Chez les peuples modernes, la gymnastique n'est

plus un moyen de défense, aussi a-t-elle cessé de faire partie des lois de l'État. Devenue inutile par la toute-puissance du canon, elle fut trop négligée dans l'hygiène des peuples. Je ne sache pas que les historiens, ou même les physiologistes, en aient jamais fait la remarque; et toutefois il est impossible qu'une pareille révolution se soit opérée sans de notables changements dans la constitution physique de l'homme.

Après l'éducation physique vient l'éducation morale; celle-là, nous la confions à la tendresse maternelle: c'est le sujet de ce livre: et quant à l'éducation de l'intelligence, qui est la troisième, elle appartient aux professeurs; et son but est de fertiliser la pensée, comme le but de l'éducation morale est de vivifier l'âme et de l'appeler aux jugements de nos actions.

De ces trois éducations bien faites et maintenues dans de justes proportions, nous voyons sortir l'homme complet. Leur développement isolé ou superficiel ne produit rien de bon: à l'éducation physique, la cruauté de l'animal ou la barbarie du sauvage; aux deux autres, soit l'exaltation religieuse et le fanatisme, soit l'orgueil scientifique et le néant; toujours la barbarie: l'arbre de la science et l'arbre de l'ignorance portent le même fruit.

Nous parlerons de l'éducation de l'intelligence dans ses rapports avec l'éducation de l'âme: il faudrait établir l'harmonie, chose assez difficile, vu la mauvaise direction des études. Il est vrai que l'instruction publique appelle la réforme, et que de

toutes parts des voix s'élèvent pour réclamer la liberté de l'enseignement; mais ce dernier moyen est plein de périls, car, en même temps qu'il ouvre un vaste champ au progrès de la pensée, il détruit l'unité de doctrine, seule puissance qui fasse durer les empires.

On veut, et je l'ai bien lu, et je l'ai bien entendu, que toutes les opinions soient représentées : à chaque passion son professeur, à chaque système son école. Pour échapper à la surveillance de la loi, on se précipite dans les servitudes de l'erreur. La vérité triomphera, dit-on; soit; mais ne pourrait-elle triompher hors du chaos? Pour arriver au ciel est-il indispensable, comme dans le Dante, de traverser l'enfer?

Il faut, dites-vous, que les écoles répondent à toutes les opinions, afin que toutes les familles puissent exercer leurs droits. Or, c'est le droit du père d'élever son enfant dans les principes qui lui conviennent.

Et moi, je répons : N'est-il aucun droit supérieur?

Fénelon a dit qu'on doit plus à sa famille qu'à soi-même, à sa patrie qu'à sa famille, et au genre humain qu'à sa patrie. Pensée généreuse qui ne fut longtemps qu'une maxime chrétienne, mais qui, dans l'âme de Montesquieu, devient le lien du monde politique. « Si je savais quelque chose utile à ma patrie, dit-il, et qui fût préjudiciable au genre humain, je la regarderais comme un crime. » Voilà comment les beaux génies entendent les droits. Cette application de la morale de l'Évangile aux institu-

tions humaines est le plus grand pas que nous ayons fait depuis douze siècles dans cette perfectibilité indéfinie dont il faut bien reconnaître l'action, environnés que nous sommes de ses bienfaits.

Ajoutons; pour compléter la noble pensée de Montesquieu, que cette chose utile à sa patrie et préjudiciable au genre humain, ne saurait être qu'une erreur. L'erreur peut quelquefois présenter en apparence des avantages individuels, mais la vérité seule est bonne à tous; son caractère invariable est la convenance universelle.

Ainsi quiconque ne cherchera dans cette question que l'intérêt isolé d'un père de famille, rétrogradera vers le passé, et se fera le défenseur de l'ordre d'idées le moins large et le moins libéral. La question aujourd'hui n'est plus seulement dans le bien personnel de la famille, elle est dans le bien particulier de la patrie, soumis au bien général de l'humanité. Ici la gradation des devoirs devient la mesure des droits; et formulant ce principe d'une manière plus précise, je dis : Où est le devoir, là est le droit.

En résumé :

L'éducation est la chose publique même; la diviser dans des intérêts particuliers, c'est troubler l'ordre, c'est nuire à l'intérêt général, c'est organiser l'anarchie au profit du despotisme. Loi terrible de la Providence, loi éternelle et sans exception, du sein des anarchistes il sort toujours un maître qui les flatte et les écrase, mais après leur avoir appris à obéir.

Les droits étant reconnus, venons à l'application des principes : qu'est-ce que l'instruction publique?

un pouvoir qui agit perpétuellement sur l'existence politique et morale des peuples.

La définition est simple et précise ; elle ne laisse pas même au gouvernement le droit d'accorder une liberté illimitée ; et comment pourrait-il, sans manquer au premier de ses devoirs, livrer le peuple à toutes les séductions de la licence, aux aberrations, aux iniquités de la pensée humaine !

Quoi ! sa surveillance s'étend jusque chez le boulanger pour reconnaître le poids et la qualité du pain destiné à notre corps, et cette surveillance s'arrêterait à la porte des écoles ; elle ne pourrait s'assurer du poids et des qualités de la nourriture intellectuelle, du pain de vie que les maîtres distribuent à nos enfants !

Vous ne reconnaissez à aucun membre de la société le droit de conspirer contre l'ordre légal ; et ce droit, vous proposez de l'accorder à tous les professeurs, à tous les chefs d'institution !

Quoi ! les Français ne publient leurs opinions que sous la garantie d'une loi forte et répressive, et vous reconnaissez à tous le droit d'enseigner ces mêmes opinions librement et sans garantie !

Et cependant l'opinion de celui qui fait un livre ne s'adresse qu'à des hommes doués de raison, tandis que les leçons des maîtres s'adressent à des enfants incapables de choisir et de discerner. Voilà le résultat de la doctrine : elle attaque la génération dans sa fleur, elle prépare une multitude de coupables, elle aiguise dans les écoles le fer dont nos enfants s'entregorgeront dans le monde.

Et qu'on ne croie pas, comme on a voulu le faire entendre, qu'il s'agisse ici de violenter les consciences ; la patrie n'arrache point les enfants des bras de leurs pères, elle les reçoit de leurs mains, c'est-à-dire qu'elle n'est appelée à remplacer la famille que lorsque la famille renonce elle-même à ses droits. L'État doit alors à l'enfant ce que la famille ne peut lui donner, l'éducation. Ce n'est pas seulement un droit qu'il acquiert, c'est une obligation qu'on lui impose. Dans cette occurrence il prend instantanément la place du père ; il devient responsable comme lui ; et dès lors les droits qu'on lui cède, il ne peut les céder sans garantie. Voilà comment la famille appelle le pouvoir public au double maintien de la morale et des institutions.

Dans ce système la liberté du père est garantie par l'éducation de la famille, et la liberté de la nation par l'éducation publique. Ces deux pouvoirs, qui se balancent, établissent un équilibre moral et politique favorable à la justice et aux progrès de la pensée. Il est bon, lorsque la société penche vers l'oligarchie, c'est-à-dire vers l'amour de l'or, qu'un père puisse seul guider son fils et l'instruire au plus noble désintéressement. Il est bon que, sous le règne des tyrans, l'éducation de famille façonne des âmes libres dont la résistance sauve l'honneur du pays. L'enfant qui demanda à Sarpédon une épée pour tuer Sylla ne sortait pas des écoles de Sylla, si toutefois Sylla établit ou permit des écoles. Mais il est bon aussi, lorsque des familles égarées par d'étroites passions ou d'odieus préjugés, élèvent leurs enfants dans l'igno-

rance complète des intérêts de la patrie, il est bon, dis-je, que le gouvernement puisse opposer à ces individus isolés, mais dangereux par leur fanatisme, la masse entière de la nation instruite dans les écoles à l'amour de la patrie et des lois.

Aux périls d'une liberté sans limites nos adversaires ne manqueront pas d'opposer les périls d'un enseignement privilégié, la routine, l'esprit de parti, l'esprit de jésuitisme qui dominaient hier, l'indifférence morale et religieuse qui domine aujourd'hui, et la démoralisation universelle, suite de ces deux excès. Nous ne chercherons point à le déguiser, ces périls sont grands; ils égalent peut-être les périls de la licence; mais que peut-on en conclure? Rien, en faveur de l'un ou de l'autre système. Un danger égal semble les condamner tous deux: d'où il résulte que ce n'est pas dans une loi sur l'instruction publique, fût-elle bonne, qu'il faut chercher le remède au mal qui nous dévore. Le remède, il est dans le mélange des deux éducations domestique et publique; il est là, il n'est que là: c'est l'ancre de salut au milieu du naufrage. Que l'enfant reçoive donc, comme externe dans les collèges, cette instruction scolastique à laquelle on attache tant de prix, et que cependant il faudra réformer un jour; qu'on éveille son intelligence, qu'on féconde sa mémoire, l'âme est en sûreté si chaque soir, au sein de sa famille, il peut entendre la voix de sa mère et s'imprimer ses exemples. Ainsi tout se résume par l'éducation des femmes. Nous ne laissons aux collèges que l'enseignement classique et presque mécanique de l'intelligence,

neutralisant les vices de cet enseignement par la plus douce, la plus pénétrante et la plus durable des influences.

Maintenant, qu'importe le sort de nos écoles, et la loi qui doit les régir, et le monopole, et la liberté! Les destinées du pays leur échappent: il ne s'agit plus de la vie ou de la mort morale de nos enfants, mais d'une instruction plus ou moins bonne, plus ou moins appropriée aux besoins du siècle. Rien de vital: tout se réduit à la suppression de quelques méthodes vieilles, à l'introduction de quelques études nouvelles, et, sur ce point, les réformes opérées depuis cinquante ans suffisent pour décider les réformes à venir.

En même temps que l'éducation mixte nous soustrait aux périls de l'éducation publique, elle nous en laisse tous les avantages. Vous évitez à votre élève, et l'apathie des études solitaires, et l'ennui d'une vie monotone; vous donnez à son corps le mouvement, à son âme l'activité: un peuple d'enfants travaille et joue avec lui; il a des camarades, des rivaux, un ami; et, sans quitter sa famille, sans perdre un seul jour les caresses de sa mère, il fait l'essai de la vie avec la génération au milieu de laquelle il doit s'avancer dans le monde.

Ainsi tout se concilie, la sûreté de l'enfant et la liberté de la famille. Remplissez vos devoirs d'homme et de citoyen; soyez magistrat, guerrier, négociant, cultivateur; représentez dans nos chambres les intérêts du pays, travaillez à votre fortune, soyez utile

à votre patrie : ces travaux, ces devoirs, loin de troubler votre famille, lui servent d'exemples et de leçons. Il n'y a que le vice, le désordre, l'extrême misère, tout ce qui flétrit ou déshonore, qui soit incompatible avec le devoir sacré de cultiver vous-même l'âme de vos enfants. Ah ! vous faites un enfer de votre maison, vous y portez le désordre et la terreur ! Des domestiques insolents, un mari brutal, colère, joueur, ivrogne, libertin ; une femme légère et coquette ou une victime toujours en pleurs ! quel tableau à offrir à d'innocentes créatures ! Hâtez-vous, éloignez-les de cette école de douleur, plongez-les dans la boue des collèges ; que vos enfants au moins soient corrompus par d'autres que par vous ! Un jour l'ancre les revomira tout farcis de grec et de latin, sans principes, sans religion et aussi sans souvenir de leur famille, sans amour pour leurs parents ; mais vous aurez gagné cela que leur indifférence vous sera moins pénible que leur mépris.

CHAPITRE XVII.

VŒUX POUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, s'il n'a pas été formé sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être sûr que la main du vice ne l'effacera jamais.

(DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. 1, p. 213.)

Quelle est donc la véritable science des femmes ? Celle de la morale : voilà la seule étude qui leur convienne, qui leur soit nécessaire, et par laquelle elles peuvent influencer sur la vertu des hommes.

(M^{me} BEAUXIEU, *Discours sur l'éducation des femmes*.)

La vie intelligente ne manque, en France, ni aux classes élevées, ni aux classes intermédiaires ; elle est partout : dans nos salons, dans nos comptoirs, au camp, au barreau, à la bourse ; partout le nombre des idées s'accroît, les lumières se multiplient, la civilisation se développe : partout enfin il y a progrès, excepté dans nos écoles.

La pensée de concentrer l'instruction classique dans l'étude du grec et du latin appartient à Charle-

à votre patrie : ces travaux, ces devoirs, loin de troubler votre famille, lui servent d'exemples et de leçons. Il n'y a que le vice, le désordre, l'extrême misère, tout ce qui flétrit ou déshonore, qui soit incompatible avec le devoir sacré de cultiver vous-même l'âme de vos enfants. Ah ! vous faites un enfer de votre maison, vous y portez le désordre et la terreur ! Des domestiques insolents, un mari brutal, colère, joueur, ivrogne, libertin ; une femme légère et coquette ou une victime toujours en pleurs ! quel tableau à offrir à d'innocentes créatures ! Hâtez-vous, éloignez-les de cette école de douleur, plongez-les dans la boue des collèges ; que vos enfants au moins soient corrompus par d'autres que par vous ! Un jour l'ancre les revomira tout farcis de grec et de latin, sans principes, sans religion et aussi sans souvenir de leur famille, sans amour pour leurs parents ; mais vous aurez gagné cela que leur indifférence vous sera moins pénible que leur mépris.

CHAPITRE XVII.

VŒUX POUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, s'il n'a pas été formé sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être sûr que la main du vice ne l'effacera jamais.

(DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. 1, p. 213.)

Quelle est donc la véritable science des femmes ? Celle de la morale : voilà la seule étude qui leur convienne, qui leur soit nécessaire, et par laquelle elles peuvent influer sur la vertu des hommes.

(M^{me} BEAUXIEU, *Discours sur l'éducation des femmes*.)

La vie intelligente ne manque, en France, ni aux classes élevées, ni aux classes intermédiaires ; elle est partout : dans nos salons, dans nos comptoirs, au camp, au barreau, à la bourse ; partout le nombre des idées s'accroît, les lumières se multiplient, la civilisation se développe : partout enfin il y a progrès, excepté dans nos écoles.

La pensée de concentrer l'instruction classique dans l'étude du grec et du latin appartient à Charle-

magne. Les langues nationales manquaient alors d'expression et de précision ; elles ne pouvaient rendre ni la loi, ni le droit, ni les sciences, ni la philosophie, ni la religion. Toutes les affaires privées et publiques se traitaient en latin ; on parlait cette langue aux assemblées des clercs et des docteurs, dans le cabinet des rois, dans le palais de la justice et dans le temple de Dieu.

Les institutions scolastiques de Charlemagne furent donc une des nécessités du temps ; mais ce qu'on n'a pas vu, c'est qu'elles furent un moyen de civilisation. Des patois barbares séparaient les peuples ; la langue latine les réunit. C'était la langue universelle, une langue énergique et superbe, qui portait en elle les grandes pensées de la grande nation, tous les trésors de la sagesse antique, tous les trésors de la sagesse moderne, dans les paroles non comprises de Jésus-Christ : des idées qui n'étaient point encore nées pour les peuples, et qui devaient les régénérer et les grandir. Voilà comment le système d'éducation fondé par Charlemagne fut favorable à la civilisation. Le profond législateur fit une langue savante d'une langue qui allait mourir. En recevant les mots, les peuples devaient recevoir les idées ; et dans ces études classiques, stériles aujourd'hui, et dont il nous légua le modèle, se cachait alors la rénovation, la vie intellectuelle de l'univers.

Cette lumière brillante que Charlemagne alluma dans son propre palais, et qui rayonnait sur l'Europe, les moines ne tardèrent pas à l'obscurcir. Devenus maîtres de l'instruction publique, ils substi-

tuèrent dans les collèges l'étude de saint Thomas d'Aquin et de Raymond Lulle à l'étude d'Homère, de Virgile, de Platon et de Cicéron : ces grands fécondateurs de l'esprit humain ne furent plus que des païens et des damnés ; leur lecture même devint un crime, et il fut un temps où il suffisait de posséder un Térence pour être banni de l'Université. C'en était fait de la civilisation européenne, si quelques hommes de cœur et de génie ne s'étaient opposés au mouvement rétrograde. Il y eut alors, comme de nos jours, une lutte terrible entre les partisans des ténèbres et les amis de la lumière : le passé et le présent se rencontrèrent pour s'outrager. Du haut des murs de l'Université les obscurants fulminaient des excommunications ; leurs adversaires répondaient par la science et la pensée. Les plaisanteries acérées d'Ulrich de Hutten¹ et la profonde érudition de Reuchlin avaient déjà commencé la victoire, lorsqu'au milieu des cris de l'École, des bulles des papes et des foudres théologiques, on vit paraître Luther, qui ébranla le monde, et Ignace de Loyola, qui voulut le dominer. Alors tout change : on s'aperçoit que derrière la question du grec et du latin il y a une

¹ L'ouvrage d'Ulrich de Hutten est intitulé *Litteræ obscurorum virorum*, Lettres de quelques hommes obscurs ; c'est un mélange de plaisanteries et d'invectives piquantes contre la scolastique, dans le genre des *Provinciales* de Pascal ; jamais la sottise, l'hypocrisie, la fourberie et l'ignorance n'eurent un adversaire plus dangereux : Hutten, pour frapper les ennemis de la raison, n'a besoin que d'imiter leur style et de parler leur langage. Son livre, devenu rare aujourd'hui, fit une révolution, et commença l'affranchissement de l'intelligence.

question d'existence et de progrès : c'est une civilisation expirante qui fait effort pour reculer son heure, et une civilisation nouvelle qui se lève à son horizon. La Réforme et le jésuitisme terminèrent la querelle par des combats sanglants, et ce fut en présence de ces deux grands pouvoirs, et pour ainsi dire sous leurs coups, que le moyen âge s'écroula.

Cette révolution européenne nous ramena aux lettres classiques. A cette époque, c'était un pas vers la raison : les Grecs et les Romains continuaient leur règne sur le monde en le civilisant, et à mesure que la langue s'enrichissait, les âmes s'ouvraient aux nobles sentiments et aux nobles pensées. La preuve que l'étude des anciens commençait à vaincre notre barbarie, c'est qu'au milieu des crimes et du mauvais goût du siècle elle nous donnait les L'Hôpital, les de Thou, les de Harlay, les Molé, ces hommes taillés sur le patron antique, et dont le type ne se trouve que dans l'histoire d'Athènes et de Rome. A cet enfantement moral allait bientôt succéder un enfantement littéraire ; aux élèves d'Aristide et de Caton, les élèves d'Homère et de Sophocle. Ce fut comme une révélation de la poésie et de l'éloquence : l'arbre des langues antiques portait ses fruits dans les langues modernes, et les merveilles littéraires du siècle de Louis XIV furent le dernier terme, ou, si l'on veut, l'apogée des institutions scolastiques de Charlemagne.

Ainsi s'opéra le mouvement moral prévu par le grand législateur : ses prévisions étaient immenses, elles ne furent point trompées ; mais il fallut neuf

siècles pour les accomplir. Aujourd'hui l'enseignement scolastique, tel que le conçut son génie, n'est l'expression d'aucun besoin : la lumière ne brille plus là. Tout ce que les langues grecque et latine avaient à nous apprendre, elles nous l'ont appris : c'est un trésor épuisé. Sous Charlemagne, le monde entier leur demandait la civilisation ; à cette heure, tout se borne à des recherches philologiques ou littéraires. Devenues l'objet spécial des études de l'homme de lettres et de l'homme de cabinet, elles fécondent le génie, mais elles ne peuvent plus être le fondement de notre éducation nationale. Celle-là, pour être utile, doit participer des progrès de l'humanité.

Déjà sous Louis XV, la nécessité de modifier les études s'était fait sentir. Un homme énergique, M. de la Chalotais¹, déclarait en plein parlement que l'instruction des collèges était au-dessous du siècle. Pendant ce temps, les réclamations de Rousseau remuaient l'Europe. Qu'arriva-t-il ? *l'Émile* fut brûlé par la main du bourreau à la porte du temple de la justice, et M. de la Chalotais, chargé de fers, fut précipité dans les cachots ; mais la vérité restait libre et planait sur la France !

Alors commença le travail de l'opinion publique : on disait que la science des collèges était une science morte, bonne tout au plus à faire des moines, chose

¹ Dans ses réquisitoires au parlement de Bretagne des 7 décembre 1761 et 21 mai 1762, qui furent suivis en 1763 de son *Essai sur l'Éducation nationale*, ouvrage aussi bien pensé qu'énergiquement écrit.

morte aussi dans le monde civilisé ; que les thèmes, les amplifications, la prosodie, les vers grecs et latins, et tout le fatras pédantesque, ne donnaient ni état, ni vertu, ni considération ; que l'histoire de Rome était fort belle sans doute, mais que celle du pays avait aussi sa beauté et son utilité ; que ce n'était point assez de savoir ce qu'on faisait à Babylone sous le règne de Sémiramis, si l'on ne savait ce qui se faisait en France sous le règne des Bourbons ; que l'étude des mœurs, des usages, des sciences et des lois de notre patrie était au moins aussi féconde que les phrases harmonieuses de Quintilien et de Cicéron ; qu'il était temps enfin de nous apprendre dans les écoles les choses qui devaient un jour nous occuper dans le monde, et que la véritable éducation consistait à faire des hommes, et non à souffler des pédants. Voilà ce qu'on disait alors et ce qu'on répète aujourd'hui, car, seul au milieu des ruines du passé, l'arbre que la main vigoureuse de Charlemagne enfonce dans le sol est resté debout. Dernier témoin du moyen âge, il voit encore l'enfance joyeuse se rassembler autour de lui ; mais son front desséché n'étend plus sur elle que des branches sans ombrage et des rejetons sans fruits.

Et que dire en effet d'une instruction qui ne comporte rien des besoins du siècle ? Comment servirai-je ma patrie, si vous m'instruisez toujours comme un écolier et jamais comme un citoyen ? Quoi ! point d'exercice de la parole dans un gouvernement où la parole règne ! point de connaissance de la vérité dans

une législation qui laisse le mensonge libre ! point d'étude des institutions dans un État où les institutions consacrent des droits et imposent des devoirs ! Et si des choses que vous n'enseignes pas je passe aux choses que vous enseignes, à quoi bon cette rhétorique qui mécanise le style, et cette logique qui mécanise la pensée ? Quelle éloquence est jamais sortie du vide profond des *Tropes* de Dumarsais, et quelle vérité des argumentations sophistiques de l'École ? Au lieu de féconder une âme, on organise une machine ; on y jette une proposition, elle se divise en trois termes, et il en sort un syllogisme. Voilà le chef-d'œuvre de l'art de raisonner : il fait également triompher le pour et le contre, il donne raison aux deux adversaires. Et c'est à cette opération trompeuse que vous attachez mes principes, mes croyances, ma morale, ma conviction ; les principes, les croyances, la morale, la conviction du monde civilisé !

Instruire sans inspirer, c'est stériliser. Ne me demandez pas des exemples, car je vous offrirais le siècle tout entier. Et voyez seulement cette jeunesse bruyante que chaque année les collèges nous versent par torrents ; elle apparaît dans le monde, sans illusions, et comme désabusée du monde, mécontente avant de connaître, blasée avant d'avoir usé ; des enfants, des adolescents, privés des grâces de l'innocence et des enchantements du bel âge : voilà notre génération ! Et quelle verve pour le crime ! quelle puissance pour la déraison ! Cette jeunesse, elle parle,

et sa parole imprime l'effroi ; elle écrit, et ses pages sanglantes impriment le dégoût ; sa poésie à elle, c'est l'adultère et l'assassinat ! poésie toute physique, poésie de décorations et d'épouvantement, sans leçons pour la vie, sans morale pour la société. Partout les émotions du cœur font place aux convulsions de la Grève et aux œuvres du bourreau. Ne dirait-on pas que tous les sentiments naturels sont éteints sur la terre ; qu'il n'y a plus ni sensations douces, ni impulsions généreuses, ni amour de la vertu ? Ah ! malheureuses mères ! qu'avez-vous fait de vos enfants ? quelles paroles furent prononcées sur leurs berceaux ? de quelle gloire occupâtes-vous ces tendres imaginations et où donc est le Dieu que vous leur apprîtes à prier ?

Telle est cependant notre situation morale, scientifique et littéraire.

Sous le premier rapport, nous n'avons rien à espérer des écoles. L'enseignement de la morale n'y produit guère que l'ennui, et ce n'est pas par là que la vertu peut nous arriver. Il faut la mettre dans les mœurs comme une habitude, avant de la mettre dans l'intelligence comme un raisonnement. Ne lui cherchons pas d'autre professeur que l'amour maternel. Laissons notre âme se développer sous l'influence de ces ravissantes impressions ; plus tard, lorsque, tourmentée du besoin de savoir, elle s'é lancera dans les champs de l'infini, tout lui deviendra intelligible ; car les vérités les plus sublimes ne se découvrent qu'à la lumière des vérités naturelles et religieuses.

L'éducation de l'intelligence consiste dans le nombre des idées acquises ;

L'éducation morale, dans le résultat des impressions reçues.

Ces principes posés, voici mes vœux pour la régénération de nos écoles.

Je voudrais établir trois degrés d'instruction :

L'instruction primaire dans toute la France ;

L'instruction intermédiaire dans toutes les villes du royaume ;

L'instruction classique et scientifique dans tous les chefs-lieux de département, et dans toutes les villes de trois mille âmes, en la modifiant suivant les besoins de chaque localité

Ainsi divisée, l'instruction descend du riche au pauvre ; elle donne à tous quelques idées communes ; elle fait plus, elle porte l'intelligence dans les campagnes ; elle attaque la barbarie de cette multitude qui, depuis douze siècles courbée vers la terre, lui demande le vin qui nous égaye, le pain qui nous nourrit, nos vêtements, notre luxe, nos richesses, sans que jamais nous ayons songé à la faire jouir du plus petit bienfait de la civilisation. ®

Nous parlerons ailleurs de l'instruction primaire, qui, suivant nous, ne peut devenir universelle dans les campagnes que par les femmes. C'est donc surtout les jeunes filles qu'il faudrait instruire au village, afin de les mettre à même d'instruire un jour leurs

enfants. Instruire les jeunes filles, c'est faire une école de chaque maison. Mais nos législateurs ne savent pas cela, et ceux qui l'ont entendu dire ne paraissent pas beaucoup s'en inquiéter. A peine est-il question des filles dans les trente lois d'instruction primaire qui, depuis cinquante ans, sont sorties de nos fabriques législatives¹.

Cet oubli est d'autant plus déplorable que c'est à l'instruction des jeunes filles, bien plus qu'à l'instruction des jeunes gens, qu'est attachée la civilisation des campagnes. Dans l'état actuel des mœurs, les paysans sont des espèces de bêtes brutes, qui traitent leurs femmes comme des bêtes de somme. Les traiteraient-ils ainsi, si les femmes avaient sur eux l'avantage d'un peu d'instruction? et les femmes consentiraient-elles à leur avilissement, si elles avaient un peu plus de lumières? Le meilleur moyen d'adoucir la brutalité d'un sexe est de donner de la délicatesse à l'autre; après quoi on peut laisser agir la jeunesse et l'amour, ils parleront le prodige.

Passons aux autres degrés d'instruction.

L'instruction intermédiaire s'adresse au corps de la société, à toutes les classes qui veulent faire de leurs enfants autre chose que des médecins, des avocats, des artistes ou des professeurs: elle substitue aux études grecques et latines l'étude de quel-

¹ Voyez au livre III le chap. xxii, intitulé *de la Civilisation des campagnes par les femmes*.

ques langues vivantes et des sciences naturelles; à la rhétorique, des cours de littérature; à la logique, des cours de philosophie morale; à l'histoire de la Grèce et de Rome, l'histoire générale et l'histoire de France; enfin l'étude de nos institutions, tout ce qui peut faire un bon citoyen, tout ce qui peut éclairer l'industrie, perfectionner l'agriculture, étendre l'esprit et féconder l'intelligence.

Cette instruction doit se modifier à l'infini, suivant les besoins intellectuels et matériels de chaque département, suivant ses relations avec les peuples voisins: ainsi, dans le midi de la France, c'est l'italien et l'espagnol qu'il faut enseigner; dans le nord, l'allemand; dans les ports de mer, l'anglais.

Donner à chacun les connaissances indispensables à la carrière qu'il doit suivre, voilà la règle. Qui le croirait? dans cette exposition si simple, il y a un problème à résoudre.

L'instruction intermédiaire enveloppe une partie de la nation, toute la partie du milieu, celle qui gravite au sommet de la société par la richesse née de l'industrie, celle qui sort des derniers rangs du peuple par les développements spontanés de l'intelligence.

Le troisième degré comprend les collèges, qu'il faudrait transformer en écoles centrales, ou en écoles libres comme le collège de France à Paris: l'instruction doit y être encyclopédique, afin d'offrir à chaque esprit le point sympathique vers lequel il est emporté. Toutes les sciences sont unies: pour les connaître, notre faiblesse les divise; pour les com-

prendre, le génie les rassemble. Il n'y a vraiment qu'une science, l'observation des lois de la nature : leur champ est l'univers, et leur point de réunion la raison humaine.

On conçoit quel mouvement l'instruction encyclopédique donnerait à la pensée, et de combien de genres nouveaux elle enrichirait la littérature. Depuis longtemps elle est dans les mœurs, force sera de l'introduire dans les collèges : les idées mûrissent comme les fruits.

Mais cette instruction universelle ne devra pas seulement être dirigée vers le développement du génie, elle devra l'être vers les applications vulgaires et journalières de toutes les sciences utiles à l'humanité.

Ainsi nos jeunes gens n'étudient la médecine que pour se faire médecins, et le droit que pour se faire avocats.

Je voudrais au contraire que, sans être médecin, tout homme fût capable de connaître les symptômes de nos maladies les plus communes, et d'y apporter les premiers secours ; chose d'autant plus facile que ces maladies, très-peu nombreuses, sont les seules que les médecins sachent guérir.

Et aussi que, sans être avocat, tout homme entendit assez les lois civiles et politiques pour surveiller ses affaires, éviter un procès, échapper aux ruses de la chicane, et savoir rectifier les oublis d'un notaire, les friponneries d'un procureur, et jusqu'aux actes de l'administration.

Les trois quarts des embarras et des amertumes

de notre vie naissent de l'ignorance de ces choses, et souvent de cette ignorance sort notre ruine.

Je voudrais enfin que chaque semaine les jeunes élèves de toutes les écoles fussent introduits dans les musées, dans les ateliers, dans les fabriques, dans les grandes exploitations d'agriculture et d'industrie, afin d'y saisir les sciences dont ils n'ont que les théories, dans leurs applications les plus curieuses et les plus utiles. En développant le génie de quelques-uns, ces connaissances générales seraient utiles à tous.

Toutes ces écoles seraient publiques ; les enfants viendraient chaque jour y recevoir l'instruction, et l'on couperait court à la corruption horrible des collèges en n'y recevant que des externes.

Le but de nos trois degrés d'instruction est de favoriser l'état de chacun, et non d'inspirer à chacun l'envie de sortir de son état.

L'enseignement des collèges, donné à tous sans distinction, court au but opposé. Son résultat est d'éveiller la vanité des petits esprits : il arrache l'enfant de la boutique de son père pour en faire un médiocre journaliste, un déclamateur, un tribun. Sur les débris de l'ancienne noblesse, qui avait au moins de la grandeur, il fonde la pire des aristocraties, la plus étroite, la plus mesquine, l'aristocratie bourgeoise ; et celle-là nous en jouissons, demandez-lui ce qu'elle a fait.

On dira peut-être que nos trois degrés d'enseignement détruisent l'unité de la France et tendent à former trois nations dans la nation.

Oui, si aucune idée générale, si aucune communion de principes ne les réunit.

Or, c'est là précisément le point de la question : il s'agit de savoir si cette communion de principes doit se constituer dans l'étude du grec et du latin, et dans les idées de républiques antiques qui ressortent de cette étude ; en d'autres termes, il s'agit de savoir si nous serons Grecs, Romains ou Français, si nous nous réunirons dans un ordre d'idées qui admet des esclaves et des ilotes, ou si nous combattons pour la liberté du monde. Poser ainsi la question, n'est-ce pas la résoudre ?

La communion des trois degrés d'enseignement se trouve dans l'idée morale et religieuse. L'étude des langues mortes peut rapprocher les hommes ; les principes de l'Évangile seuls peuvent les unir. Tous les grands peuples de l'avenir sortiront de l'Évangile. Voilà ce qu'il était important de dire au moins une fois, car voilà ce qui manque aujourd'hui à toutes nos éducations.

Notre vœu le plus ardent, et ce sera le dernier, est donc de voir introduire dans les collèges et dans les écoles primaires et secondaires les enseignements de cette philosophie toute religieuse, dont les tendres impulsions fécondent chaque page de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre. Ce vœu fut celui des hommes les plus éclairés du siècle de Louis XIV, car déjà à cette époque le vide se faisait sentir, et l'on demandait alors ce que nous demandons aujourd'hui, témoin ces lignes touchantes du docte et pieux au-

teur des *Entretiens sur les sciences* : « Quel fruit rapporteraient les jeunes gens du collège, s'ils en sortaient avec la connaissance de Dieu et de ses attributs ; s'ils y avaient connu la grandeur de leur âme, son immortalité, la fin pour laquelle elle a été créée, et l'usage qu'elle doit faire de ses facultés ! »

C'est en 1683 que le père Lami émettait ce vœu, et en 1840, je prends date, le vœu n'est pas encore accompli.

Pour féconder notre système, pour multiplier les bons résultats qu'on doit en attendre, on instituerait dans chaque collège un certain nombre d'examineurs chargés de visiter tous les ans les écoles primaires et intermédiaires. Le but de cette institution serait moins de constater les progrès que de reconnaître les intelligences supérieures, afin de les tirer de la foule. On interrogerait les élèves, on reconnaîtrait les capacités de tous genres, ces aptitudes spéciales qui font les artistes et les savants, ces penchants invincibles qui sont comme l'instinct des grandes destinées ; on les saisirait à leur naissance ; et cette large moisson faite dans les petites écoles irait perpétuellement enrichir les écoles supérieures. Ainsi seraient rendus au monde les trésors intellectuels que, depuis le commencement des siècles, la Providence nous prodigue inutilement pour le monde et sans honneur pour l'humanité.

Toute loi d'instruction primaire et secondaire qui

¹ *Entretiens sur les sciences* du P. Lami, p. 292.

ne recevra pas cette institution aura manqué le but. Le but n'est pas seulement d'apprendre à lire à la multitude : sur plus de trente-trois millions d'âmes qui composent notre population, ne laisser perdre aucune intelligence, faire surgir toutes les supériorités, les mettre chacune à leur place en leur donnant le degré d'instruction qui leur est propre, voilà le but.

Le poète errant dans un cimetière de campagne ne dira plus :

« Peut-être dans ce lieu solitaire git un cœur jadis animé de la céleste flamme ; là peut-être sont ensevelies des mains dignes de porter le sceptre ou d'éveiller les harmonies sublimes de la lyre.

« Mais la science jamais ne déroula devant eux ses grandes pages riches des dépouilles du temps : la froide misère réprimait leurs nobles transports, et glaçait dans leur âme les inspirations du génie!

« Que de pierres précieuses du plus pur éclat demeurent perdues dans les gouffres de l'Océan ! que de fleurs charmantes s'épanouissent, se colorent sans être vues, et prodiguent leurs parfums aux brises du désert!

« Ici repose peut-être quelque rustique Hampden, qui, d'un cœur intrépide, affrontait le petit tyran de son héritage ; là git inconnu dans la tombe quelque Milton muet et sans gloire!... »

Cette idée d'instruire et d'ennoblir les masses appartient aux temps modernes ; elle ouvre les nouvelles destinées du globe. Les anciens législateurs ne l'auraient pas comprise, eux qui mutilaient l'homme pour le dominer. Les législateurs du moyen âge n'y auraient vu qu'une impiété, eux qui n'imaginaient

¹ *Elegy written in a country church-yard*, par Thomas Gray.

la science que dans l'Église. Il en résulte qu'aucun peuple jusqu'à ce jour n'a produit tout ce qu'il pouvait produire, je ne dis pas en sagesse, en vertu, mais seulement en intelligence : c'est un spectacle sublime qui manquait à la terre, et que nous préparons aux siècles à venir.

Heureux si les peuples, ainsi régénérés, apprennent à soumettre l'intelligence à la morale ! C'est ici le plus haut point de perfection où l'homme puisse atteindre, et pour y arriver que faut-il ? un seul principe évangélique. Tout ce qui nous émeut dans le beau, tout ce qui nous transporte dans la vertu, tout ce qui est généreux, tout ce qui est héroïque, se résume dans cette parole divine : Aimez Dieu et les hommes. Dieu a mis la morale dans l'amour, afin qu'elle fût à la portée des plus pauvres d'esprit : l'intelligence sera plus ou moins développée, mais l'âme sera grande. Doctrine sublime, qui va chercher ses disciples sur la première et sur la dernière marche. Et voilà que cette foule inerte, ces masses stériles, s'élèvent jusqu'à la sagesse de Socrate par la charité de Jésus-Christ. C'est donc la religion qui doit vivifier les peuples : ils seront justes devant Dieu s'ils aiment les hommes, et puissants parmi les hommes s'ils aiment Dieu.

Ici la mission des femmes se révèle. Placées, chez tous les peuples et dans toutes les classes, en dehors des lois de la politique, pures de nos passions funestes ; seules au sein de la société, elles sont restées dans les lois de la nature. Rien ne porte atteinte à leur ca-

ractère de femme : le souci des affaires n'a jamais flétri leur pensée ; elles ne sont ni guerriers, ni magistrats, ni législateurs ; elles sont épouses et mères, elles sont ce que le Créateur a voulu qu'elles fussent. C'est une moitié entière du genre humain échappée par sa faiblesse même aux corruptions de nos puissances et de nos gloires. Oh ! qu'elles cessent de regretter leur part dans ces passions fatales ! qu'elles nous laissent la tribune, la législation, les armées, la guerre : si elles partageaient nos fureurs, qui donc ici-bas pourrait les adoucir ? Voilà leur influence, voilà leur royauté. Comme elles portent dans leur sein les nations à venir, elles portent dans leur âme les destinées de ces nations. Qu'elles fassent entendre sur toute la terre les mêmes paroles d'humanité et de liberté ; qu'elles y fassent naître un seul sentiment d'amour de Dieu et des hommes, et leurs destinées seront accomplies. Il faut des armées pour conquérir le monde, il ne faut qu'un sentiment moral pour le civiliser et le sauver.

CHAPITRE XVIII.

VŒUX POUR L'ÉDUCATION DES CAMPAGNES ; MOYEN DE BATER
CETTE ÉDUCATION.

Derrière l'éducation est caché le mystère du perfectionnement et du bonheur de l'humanité. (KANT.)

Il fut un temps où l'ambition des classes laborieuses était d'amasser assez d'or pour vivre noblement, c'est-à-dire sans rien faire : le privilège poussait alors le peuple vers l'oisiveté, et les nobles vers l'ignorance ; car si l'homme du peuple voulait devenir noble pour ne rien faire, le noble n'osait ni travailler, ni s'instruire de peur de déroger. Ainsi l'ambition d'un côté, le préjugé de l'autre, tendaient à nous replonger dans la barbarie. Maintenant, grâce à Dieu, le travail n'est plus en déshonneur ; l'instruction et le talent sont redevenus ce qu'ils auraient dû toujours être, une supériorité véritable qui efface toutes les supériorités de convention. Les inspirations des belles âmes, les travaux des fortes intelligences constituent la noblesse nouvelle, et celle-là n'appartient à aucune caste, elle est le lot du genre humain. Que si quelques exemples contraires affligent encore nos yeux, ils appartiennent

ractère de femme : le souci des affaires n'a jamais flétri leur pensée ; elles ne sont ni guerriers, ni magistrats, ni législateurs ; elles sont épouses et mères, elles sont ce que le Créateur a voulu qu'elles fussent. C'est une moitié entière du genre humain échappée par sa faiblesse même aux corruptions de nos puissances et de nos gloires. Oh ! qu'elles cessent de regretter leur part dans ces passions fatales ! qu'elles nous laissent la tribune, la législation, les armées, la guerre : si elles partageaient nos fureurs, qui donc ici-bas pourrait les adoucir ? Voilà leur influence, voilà leur royauté. Comme elles portent dans leur sein les nations à venir, elles portent dans leur âme les destinées de ces nations. Qu'elles fassent entendre sur toute la terre les mêmes paroles d'humanité et de liberté ; qu'elles y fassent naître un seul sentiment d'amour de Dieu et des hommes, et leurs destinées seront accomplies. Il faut des armées pour conquérir le monde, il ne faut qu'un sentiment moral pour le civiliser et le sauver.

CHAPITRE XVIII.

VŒUX POUR L'ÉDUCATION DES CAMPAGNES ; MOYEN DE BÂTER
CETTE ÉDUCATION.

Derrière l'éducation est caché le mystère du perfectionnement et du bonheur de l'humanité. (KANT.)

Il fut un temps où l'ambition des classes laborieuses était d'amasser assez d'or pour vivre noblement, c'est-à-dire sans rien faire : le privilège poussait alors le peuple vers l'oisiveté, et les nobles vers l'ignorance ; car si l'homme du peuple voulait devenir noble pour ne rien faire, le noble n'osait ni travailler, ni s'instruire de peur de déroger. Ainsi l'ambition d'un côté, le préjugé de l'autre, tendaient à nous replonger dans la barbarie. Maintenant, grâce à Dieu, le travail n'est plus en déshonneur ; l'instruction et le talent sont redevenus ce qu'ils auraient dû toujours être, une supériorité véritable qui efface toutes les supériorités de convention. Les inspirations des belles âmes, les travaux des fortes intelligences constituent la noblesse nouvelle, et celle-là n'appartient à aucune caste, elle est le lot du genre humain. Que si quelques exemples contraires affligent encore nos yeux, ils appartiennent

ment au siècle passé qui s'achève dans le nôtre, et non au siècle présent qui portera des idées plus justes et plus morales au siècle qui va s'ouvrir.

Un changement notable s'est donc opéré dans les mœurs. Une ardeur inouïe nous emporte. Tout le monde veut s'instruire, tout le monde veut travailler! L'intelligence et la science étant devenues la noblesse, tout le monde y aspire. Mais cette instruction si nécessaire, comment la faire descendre dans le peuple? comment la porter dans les campagnes? comment la rendre universelle dans un pays où, appelée par l'intérêt général, elle se trouve encore repoussée par les intérêts égoïstes de quelques particuliers? La barbarie du douzième siècle pèse encore sur une grande partie de la France. On pourrait marquer sur notre carte plus de quatre millions d'arpents de terres vagues, landes, bruyères, c'est-à-dire la treizième partie du sol de la France: on pourrait trouver au milieu de nous plus de deux millions de bras pour les cultiver, triste population enchaînée à la misère par la paresse, l'ivrognerie, l'ignorance et la mendicité, dont les mauvais exemples ravagent nos populations actives et industrieuses. Combien de villes, combien de départements où notre langue même est ignorée! Des patois barbares se partagent presque la surface entière du pays, et cependant c'est là qu'il faut porter l'instruction, c'est dans ce chaos qu'il faut faire briller la lumière. Le premier pas, sans doute, est difficile; mais la nature elle-même nous indique la route à suivre. Perfectionnez l'industrie dans les villes, per-

fectionnez l'agriculture dans les campagnes, et toutes les difficultés s'aplaniront. Partout où les arts industriels et l'agriculture sont stationnaires, les masses engourdies tombent dans l'abrutissement; il leur faut un premier bien-être qui ravive leur première pensée. Ainsi, protéger l'agriculture, c'est éveiller l'intelligence, c'est commencer par un peu d'aisance la civilisation et l'instruction des campagnes. En Amérique, l'agriculture a précédé la liberté; elle y a conduit. En France, toutes les populations sans agriculture meurent dans la misère et dans le servage qui la suit. Leur apprendre à défricher les terres, leur donner de l'aisance et de l'instruction, c'est les arracher aux vices, à la paresse, à la misère, c'est leur rendre une seconde fois la liberté.

On dira peut-être que la propagation de l'agriculture n'est possible que là où les terres sont fécondes. Vieille objection de l'ignorance de toutes parts renversée par les faits! Dieu ne verse pas les moissons sur la terre, il les verse dans les bras des laboureurs. Voulez-vous apprendre ce que la persévérance et le courage peuvent contre le climat, les vents, la neige et l'aridité du sol, gravissez les montagnes de l'Auvergne à plus de huit cents toises au-dessus du niveau de la mer, et visitez les champs agrestes, les riches labourages, les vertes prairies que M. de Montlosier y a fait naître. La révolution l'avait privé de ses biens, il se crée un domaine dans la région des chamois et des isards. Ailleurs, au milieu d'un océan de sables, dans les dunes arides de Bordeaux, se rencontrent de vigoureuses plantations

de pins de Riga importés par les soins de M. Lainé, et le seul héritage, avec le souvenir de ses vertus, que ce grand citoyen ait laissé à sa famille. — Des landes de Bordeaux on a fait jaillir les vins délicieux du Médoc. Aux landes de Bretagne, on peut demander les forêts de la Russie et de l'Amérique. Ces provinces arides donneraient alors des flottes à notre marine, comme elles lui donnent des héros!

Ces plantations, ces cultures qui pourraient enrichir et civiliser la basse Bretagne, j'en ai vu un premier essai aux environs de Saint-Brieuc. Là, sur des rives éternellement battues du vent d'ouest, l'œil découvre avec surprise des jardins magnifiques que protègent contre les influences de la mer d'épais rideaux de sapins et de mélèzes, et où l'on arrive par des avenues royales de tulipiers et de pins de Riga; de tous côtés des terres où le froment mûrit pour la première fois; de tous côtés de riches plantations, les arbres du Nord et du Midi, les avenues de Versailles au milieu des sables de l'Afrique. On sent que jusque dans les terres les plus ingrates la nature cache des trésors qu'elle n'accorde qu'au travail et à l'intelligence. Enfin, après plusieurs heures de marche, vous trouvez les limites de cette oasis. Alors la stérilité recommence, vous ne voyez plus qu'un vaste désert, quelques sauvages à la porte de leur cabane, et, sur le sable, çà et là une herbe rare, l'ajonc épineux et du blé noir. M. de Courson de Lysandré a donné le premier exemple: il a appris à la Bretagne ce qu'elle peut faire de ses landes incultes, et au gouvernement comment il peut civiliser le pays.

L'abondance suivra la culture, et l'instruction naîtra du bien-être. Il n'y a point de peuples barbares sur les terres bien cultivées.

Une grande leçon de ce genre a été jadis donnée à la France, et il y aurait de l'ingratitude à l'oublier. Ces habitations aujourd'hui si riantes, ces cultures aujourd'hui si plantureuses que vous rencontrez dans toutes les montagnes du Béarn; ces mœurs simples et franches; ce peuple gai, brave, enjoué, tout cela n'existe que depuis trois siècles. Il y avait là, autrefois, un peuple aussi rude, aussi sauvage que les habitants des rochers de Penmarek; aussi inutile, aussi misérable que les peuplades des montagnes d'Ares; aussi superstitieux, aussi malsain que les îlotes de Poullaouen, d'Huelgoat et des autres contrées sauvages de la vieille Armorique. Comme tous les habitants de ces rives désolées, l'habitant du Béarn n'avait d'autre nourriture que le blé noir qu'il partageait avec ses pourceaux. C'est alors qu'une fille de France, Marguerite de Valois, se sentit touchée de tant de misère. Nouvelle Cérés, elle conçut le projet d'appeler un peuple entier à la civilisation par l'agriculture et le bien-être. Les conseils de la sagesse n'auraient pu y suffire; les bons exemples y arrivèrent. Marguerite fait venir à grands frais des laboureurs du Berry, de la Saintonge et de la Solagne: ce sont les premiers précepteurs qu'elle veut donner au pays. Bientôt les moissons jaunissent dans la plaine, les collines se couvrent de vignes, de toutes parts des prairies, de toutes parts des forêts qui s'étendent jusqu'aux sommets des montagnes.

La vue de tant de richesses sur une terre si pauvre, étonne les Béarnais. De proche en proche l'exemple se propage, et par une espèce de prodige, la terre et les mœurs de ceux qui la cultivent perdent en même temps leur âpreté. On dirait que les hommes se transforment comme le sol, et la bonté native de tout un peuple reparait avec les fruits si doux de l'intelligence et du travail. C'est ainsi que la sage Marguerite sut préparer ces campagnes aux bienfaits de l'instruction. Jeanne d'Albret continua et compléta son œuvre. Partout où la mère avait fait croître le blé, la fille ouvre des écoles gratuites; elle y appelle les habitants des villes et des campagnes, elle y appelle la population entière de son petit royaume. « Je veux, disait-elle, que la justice et la vérité soient, avec le travail, le patrimoine de tous mes enfants. » Ce qu'elle voulait, elle l'obtint; ce qu'elle voulait, elle l'inspira à son fils, à ce noble Henri IV, qui tenta plus tard de faire pour la France ce que Jeanne d'Albret avait fait pour le Béarn.

Avec quel profond respect on voit cette pensée recueillie par Fénelon, et présentée dans le *Télémaque* au petit-fils de Louis XIV comme le modèle idéal de la plus haute politique! Inspiré par le désir de rendre un peuple heureux, le poète n'invente pas, il se rappelle; il donne à Salente les lois du Béarn; il peint ce qu'on peut voir encore aujourd'hui dans ces campagnes « où Cérès se couronne d'épis dorés, où Bacchus foulant à ses pieds les raisins fait couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin

plus doux que le nectar¹. » Ainsi tout ce que Fénelon enseignait au duc de Bourgogne, tout ce que notre ignorance nous a fait rejeter parmi les utopies avait été conçu et exécuté par la sœur de François I^{er} et par la mère de Henri IV. Les plus belles pages du *Télémaque* sont sorties vivantes des institutions du Béarn, et des *Économiques* de Sully.

De si touchants exemples ne seront pas perdus pour le monde civilisé. Jamais peut-être la société n'a senti plus impérieusement la nécessité d'une solide instruction. En France, tout homme qui ne sait ni lire ni écrire demeure, par ce seul fait, privé de ses droits politiques. Lorsque les institutions déclarent qu'il est propre à tout, son ignorance lui déclare qu'il ne peut être appelé à rien. En faut-il davantage pour démontrer que l'instruction du peuple est devenue le plus impérieux devoir du gouvernement, un devoir de conscience, une dette? Instruire un homme aujourd'hui, ce n'est pas seulement lui donner de la sagesse et des lumières, c'est l'appeler à répandre cette sagesse et ces lumières sur le pays, à jouir en un mot de ses droits de citoyen.

De ces observations, de ces souvenirs, de cette expérience, nous concluons que partout où l'État voit la barbarie, il doit porter l'agriculture, et que partout où fleurit l'agriculture, il doit répandre l'instruction: l'une prépare à recevoir l'autre. La civilisation du genre humain est sortie d'un champ de

¹ *Télémaque*, liv. XII.

blé, comme le chêne sort de son gland. Noble moisson qui donne l'aisance et l'intelligence! Que le gouvernement se hâte donc de multiplier les écoles pratiques d'agriculture dans toutes les parties de la France encore incultes! qu'il y instruisse par l'exemple les pauvres familles à demander aux terres les plus ingrates en apparence les trésors qu'elles renferment! Aucun sacrifice ne sera sans récompense : les terres stériles aujourd'hui payeront l'impôt demain. Notre sol s'agrandira : conquête paisible et cependant glorieuse. Le fer de la charrue peut nous rendre plus que nous n'avons perdu par le fer de l'épée.

A cette première éducation qui chasserait la misère, succéderait l'éducation qui chasserait l'ignorance. L'enseignement mutuel et plusieurs méthodes ingénieuses nouvellement découvertes rendent aujourd'hui les études primaires aussi rapides que faciles. Loin de nuire aux travaux de la campagne, elles les soulagent, elles les charment. De quoi s'agit-il pour le gouvernement? d'un simple maître d'école à établir dans chaque commune. Les enfants apprendront ensuite du curé de la paroisse la morale de l'Évangile et les principes de la religion. Car l'enseignement religieux donné à des enfants qui ne savent pas lire est illusoire et sacrilège, il ne laisse que des mots vides de sens, il n'enfante que l'impiété ou le fanatisme.

Nous osons le dire : la religion a toujours été mal enseignée dans les campagnes, ce qui ne veut pas

dire qu'elle ait jamais été bien enseignée dans les villes. Les divagations idiotes et fanatiques des missionnaires ont comblé le mal, soit en irritant les esprits, soit en propageant l'idolâtrie; car, nous le demandons aux âmes vraiment pieuses : est-ce la religion qu'un catéchisme mal appris et mal compris? est-ce la religion que la peur du diable, des revenants et des sortilèges, sans amour de Dieu et des hommes? est-ce la religion que toutes ces pratiques idolâtres qui frappent les sens et dégradent les esprits? Chose déplorable! les plus absurdes croyances, les plus honteuses superstitions, les plus horribles terreurs, voilà le culte qu'on propage dans les dernières classes du peuple, voilà le culte réservé à la misère, au malheur, à ceux que Jésus-Christ est venu chercher sur la terre avec des paroles de miséricorde et d'amour! La véritable religion n'est pas le dogme et les mystères, elle est l'amour de Dieu et du prochain. Que nos curés fassent de leurs églises le centre d'un si saint enseignement; qu'ils y joignent la lecture de quelque bon traité de morale pratique, d'agriculture et de météorologie, et bientôt, environnés de reconnaissance, ils reprendront cette influence honorable qu'ils ont perdue, et qui ne peut plus être le prix que de l'enseignement de la vérité et des exemples de la vertu. (R)

Mais il ne suffit pas d'établir des écoles dans les campagnes, il faut encore y répandre de bons ouvrages appropriés aux besoins des villageois. L'établissement d'un certain nombre de bibliothèques,

auxquelles on donnerait le nom de bibliothèques communales, et qui seraient placées sous la double surveillance du maire et du maître d'école, est le complément indispensable de l'enseignement primaire. Des extraits des *Études de la Nature*, de Bernardin de Saint-Pierre; la *Vie de Franklin* et son *Bonhomme Richard*; la vie des hommes utiles au genre humain, celle des hommes illustres de la commune ou du département; l'histoire de nos institutions, des droits qu'elles nous donnent, des devoirs qu'elles nous imposent; quelques poésies religieuses de Lamartine, surtout celles qui ouvrent l'âme à la reconnaissance et à l'amour; le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, avec un choix de ses lettres; des livres d'agriculture et d'art vétérinaire; une collection de bons voyages; le manuel du jardinier, du laboureur, du menuisier, du serrurier, du maçon: tels sont les livres principaux dont se composerait la bibliothèque des communes. On y joindrait un traité d'architecture rurale, livre précieux pour le bien-être des villageois, et qui, entre les mains de maires éclairés, changerait en moins de cinquante ans l'aspect de la France. Rien, au reste, n'est plus facile que d'étendre cette nomenclature. Les meilleurs livres en tous genres, les chefs-d'œuvre seront toujours le meilleur choix. Je connais un village en Bourgogne où, durant les longues veillées d'hiver, les jeunes filles se partagent le travail d'une de leurs compagnes chargée de lire à haute voix les *Aventures de Télémaque*, livre sublime composé pour l'éducation des princes et qui, par les douces peintures de la vie

champêtre, passionne encore le cœur des jeunes filles de nos hameaux.

Qui peut d'ailleurs apprécier l'influence d'un seul bon livre placé dans les mains des villageois les plus ignorants, soit pour la gloire nationale, soit même pour l'avancement des sciences? Pendant que les Anglais tentent vainement de pénétrer au cœur de l'Afrique, qu'ils multiplient les récompenses, les expéditions, les sacrifices; qu'ils y prodiguent la vie de leurs voyageurs les plus célèbres, et plus de trente millions de notre monnaie, un jeune Français sans appui, sans argent, sans instruction, mais doué d'une volonté forte, d'une intelligence rare, d'un esprit vif et observateur, d'une âme de feu, s'enforce seul dans ces déserts, où il s'illustre par la plus grande découverte géographique des temps modernes. Qui le croirait? la lecture d'un volume de Robinson placé par hasard dans l'école primaire du petit village de Maugé, près de Niort, lui a révélé son génie! Cette première impression le pousse dans le désert. Le fils d'un paysan, le jeune Caillié, a découvert Tombouctou!

Mais c'est surtout sous le rapport moral que les bibliothèques des communes deviennent indispensables. Elles opposeront le bien au mal, la vérité au mensonge, la religion à la superstition. Dire que les livres les plus dangereux et les plus ineptes pénètrent presque seuls aujourd'hui dans les campagnes, c'est se faire l'écho de tout le monde. D'une part, les colporteurs y jettent *Robert le Diable*, les *Possédés de Loudun*, la *Vie de Desrues*, de *Cartouche* et de *Man-*

drin; d'autre part, les congrégations et la société catholique dite des bons livres y vendent à leur profit, et sous des titres pieux, les ouvrages les plus abjects et les plus stupides, des oraisons en forme de conjuration contre la teigne, la rogne, la gale, la rage et le mal de dents; la *Vie de sainte Philomèle*, de *Marie Alacoque*, de *Nicolas de Flue* et du *Père Surin*, qui fut possédé par une légion de diables: voilà les livres dont les ennemis des livres inondent les villes et les campagnes, et auxquels ce n'est pas trop que d'opposer les meilleurs ouvrages de notre langue et une éducation nationale. Il faut qu'on apprenne à nos enfants quels étaient les mœurs, les principes, la religion, la politique de ces temps que les demeurants d'un autre âge voudraient nous faire regretter. Il faut que le double enseignement des institutions anciennes et des institutions nouvelles devienne la loi de l'État. Les Français apprendront ce qu'ils étaient autrefois et ce qu'ils sont aujourd'hui; ils pourront choisir entre le régime du bon plaisir et le régime légal, la liberté de conscience et les massacres religieux, la piété éclairée et les derniers édits de Louis XIV. Un pareil tableau mettra fin aux disputes. On verra de quel côté est la raison, la religion, le bonheur. La vérité triomphera: elle a déjà triomphé.

CHAPITRE XIX.

ESQUISSE D'UN PROJET DE LOI SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
EXPOSÉ DES MOTIFS. VOIES ET MOYENS.

Rien de plus rare qu'une âme naturellement vicieuse. La direction de nos facultés morales tend à la vertu comme celle de nos facultés physiques à la santé.

(BONSTETTEN, *Pensées sur divers objets du bien public*, p. 127.)

Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. Voilà la loi et les prophètes.

(Évangile.)

L'ignorance des masses est la condition nécessaire des gouvernements despotiques. Aussi les voyez-vous sans cesse occupés à épaissir les ténèbres. Tout rayon de lumière les offusque, tout être qui pense les menace. Gardiens vigilants et quelquefois féroces d'un troupeau, ils ne redoutent qu'une chose, c'est que ce troupeau ne devienne un peuple. La politique des despotes est donc de maintenir le troupeau, et pour accomplir cette œuvre infernale, ce n'est rien que l'ignorance, si l'on n'y ajoute l'erreur et la superstition, ces deux maladies mortelles de l'intelligence humaine. C'est dans ce but unique qu'on invente les fausses morales, les fausses sciences,

drin; d'autre part, les congrégations et la société catholique dite des bons livres y vendent à leur profit, et sous des titres pieux, les ouvrages les plus abjects et les plus stupides, des oraisons en forme de conjuration contre la teigne, la rogne, la gale, la rage et le mal de dents; la *Vie de sainte Philomèle*, de *Marie Alacoque*, de *Nicolas de Flue* et du *Père Surin*, qui fut possédé par une légion de diables: voilà les livres dont les ennemis des livres inondent les villes et les campagnes, et auxquels ce n'est pas trop que d'opposer les meilleurs ouvrages de notre langue et une éducation nationale. Il faut qu'on apprenne à nos enfants quels étaient les mœurs, les principes, la religion, la politique de ces temps que les demeurants d'un autre âge voudraient nous faire regretter. Il faut que le double enseignement des institutions anciennes et des institutions nouvelles devienne la loi de l'État. Les Français apprendront ce qu'ils étaient autrefois et ce qu'ils sont aujourd'hui; ils pourront choisir entre le régime du bon plaisir et le régime légal, la liberté de conscience et les massacres religieux, la piété éclairée et les derniers édits de Louis XIV. Un pareil tableau mettra fin aux disputes. On verra de quel côté est la raison, la religion, le bonheur. La vérité triomphera: elle a déjà triomphé.

CHAPITRE XIX.

ESQUISSE D'UN PROJET DE LOI SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
EXPOSÉ DES MOTIFS. VOIES ET MOYENS.

Rien de plus rare qu'une âme naturellement vicieuse. La direction de nos facultés morales tend à la vertu comme celle de nos facultés physiques à la santé.

(BONSTETTEN, *Pensées sur divers objets du bien public*, p. 127.)

Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. Voilà la loi et les prophètes.

(Évangile.)

L'ignorance des masses est la condition nécessaire des gouvernements despotiques. Aussi les voyez-vous sans cesse occupés à épaisir les ténèbres. Tout rayon de lumière les offusque, tout être qui pense les menace. Gardiens vigilants et quelquefois féroces d'un troupeau, ils ne redoutent qu'une chose, c'est que ce troupeau ne devienne un peuple. La politique des despotes est donc de maintenir le troupeau, et pour accomplir cette œuvre infernale, ce n'est rien que l'ignorance, si l'on n'y ajoute l'erreur et la superstition, ces deux maladies mortelles de l'intelligence humaine. C'est dans ce but unique qu'on invente les fausses morales, les fausses sciences,

les fausses religions, la sorcellerie, les mauvais esprits, les démons qui pervertissent la foi et dégradent l'humanité. Demandez aux despotes si l'erreur n'a pas plus de force que les bourreaux ! C'est avec elle qu'ils garrottent les nations. Ils n'aiment tant le mensonge que parce qu'ils ont lu dans l'Évangile que la vérité nous rendait libres !

Telle est la condition des États despotiques. A présent, si nous cherchons la condition des États constitutionnels, nous voyons qu'ils s'appuient sur des principes absolument opposés. En effet, là où le peuple est appelé à exercer des droits, il doit les connaître, car on ne peut exercer des droits qu'on ne connaît pas. Les gouvernements libres sont donc favorables aux progrès de la raison humaine. Éclairer le peuple n'est pas seulement pour eux l'accomplissement d'un devoir, c'est une condition de leur existence. Leur sûreté est dans la lumière comme la sûreté des gouvernements despotiques est dans les ténèbres : voilà les principes, voilà ce que nous disent en même temps la raison, l'expérience et Montesquieu. Pour juger donc des intentions secrètes d'un gouvernement, il suffit de jeter les yeux sur les écoles publiques. Tout prince qui voudra sincèrement la liberté, se hâtera d'éclairer le peuple ; tout ministère qui voudra rétrograder vers le pouvoir absolu, se hâtera d'appeler l'ignorance au secours de sa conspiration.

La question de l'instruction du peuple sous le régime constitutionnel est donc résolue. Le peuple, en France, doit être instruit, car il est libre ; il doit être

instruit, car cette liberté a des limites ; il doit être instruit, car il a recouvré ses droits, et ces droits lui imposent des devoirs ; il doit être instruit, car il n'y a plus de despotes intéressés à son ignorance, plus de moines intéressés à son abjection, plus de castes intéressées à sa servitude ; il y a un roi chef d'un gouvernement constitutionnel, et trente-cinq millions d'hommes ennoblis par la Charte et par la liberté.

A ces principes, à ces faits, nous osons le dire, irrésistibles, qu'oppose-t-on ? des craintes et des raisonnements. La peur raisonne mal, mais enfin elle a son langage qu'il est quelquefois prudent d'écouter. Écoutons-le donc ; et s'il arrive par hasard que la peur ait raison, ne repoussons pas ses conseils.

Ouvrez l'histoire, nous dit-on, étudiez le peuple ! dans tous les empires et dans tous les temps la révolte et le crime furent les premiers essais de son intelligence. Il faut l'abrutir pour le dominer, le dominer pour lui plaire, l'enchaîner pour mériter ses hommages. Cromwell et Buonaparte, sortis du peuple, connaissaient le peuple ; ils l'écrasèrent, ils le méprisèrent, ils en furent adorés. Henri IV et Louis XVI protégeaient le peuple, aimaient le peuple, ils ne régnaient que pour l'éclairer et le bénir ! L'un nous montre ses plaies sanglantes, l'autre son échafaud. Partout, croyez-nous, la populace, la tourbe méprise qui la sert, honore qui l'opprime. N'avons-nous pas entendu au moment de la chute de celui dont la gloire nous a coûté tant de sang, les

paysans, les ouvriers se dire entre eux avec une affreuse inquiétude : Que ferons-nous de nos enfants ? Déplorable misère du cœur humain ! l'anéantissement de leur famille était devenu une des conditions de leur bien-être. Ainsi la tyrannie se fait regretter jusque dans ses excès les plus odieux, comme la bonté se fait haïr jusque dans ses bienfaits les plus augustes. Trahison près du trône, ingratitude dans le peuple, des assassinats, des conspirations, voilà tout ce que Louis XVIII recueille en nous apportant la Charte, cette belle loi d'égalité, ce titre de noblesse octroyé à toute une nation. Si le jour où Dieu le ramenait sur nos rives il se fût annoncé comme un maître et comme un vengeur ; s'il eût châtié la France, puni les coupables, fait trembler la nation ; si sa main, au lieu de signer la Charte, eût signé des arrêts de mort, on l'aurait adoré.

Tel est encore aujourd'hui le langage des adversaires de l'intelligence et de la liberté. Ils accusent l'instruction de tous les crimes de l'abrutissement, de toutes les ingrattitudes de l'ignorance. Oui, sans doute, un peuple plongé dans l'ignorance est stupide, cruel, idolâtre, superstitieux, et c'est précisément pour cela qu'il faut l'éclairer ! oui, sans doute, la tyrannie le dégrade, la misère l'avilit, et c'est précisément pour cela qu'il faut le rendre libre, qu'il faut le rendre heureux ! J'ai vu, et j'en frémis encore, j'ai vu des troupes de cannibales sorties de cette lie infecte s'emparer de ma patrie et la couvrir de ruines et d'échafauds ! je les ai vues incendier Lyon, boire le sang de mes concitoyens et se

gorger de chair humaine ! je les ai vues chantant sur des décombres, riant sur des monceaux de cadavres, et je me suis demandé : Qui donc a enfanté ces monstres ? — L'ignorance a répondu : Ce sont mes enfants.

Partout où règne le crime, l'ignorance reconnaît ses œuvres. J'ouvre l'histoire de Philippe-Auguste, et je vois la France, malgré ce grand roi, courbée sous le joug des évêques qui livrent un peuple entier (les Albigeois) au fer des soldats, aux bûchers de l'inquisition. Nos lois s'opposaient à ces crimes. Par l'ordre du pape Honorius III, on défend leur étude en France. Ce pontife, au mépris de la nation, du roi et de l'humanité, déclare que le droit canon nous suffit, que les lois de Rome doivent nous régir, et c'est par l'ignorance qu'il favorise les assassinats et les bûchers.

Je cherche dans une autre époque les bienfaits que préconisent les amis de l'ignorance. Me voici au règne de Charles VI. Les rues de Paris sont jonchées de cadavres. Les Armagnacs égorgent les Bourguignons, les Bourguignons égorgent les Armagnacs. On tue les nobles, on incendie les châteaux, on pille le palais du roi ! Demandez à ces masses stupides la raison de leurs brigandages ? Elles vous diront *qu'elles font ce qu'elles voient faire aux autres*. Interrogez leurs chefs : dans les campagnes, ce sont de misérables paysans aussi barbares que leurs maîtres ! à Paris, c'est le bourreau Capeluche, c'est le boucher Caboché ! et cette troupe de brigands qui fait trembler le trône porte le nom de Cabochiens ! Accu-

sera-t-on les lumières du siècle d'avoir enfanté ces monstres ?

Épouvanté, je passe rapidement plusieurs règnes d'ignorance, de folie et de dissolutions, et je rencontre ce roi qui mourut accablé de remords, à vingt-quatre ans, pour avoir suivi les horribles conseils de la cour de Rome¹. Je n'ose prononcer son nom ni celui de sa mère. Mais j'entends la cloche fatale de la tour de l'horloge : on récite des prières, on invoque la sainteté de la religion, l'autorité du Christ ! Est-ce une fête religieuse qui se prépare ? pourquoi ce signal ? pourquoi ces flambeaux ? pourquoi ces armes ?... O divine sagesse de l'Évangile, morale du pardon, paroles d'amour recueillies sur les lèvres du Christ ! voilà comme l'ignorance vous comprend ! voilà comment on vous explique aux peuples et aux rois ! Oh ! si seulement un peu de votre lumière avait éclairé leur raison, cette page sanglante ne souillerait pas nos annales ! Que dis-je ? pour nous sauver du crime, il ne fallait aux égorgeurs que le degré d'intelligence de ce bourreau de Lyon qui refusa d'obéir en disant : « Le bourreau ne travaille que lorsque la loi a jugé ! »

J'arrive à notre révolution, et je vois sortir des entrailles mêmes de la société des hordes de misérables à qui tous les bienfaits de la société sont restés inconnus. Espèce de sauvages qui vivent au milieu de la civilisation sans avoir rien de commun avec elle, qui passent chaque jour près de nous sans avoir

¹ Histoire de de Thou, liv. LIII, t. VI, p. 43.

rien de commun avec nous, mais dont les masses formidables apparaissent tout à coup, aux jours de malheurs, pour nous demander compte de notre égoïsme, pour nous punir de leur ignorance : voilà les instruments éternels des révolutions, et non leur cause. Détruire ces instruments, c'est-à-dire éclairer les masses, donner de l'intelligence au peuple, remplacer les mensonges et les superstitions par l'amour de la vérité, c'est rendre dans l'avenir tous les crimes populaires impossibles.

C'est donc à tort qu'on accuse les peuples de faire les révolutions : elles ont leur source plus haut. Les révolutions se font dans les âmes avant de se faire sur les places publiques : elles sont la fin d'une idée et le commencement d'une autre. Ainsi, la révolution de 1789 ne fut pas l'œuvre du peuple, elle fut l'œuvre des plus nobles intelligences. Le peuple n'y intervint qu'à son heure et sans comprendre de quoi il s'agissait. S'il eût été plus instruit, aucun crime n'eût taché cette belle page de notre histoire.

Mais ce qu'on voulait alors est réalisé aujourd'hui. Deux révolutions successives ont rétabli le peuple dans ses droits. Lui donner de l'instruction, c'est lui faire aimer ce qui est ; retarder cette instruction, c'est lui refuser sa place dans l'ordre social, c'est lui laisser croire qu'il est encore sous le joug du mépris et des privilèges, c'est le livrer aux insinuations de ceux qui ont intérêt à le tromper, c'est le pousser enfin par l'ignorance à de nouveaux excès. Voulez-vous le faire juste, voulez-vous le faire grand, don-

nez-lui la liberté ; voulez-vous le faire libre, donnez-lui la lumière.

Et pourquoi ferions-nous une révolution nouvelle ? pour détruire l'ambition des corps, l'orgueil des castes, la tyrannie des moines ? les corps, les castes, les moines n'existent plus. Pour anéantir les privilèges de la noblesse, les dîmes du clergé, les cachots de la Bastille, ces vieux restes des temps féodaux ? tout cela est mort, bien mort, et il n'est plus au pouvoir de personne de le ressusciter. — On peut l'essayer, dites-vous. — Oui, mais qui l'essayera mourra. De l'arche sainte où repose l'idée qui doit civiliser le monde, comme de l'arche sainte de Moïse, un feu dévorant qui s'échappe consume toute main impie.

Ainsi s'évanouissent les mauvais raisonnements des ennemis de nos droits, des interprètes de la peur, des *Cornificiens*¹ de nos jours. Quarante siècles d'expériences leur crient que la condition des peuples ignorants est la barbarie et la misère. Qu'ils fassent, s'ils l'osent encore, l'apologie de la misère et de la barbarie ; qu'ils y ajoutent l'éloge de la servitude et de la mendicité ! Rien ne les gêne, les voilà replacés sur leur véritable terrain ; ils ne peuvent plus tromper personne : il faut qu'ils louent la barbarie, la misère, la servitude, l'esclavage, et qu'ils les louent devant un peuple libre.

Toutefois, ne nous hâtons pas de triompher : les mots de démocratie et de république s'échappent

¹ C'est ainsi que du temps d'Abelard on nommait les amis de l'ignorance, qui formaient alors une secte qui s'est continuée jusqu'à nous.

confusément de leur bouche. C'est ici la dernière de leurs frayeurs, et sans doute elle ne peut avoir pour objet les anciennes républiques. Sparte avec ses ilotes, son ignorance, son mépris pour toutes les autres civilisations, ses lois sauvages et immorales ; Athènes toujours agitée, toujours victime des ambitieux ; Rome avec ses familles patriciennes et privilégiées, ses tribuns factieux, sa férocité, ses esclaves, ses oracles et ses poulets sacrés, tout cela était bon dans l'enfance du monde, au milieu des nations barbares ; tout cela ne peut plus exister au milieu des nations chrétiennes de l'Europe. Grâce soit rendue à l'inventeur de la presse, à Louis XI, à Louis XII qui la protégèrent. Cette liberté féroce, ces dominations farouches sont devenues impossibles. En faisant circuler la pensée, l'imprimerie a mis les peuples en présence ; elle les oblige à chercher, non la domination, mais la justice ; non la gloire dans la conquête, mais le bonheur dans la cité. Le pouvoir qui peut donner, dans le même moment, la même pensée à cent millions d'hommes, est appelé à faire régner l'humanité sur la face entière du globe. L'Évangile a sauvé l'Europe en l'éclairant ; l'imprimerie sauvera le monde en propageant les lumières de l'Évangile.

Restent donc les républiques modernes, Bolivart et les États-Unis, c'est-à-dire le despotisme du sabre[®] ou la rivalité des confédérations : des républiques sans républicains. Les États-Unis d'Amérique sont constitués, à peu de chose près, comme l'était jadis la Grèce, comme l'était jadis la Gaule. C'est le gouvernement féodal sous une forme populaire : c'est

l'enfance de la société au lieu de sa perfection. La faiblesse de chaque république les protège et les unit : leur force les divisera et les armera. Ces vastes déserts ne promettent de se peupler qu'à la condition de devenir un vaste champ de bataille.

Comment imaginer que notre belle France, avec sa civilisation, ses lumières, ses libertés, puisse jamais rétrograder vers les gouvernements des petits peuples, vers l'agglomération parcellaire des sociétés naissantes qui n'enfante que des rivalités jalouses, l'envie et les divisions? Comment imaginer que, dans un intérêt étroit de municipalité, elle veuille renoncer à cette puissante unité qui de toutes nos provinces jadis rivales, jadis ennemies, n'a fait qu'un peuple jouissant des mêmes droits sous la même loi? puissance redoutable qui périrait en se divisant. Vingt républiques, vingt patries! des Picards, des Provençaux, des Normands, des Bretons, des Gascons, point de Français! la France enfin divisée comme l'ancienne Grèce, en attendant le conquérant qui voudrait la détruire, ou comme l'ancienne Gaule, en attendant le Clovis qui voudrait en refaire une nation.

Sans doute il est en Europe des peuples qui aspirent à la liberté : une révolution pour eux est inévitable, nous pourrions presque dire qu'elle est une loi de la nature; comme le cours des astres, comme le mouvement du globe, elle est le mouvement de la pensée. Mais aujourd'hui la France est chors de ause. Grâce à Dieu, sa révolution n'est plus à faire, elle est faite et parfaite. Au lieu du ré-

gime du bon plaisir, nous avons le régime de la loi; au lieu des dragonnades et des Saint-Barthélemy, nous avons la liberté de conscience; premier pas vers la liberté universelle des cultes : tout cela protégé par des pouvoirs qui se balancent et par la presse, cet œil éternellement ouvert sur les actions des peuples et des rois.

Et si une nouvelle garantie était nécessaire, on la trouverait dans l'éducation nationale que la France se doit à elle-même. Pour faire aimer nos institutions, il suffit de les faire connaître. Quelle révolution pourrait-on craindre d'un peuple devant lequel on aurait déroulé le tableau de ce qu'il était autrefois et de ce qu'il est aujourd'hui? Offrez-lui donc ce tableau à la fois terrible et sublime! Dites-lui : Ce que tous les publicistes anciens avaient cru impossible, vous le possédez. Montrez-lui la loi égale pour tous, et la liberté limitée seulement par la loi; les races d'or sortant de la foule pour gouverner; les délégués du peuple appelés au pouvoir sans que le peuple ait aucun pouvoir; la conscience sous le nom de jury appelée au jugement des hommes, sans que la loi perde ses droits; l'honneur, la liberté et la fortune sous la garde de la foi publique; toutes les castes détruites, tous les préjugés flétris ou en voie de l'être. Le roi auteur de tout le bien, les ministres responsables de tout le mal, enfin les rêves de Platon réalisés sans esclaves et sans immoralité, voilà ce que nous possédons. Mais ce que nous possédons, le peuple ignore qu'il le possède : il en a la jouissance sans en avoir la lumière. En lui donnant

la liberté, nos législateurs ont oublié de lui en donner l'intelligence.

La plus importante de toutes les institutions reste donc à créer. La Charte de la liberté ne sera une vérité que lorsque nous aurons la Charte de l'intelligence, une loi qui saisisse la génération entière dans son berceau, et qui l'élève comme un seul homme à l'amour de la famille, de la patrie et de la loi. Il ne faut pas qu'un seul citoyen puisse dire : L'État m'imposait des devoirs, il a oublié de me les faire connaître ; le législateur m'assurait des droits, il m'a refusé les moyens d'en jouir. Une loi faite dans ce principe suffit à l'honneur d'un siècle. Établir la liberté d'un peuple sur la base d'airain d'une éducation politique, philosophique et religieuse qui, à divers degrés, pénètre dans toutes les classes, c'est apprendre aux hommes à s'aimer, c'est détruire d'un seul coup toutes les tyrannies politiques et toutes les fausses religions. Voilà une gloire qu'aucun législateur semble n'avoir encore enviée. Elle serait grande cependant, la plus grande peut-être qu'il soit donné aujourd'hui aux faibles mortels de conquérir : celle de commencer le règne de la vérité.

Cette loi devra comprendre les écoles primaires, les écoles secondaires et les écoles supérieures classiques et scientifiques. Ces écoles recevront également les deux sexes, et toutes seront gratuites.

De plus, la loi devra prévenir les abus de la liberté d'enseignement, sans détruire cette liberté.

Enfin elle devra garantir la pureté des mœurs impunément violée dans les collèges, ces foyers de cor-

ruption, et dans toutes les écoles qui reçoivent à demeure un grand nombre d'élèves.

Tous les cas difficiles étant ainsi prévus, la loi ne se composera que d'un article ainsi conçu :

ARTICLE UNIQUE.

La nation redevenue libre par la grâce de Dieu et de Louis XVIII, le roi législateur, reconnaît qu'elle a le droit et le devoir de s'instruire. Voulant donner un exemple utile au monde, elle déclare qu'elle s'inscrit elle-même sur le budget de l'État dans cette pensée sainte d'acquérir l'instruction qui lui manque, et de répandre cette instruction jusque sur les membres les plus infimes du souverain.

Pour accomplir cette mission divine d'élever tout un peuple à l'intelligence et à l'amour de Dieu, du beau et de la vérité, soixante-dix millions seront portés chaque année au budget du ministre de l'instruction publique.

Toute loi qui ne renfermera pas cet article sera une loi illusoire.

®



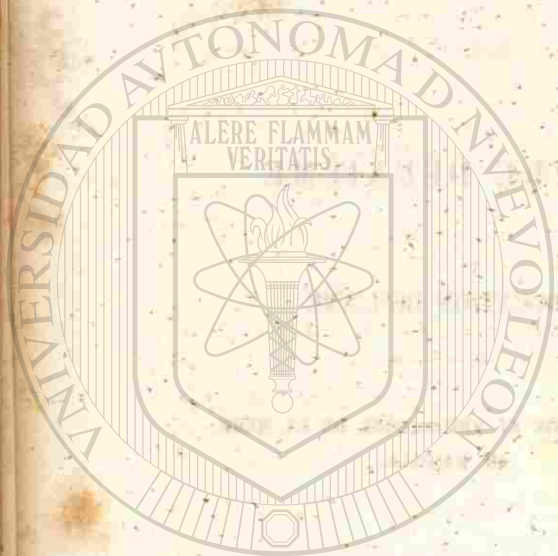
LIVRE DEUXIÈME

ÉDUCATION DE L'ÂME

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE DE LA MÈRE
DE FAMILLE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE

LIVRE DEUXIÈME

EDUCATION DE L'ÂME. PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE
DE LA MÈRE DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'ÂME.

Nous affirmons que les âmes les plus heureusement douées deviennent les plus mauvaises de toutes par la mauvaise éducation. Croyez-vous donc, en effet, que les grands crimes et la méchanceté consommée partent d'une âme vulgaire et non d'une âme pleine de vigueur dépravée par l'éducation? (PLATON, *Republ.*, liv. VI, p. 132.)

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides.

(MONTAIGNE, liv. II, chap. xxiv.)

L'éducation doit mettre au jour l'idéal de l'individu.

(JEAN-PAUL RICHTER.)

Ce livre renferme les premiers éléments de l'éducation de l'âme, et, autant qu'il est en nous, les deux livres suivants les développent et les complètent. ®

Ne nous laissons pas effrayer par l'apparente sécheresse de ces études. Si les mots sont sévères, la science est divine; elle s'exerce par nous-mêmes, et en

nous-mêmes, dans les profondeurs de notre âme, sanctuaire immortel où tout nous annonce que nous devons rencontrer un Dieu.

Et, nous osons le promettre, toute femme qui, dans sa ferveur de mère et d'épouse, cherchera avec nous des yeux et du cœur la vérité qui est en elle, renaîtra comme par enchantement à une nouvelle vie, à une vie plus large, à des pensées plus hautes, à un amour plus pur. Elle sentira ce qu'elle n'aurait jamais senti, elle sera ce qu'elle n'aurait jamais été, non que ces études puissent rien ajouter à ce qu'elle est, mais elles peuvent la faire jouir de tout ce qu'elle est. Elles peuvent vivifier en elle le sentiment du beau, et l'environner de cette raison suprême que nos éducations lui refusent.

Développer l'âme de la femme, afin que la femme soit quelque chose de plus que le jouet de nos passions grossières ; développer l'âme de la femme, afin que la femme devienne en toute réalité cette créature céleste que nous rêvons dans notre adolescence ; développer l'âme de la femme, afin que cette âme réveille la nôtre : voilà le sujet et le but de ce livre.

Or, nous n'acquérons rien sans travail, pas même la pensée. L'intelligence dort si on ne l'éveille ; le corps se rouille si on ne l'exerce ; l'âme même, qui se montre avec tant de charme dans l'enfance, tombe dans l'apathie si on ne l'appelle sans cesse à de nouvelles œuvres. Sa vie étant de Dieu, elle se tait lorsqu'on ne l'occupe pas de Dieu. C'est alors que l'intelligence, qui grandit dans les choses de la terre, cherche à usurper l'empire. Elle commence

par calomnier la raison, ce doux rayon de l'âme ; puis elle finit par lui substituer le raisonnement scolastique, cette aberration de la pensée. Elle va jusqu'à nier l'âme pour la remplacer ; et s'environnant avec orgueil du bien-être des arts, des découvertes des sciences, de mouvement, de formes et de matière, elle dit : Voilà mon œuvre : l'homme me doit tout ; je suis la reine du monde.

C'est au milieu de ce chaos qu'il faut chercher, qu'il faut retrouver l'âme pour l'élever. Élever l'âme ! la raison logique de ce mot est pleine de profondeur. Élever, faire l'éducation ; élever, monter plus haut, remettre l'homme à sa véritable place, d'où l'isolement de notre intelligence le fait descendre.

Qu'arriverait-il, par exemple, si, confondant les facultés de l'âme avec les facultés de l'intelligence animale, après dix siècles de fausse route, on ne songeait encore aujourd'hui à cultiver que ces dernières ? L'âme serait partout étouffée ; partout surgiraient des intelligences brillantes, mais froides, mais impuissantes aux grandes choses ; car l'intelligence ne donne ni l'amour de la patrie, ni l'amour du genre humain, ni le sentiment de la Divinité, ni les sublimes dévouements de la vertu. La morale de l'intelligence, lorsqu'elle a une morale, n'est qu'un calcul appliqué à une ambition.

Observez notre jeunesse intelligente et pensante ; elle ne s'occupe plus que de deux idées, la liberté et le bien-être, que ses passions traduisent ainsi : la licence, la puissance, la richesse.

Descendez plus bas dans la foule, vous la trouverez occupée d'un seul but, vivre ; d'une seule pensée, s'enrichir.

Aussi l'âme est-elle absente de toutes nos œuvres, et la vérité nous abandonne, car toute vérité vient de l'âme.

On ne manquera pas de m'opposer l'exemple de quelques êtres supérieurs qui vivent encore pour la vertu. Il faudrait croire à la mort du genre humain, si des âmes privilégiées n'échappaient de temps à autre, par la grâce maternelle, à nos tristes éducations. Ce ne sont pas les exceptions que je nie, c'est la masse que je déplore. Je ne m'afflige du présent que par souvenir du passé et par crainte de l'avenir. Sommes-nous donc si vieux que nous ayons oublié les gémissements de nos pères ? Il y a cinquante ans, les collèges vomirent au milieu de Paris une génération de Spartiates ; il y a vingt-cinq ans, les lycées livrèrent à Buonaparte une génération de soldats ; plus tard, les jésuites voulurent enfanter une génération de congréganistes. La religion manquait partout, partout l'âme humaine était méconnue et le sens moral étouffé. Sous le bonnet rouge, l'uniforme et la soutane, la France vit paraître les mêmes ambitions. Nous eûmes des bourreaux, des héros et des hypocrites : que pouvaient produire de mieux nos éducations ? On ne demande point un homme à qui l'on a donné une intelligence à instruire et un animal à dresser.

Les anciens firent de grandes choses en suivant

une route entièrement opposée. Ils tuaient l'intelligence et développaient une ou deux facultés de l'âme, constituant ainsi la Crète, Sparte et Rome dans l'amour de la vertu subordonné à l'amour de la patrie.

L'âme une fois éveillée en face de ces deux puissances, toutes les passions humaines venaient la servir ; et ces gouvernements furent héroïques, parce que leur principe était immortel.

Où est le principe qui dirige nos législations modernes ?

Nous recevons la fortune et le plaisir, nos grandeurs et nos misères de notre intelligence : l'homme trompé par son éducation lui demande encore le bonheur ; comme si le bonheur d'un être moral pouvait sortir des facultés que les animaux partagent avec lui !

Toute force, toute félicité vient de l'âme : vérité lumineuse qui, appliquée à l'éducation, ouvre une nouvelle ère au monde civilisé. Mais cette âme, dont l'éducation est si importante, quelle est-elle ? où sont les preuves de sa puissance, les marques de sa supériorité, de son immortalité ? Comment la reconnaître au milieu des passions terrestres et des habitudes de la matière ? La nécessité de pourvoir aux besoins du corps porte naturellement notre attention vers les choses extérieures, et nous y sommes retenus par le spectacle entier de la nature. Mais lorsque, abandonnant le monde des sens, nous es-

sayons de plonger dans le monde intérieur pour y chercher notre âme, quel chaos et quelles ténèbres ! De longues contemplations peuvent seules y habituer nos faibles yeux : alors tout se dévoile ; nous brisons les chaînes qui nous retiennent dans cette caverne obscure où l'on ne voit que l'ombre des choses, et nous nous retrouvons sous le ciel en présence de la lumière. Le rêve de Platon se réalise.

C'est donc à la recherche et à l'éducation des facultés de l'âme que nous consacrons cet ouvrage. L'intérêt est immense, ou plutôt c'est là le seul intérêt de l'humanité : il importe aux rois sur leur trône, comme aux manœuvres à leur travail.

Pour les femmes, c'est le sort de leurs enfants ;
 Pour les peuples, c'est le sort de la patrie,
 Et pour le monde, c'est le sort du genre humain.

CHAPITRE II.

QUESTIONS A RÉSOUDRE.

Les philosophes n'ont jamais su déterminer les véritables facultés de l'âme. Ce travail est encore à faire.

(GALL, *Physiologie du cerveau.*)

Ainsi notre but est de séparer les diverses facultés dont l'être humain se compose, de rendre à la matière ce qui appartient à la matière, et à l'esprit ce qui appartient à l'esprit ; de déterminer en un mot les qualités qui font l'animal et les qualités qui font l'homme : de cette division une fois bien établie, et elle ne l'a point encore été, nous verrons sortir les éléments de notre éducation nouvelle :

Aux écoles le développement des facultés de l'intelligence ;

Aux mères l'inspiration des facultés de l'âme, le développement de l'amour des hommes et de Dieu. ®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE III.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

A des hommes sages ce n'est pas trop de toute la vie
pour s'entretenir de matières si importantes.

(PLATON, République, liv. V.)

Deux choses me troublent en commençant l'étude
de l'homme :

L'abrutissement, qui peut le faire tomber au rang
des animaux ;

Et l'intelligence, qui soulève quelquefois les ani-
maux jusqu'à lui.

Je voudrais saisir les extrémités de cette chaîne et
savoir si elles se touchent. Je voudrais connaître les
phénomènes de l'instinct et de l'intelligence, et sa-
voir s'il y a quelque chose au delà. Je voudrais enfin
comparer la perception, la réflexion, le jugement,
la mémoire, la volonté dans les animaux et dans
l'homme ; fixer d'une raison ferme les rapports qui
les unissent ou les séparent ; et cela sans
autre intérêt, sans autre but que la vérité, ayant le
courage de la voir en face, n'eût-elle à m'offrir que
les dépravations de Berkeley et de Cabanis, un fan-
tôme, un cadavre !

Science importante, seule base possible de la mo-
rale universelle : tout homme qui pense doit faire
effort pour s'y reconnaître ; la foi n'est permise qu'a-
près la réflexion.

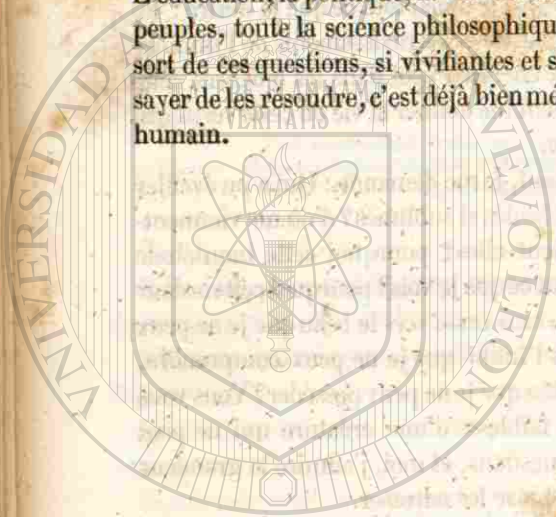
Et pour m'y préparer, je veux oublier tout ce que
je sais, tout ce que je crois, tout ce que je désire : les
épouvantes du néant et les ravissements de l'immor-
talité ! Je veux chercher seul dans les ténèbres cette
étincelle qui peut me donner la vie ou cette vérité qui
peut m'écraser.

Mais avant tout, je me demande : Qui a pu éveiller
en moi des curiosités si sublimes ? d'où me viennent-
elles ? où tendent-elles ? pourquoi cette inquiétude
qui dépasse tout ce que je vois ? pourquoi cette ardeur
qui m'emporte sans cesse vers le beau que je ne peux
atteindre, vers l'infini que je ne peux comprendre,
vers la perfection que je ne peux posséder ? Vous vous
étonnez de la faiblesse d'une créature qui ne peut
résoudre ces questions, et moi, j'admire la grandeur
de l'âme qui a pu se les adresser.

Cherchons donc si cette grandeur n'appartient qu'à
l'homme ; étudions l'intelligence humaine dans les
animaux qui se rapprochent le plus de nous, et l'in-
telligence des animaux dans les hommes qui se rap-
prochent le plus de la brute ; comparons les phéno-
mènes instinctifs et intellectuels qui dépendent de
l'action du système nerveux avec les phénomènes de
la conscience et de la raison, et marquons, s'il se
peut, le point précis où s'arrête l'influence de l'orga-
nisation et où commence notre liberté morale.

Et sur cet examen vous déciderez lequel fut dupe

d'Aristippe ou de Socrate, de Dubois ou de Fénelon ; lequel entend le mieux ses véritables intérêts, du voluptueux qui vit dans ses sens et dans ses passions, ou du sage qui vit dans son âme et dans la vertu. L'éducation, la politique, la vie des individus et des peuples, toute la science philosophique de l'homme sort de ces questions, si vivifiantes et si vastes qu'essayer de les résoudre, c'est déjà bien mériter du genre humain.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BENITO JUÁREZ
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV.

DE L'INSTINCT.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur : il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse : il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre. (PASCAL.)

L'instinct est cette impulsion sans raisonnement qui détermine d'une manière invariable le caractère, les mœurs et les habitudes des animaux. Chaque espèce a son instinct qui la distingue. L'instinct pur, ou presque sans mélange d'intelligence réfléchie, se montre surtout dans les insectes : leur existence est si courte que Dieu ne pouvait confier au temps le soin de les instruire ; ils arrivent donc tout instruits sur la terre, sachant leurs rôles, si je peux m'exprimer ainsi, et n'ayant besoin ni de leçons ni d'exemples pour accomplir leur destinée. En voyant les ruses, les travaux, les combats, l'attaque, la défense de ces multitudes armées, je m'étonne que le tableau n'ait pas changé depuis le commencement du monde : toutes les espèces sont en guerre, et cependant aucune ne s'anéantit, aucune n'est plus puissante que

l'autre. Il y a dans ce chaos de destructions et de reproductions, dans cette variété de forcés et d'instincts, une harmonie qui règle, une intelligence qui veille. On sent que tous ces petits drames joyeux ou funèbres ont été composés par le même auteur, qu'une seule main en tient le fil, que c'est un seul œuvre dont les entrées et les sorties sont combinées de manière à durer éternellement : l'unité de Dieu se manifeste jusque dans les merveilles de ce petit monde.

Les prévoyances de l'instinct sont quelquefois doubles dans le même insecte : une chenille ravage l'arbre qu'elle aime, se file un linceul ou s'ensevelit dans sa chrysalide, y change de forme, et reparait ensuite avec les ailes brillantes du papillon. Pendant ce long sommeil, l'esprit s'est métamorphosé comme le corps : on dirait qu'au fond de sa tombe un maître est venu l'instruire. Point de tâtonnement, point d'apprentissage, point d'essai de sa nouvelle vie : l'insecte rampant et dévorant déploie tout à coup ses ailes, abandonne la plante sans laquelle il n'aurait pu vivre, dédaigne le feuillage, sa nourriture habituelle, s'élance de fleurs en fleurs, et vole droit à leurs nectaires pour y puiser un suc qu'il ne connaît pas : son caractère, son goût, ses habitudes, tout est changé ; il a la vie d'une abeille, la vie d'un oiseau, après avoir eu l'instinct d'une chenille.

Y a-t-il deux instincts dans le même animal ? que faisait le second pendant l'action du premier ? une nouvelle organisation suffit-elle pour déterminer de

nouvelles habitudes ? Qu'importe ! toutes les solutions imaginables de ce double phénomène, qu'elles soient morales, qu'elles soient physiologiques, ne peuvent constater que ce seul fait : il y a prévoyance.

L'instinct est donc une prévoyance ; de plus, c'est une prévoyance éternelle. Les yeux de nos enfants verront l'insecte aux ailes brillantes fendre sa tombe et s'élancer vers le ciel, comme le virent jadis les yeux de Platon lorsqu'il en fit l'emblème de l'immortalité.

Mais l'instinct produit quelque chose de plus que les ruses, les combats et le caractère des animaux ; il a ses lois générales qui agissent d'une manière uniforme sur toute la matière organisée : tel est l'amour maternel, sentiment énergique, force protectrice dont les êtres les plus faibles se trouvent partout environnés à leur naissance. Il est vrai que cette loi, qui remonte par degrés de l'insecte à l'homme, souffre quelques exceptions ; mais ce sont des exceptions et non des abandons. Où manquent les soins d'une mère, la nature ne manque pas. Voyez seulement les poissons, ils sèment leurs œufs par milliers, comme les plantes sèment leurs graines, en sorte que la multiplicité des germes sauve l'espèce, comme aurait pu le faire la vigilance maternelle.

Ailleurs je vois un oiseau destructeur dont la Providence semble vouloir borner la multiplication. La forme de son estomac ne lui permet pas de couver, et l'art de se construire un nid lui est inconnu. Toutefois il ne jette pas au hasard sur la pelouse l'œuf unique qui renferme sa postérité ; il cherche un nid

comme s'il en connaissait l'usage ; il y dépose son œuf comme s'il prévoyait les soins de la couvée ; il donne une mère à son petit comme s'il pressentait le sentiment maternel. Toutes ces combinaisons ne sont point de lui, mais elles sont en lui, elles renaissent dans chaque oiseau de sa race ; elles sont, non son intelligence, mais l'intelligence de celui qui voulait conserver son œuvre. C'est ainsi que l'exception vient à l'appui de la loi générale : on y reconnaît la même pensée.

Je me plais à signaler également et les prodiges de l'instinct, et les grandes prévoyances qui s'y rattachent. L'instinct isolé sera toujours inexplicable : le vol d'un moucheron, l'industrie d'une araignée, les travaux d'une guêpe¹ pour abriter le berceau d'une postérité qu'elle ne verra jamais, écrasent l'intelligence humaine. Mais l'ensemble de ces faits, leur action dans les harmonies du globe, l'instinct, loi générale de la nature, établissant l'équilibre, fondant la durée, révèlent une cause intelligente ; et cette cause une fois trouvée, tout s'explique.

L'instinct pur n'est qu'une loi de la matière, comme la germination ; seulement il va un degré de plus vers la vie. Les insectes cherchent leur proie, comme les racines des végétaux choisissent leur terre ; ils enveloppent et défendent leurs œufs, comme la plante enveloppe et réchauffe ses germes : leur science est innée sans volonté et sans conscience. Vous arrachez l'aiguillon d'une guêpe, et longtemps

¹ La guêpe maçonne.

après il s'efforce de piquer : vous arrachez la pince d'un crabe, et longtemps après elle s'efforce de saisir. Il est évident que c'est ici une loi imposée à la matière : or cette loi est toujours l'expression d'une sollicitude maternelle pour l'individu soumis à la conservation des espèces et à l'harmonie de l'ensemble.

C'est ainsi qu'en voulant approfondir l'instinct, je n'ai pas tardé à reconnaître qu'il ne s'agissait pas d'une faculté, mais d'une loi. Dès lors j'ai dû abandonner l'étude des phénomènes et chercher le but de la loi pour remonter à sa cause. Voilà tout ce qu'il nous est donné de savoir sur ce sujet ; demander quelque chose de plus, c'est ouvrir le chaos des questions insolubles, parce qu'elles sont inutiles. Toutes les explications du génie tombent devant un insecte ; toutes les difficultés de la métaphysique s'évanouissent en présence de Dieu.

Donc, si les animaux n'avaient que de l'instinct, la question serait sans péril pour notre âme ; elle se bornerait à l'examen d'une loi au-dessus de laquelle l'homme se trouve placé par la conscience, la volonté et la liberté. Mais en m'élevant dans l'échelle des êtres, en passant des animaux à système nerveux ganglionique (les insectes) aux animaux vertébrés (les quadrupèdes, les mammifères, etc.), je rencontre quelque chose de supérieur à l'instinct. Les actions cessent d'être imposées ; elles se modifient, elles se multiplient suivant les circonstances et le besoin. J'observe des perceptions, des souvenirs, des

idées, des volontés. Ce n'est plus la géométrie transcendante, mais nécessaire, de l'araignée et de l'abeille¹ ; c'est l'intelligence libre d'un être qui réfléchit et qui choisit. L'organisation change en même temps que les facultés. Les insectes n'ont point de cerveau ; j'en vois un dans le cheval et dans le chien : il y a un instrument pour l'intelligence comme il y en a un pour l'instinct. Ici la difficulté n'a plus de bornes. Tant que je n'ai vu dans les animaux que l'instinct, mon âme a été calme ; à présent j'y découvre un cerveau, des sens, une intelligence, et mon âme s'inquiète ; elle comprend que la question pourrait bien remonter jusqu'à elle. Dans son anxiété, elle s'interroge, elle compare, elle cherche à se dépouiller d'une animalité odieuse. Lutte pénible de la matière et de l'esprit, où l'esprit reconnaît enfin sa grandeur dans le besoin même qu'il éprouve de se séparer du reste de la création !

¹ Un savant mathématicien allemand, Schmi dius, a publié un ouvrage spécial sur la géométrie transcendante des araignées et des abeilles.

CHAPITRE V.

DE L'INTELLIGENCE DANS LES ANIMAUX.

Ainsi les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, se ressouvient, etc. ; elles ont, en fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler.

(LEROY, *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux*, p. 52.)

Nous ne voyons de l'homme que son corps : un corps soumis à tous les besoins, à toutes les passions des animaux ; une chair dont les infirmités inspirent le dégoût, et dont la nudité imprime la honte ; un cadavre animé par l'intelligence, mais promis à la corruption et gardé par la douleur ; des sens que nous partageons avec la brute, et dont la privation nous réduirait au néant : voilà en effet tout ce qui me frappe en jetant les yeux sur moi-même. Mais lorsque je viens à songer que tout à l'heure une autre partie de mon être, que je ne vois pas, était absorbée dans la contemplation de Dieu, mon âme se relève ; je m'étonne de concevoir autre chose que la matière, de pressentir autre chose que le temps ; je me reconnais deux natures, car j'aspire à l'infini ; je me surprends deux volontés, car j'éprouve des com-

idées, des volontés. Ce n'est plus la géométrie transcendante, mais nécessaire, de l'araignée et de l'abeille¹ ; c'est l'intelligence libre d'un être qui réfléchit et qui choisit. L'organisation change en même temps que les facultés. Les insectes n'ont point de cerveau ; j'en vois un dans le cheval et dans le chien : il y a un instrument pour l'intelligence comme il y en a un pour l'instinct. Ici la difficulté n'a plus de bornes. Tant que je n'ai vu dans les animaux que l'instinct, mon âme a été calme ; à présent j'y découvre un cerveau, des sens, une intelligence, et mon âme s'inquiète ; elle comprend que la question pourrait bien remonter jusqu'à elle. Dans son anxiété, elle s'interroge, elle compare, elle cherche à se dépouiller d'une animalité odieuse. Lutte pénible de la matière et de l'esprit, où l'esprit reconnaît enfin sa grandeur dans le besoin même qu'il éprouve de se séparer du reste de la création !

¹ Un savant mathématicien allemand, Schmi dius, a publié un ouvrage spécial sur la géométrie transcendante des araignées et des abeilles.

CHAPITRE V.

DE L'INTELLIGENCE DANS LES ANIMAUX.

Ainsi les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, se ressouvient, etc. ; elles ont, en fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler.

(LEROY, *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux*, p. 52.)

Nous ne voyons de l'homme que son corps : un corps soumis à tous les besoins, à toutes les passions des animaux ; une chair dont les infirmités inspirent le dégoût, et dont la nudité imprime la honte ; un cadavre animé par l'intelligence, mais promis à la corruption et gardé par la douleur ; des sens que nous partageons avec la brute, et dont la privation nous réduirait au néant : voilà en effet tout ce qui me frappe en jetant les yeux sur moi-même. Mais lorsque je viens à songer que tout à l'heure une autre partie de mon être, que je ne vois pas, était absorbée dans la contemplation de Dieu, mon âme se relève ; je m'étonne de concevoir autre chose que la matière, de pressentir autre chose que le temps ; je me reconnais deux natures, car j'aspire à l'infini ; je me surprends deux volontés, car j'éprouve des com-

bats ; je me sens double par le désaccord de mes passions célestes et terrestres, par mes appétits et mes sentiments, par mes besoins, mes craintes et mes espérances : il y a deux *moi* dans l'homme.

Toutefois ce corps m'embarrasse, il marque mon rang parmi les animaux ; il me flétrit d'une ressemblance fatale. N'avons-nous pas les mêmes organes ? et ces organes ne produisent-ils pas les mêmes phénomènes ? Voyez ce chien qui repose à mes pieds : les nerfs de son cerveau se projettent aux organes des cinq sens, et le mettent en rapport avec le monde extérieur ; la lumière agit sur ses yeux, le son sur ses oreilles, le goût sur son palais ; il en reçoit des sensations et des images qui déterminent une action. Locke ne donne pas d'autre origine à nos pensées. Or, dans ces prodiges d'une intelligence matérielle, comment l'animal montera-t-il sans que l'homme descende ?

Quelle différence ! s'écrie le philosophe : les sens de l'homme reçoivent des impressions ; mais l'âme est là pour les reconnaître, et c'est elle qui voit, qui sent, qui entend et qui veut : dans les animaux, rien de tout cela. — Alors, je vous le demande, pourquoi la vue, l'ouïe, le toucher et le goût dans les animaux ? pourquoi des sens, s'ils doivent rester inutiles, sans perception et sans action ?

S'il y a des sens, il y a perception ; s'il y a perception, il y a idée ; s'il y a idée, il y a un être pensant : l'animal est donc un être pensant.

Ainsi, de deux choses l'une : ou ce n'est pas l'âme qui voit, entend, sent et veut dans l'homme, ou les

animaux ont comme nous une âme qui voit, qui entend, qui sent et qui veut.

Ces deux âmes seront de même nature, puisque, servies par les mêmes organes, elles reçoivent les mêmes sensations. Donnez-vous aux animaux une âme immatérielle, c'est-à-dire immortelle ? le pourriez-vous sans porter votre propre accusation, vous qui les égorgez, vous qui les dévorez depuis le commencement du monde ?

Et comment une vérité dont l'ignorance constitue le genre humain dans le crime serait-elle restée stérile pendant six mille ans ?

Réduisons-nous les animaux à l'instinct ? disons-nous qu'ils agissent sans intelligence comme les ressorts d'une machine ? Avant de sauver notre âme par d'aussi tristes sophismes, observons ce qui se passe autour de nous. Voilà mon chien qui vient de s'endormir au coin de mon feu : son sommeil est agité, il a un songe, et dans ce songe il poursuit sa proie, il attaque son ennemi, il le voit, il l'entend, il le dévore : il a des sensations, des passions et des idées. Je l'appelle, je le tire de ses visions, il redouble de calme. Je prends mon chapeau ; il s'élance, saute, me regarde, m'étudie, se traîne à mes pieds, court à ma porte, se réjouit ou s'attriste, suivant la volonté que j'exprime. Que s'est-il donc passé dans son cerveau ? quelle liaison d'idées entre mes paroles et la promenade qu'il prévoit ? Comment cette seule action de prendre mon chapeau éveille-t-elle en lui un souvenir, un désir et une volonté ? Il espère, et il

me flatte; il me caresse, et il s'humilie pour que je l'exauce; il cherche à me séduire par sa joie et à me toucher par sa tristesse. Les combinaisons de mon intelligence n'iraient pas au delà: c'est à la fois un orateur pathétique et un courtisan plein de ruses. Je l'observe, et je m'effraie: voilà un animal qui pense, qui veut, qui se ressouvient, qui combine. Il y a des moments où je suis tenté de lui croire une âme: car enfin je trouve dans son intelligence les phénomènes qui sont dans la mienne, il s'établit même une correspondance entre nos volontés et nos pensées; nos deux moi se rencontrent et se comprennent. Si je l'appelle, il accourt; si je le gronde, il gémit; si je l'oublie, il me pousse: nous nous entendons, parce qu'il pense... les pensées d'un animal! La matière penserait-elle? et si la matière peut penser dans la brute, pourquoi ne penserait-elle pas aussi dans l'homme?¹

Mais, dira-t-on, les marques d'intelligence qui vous étonnent ne sont que les inspirations d'un maître. Le chien, animal civilisé, répète des pensées comme le perroquet répète des mots, sans en connaître le sens. — Et cependant, si le chien est susceptible de perfectionnement, si l'éducation peut changer ses habitudes, modifier ses actions, il faudra toujours en conclure qu'il y a quelque chose en lui qui réfléchit et qui se ressouvient. L'éducation des bêtes, sans réflexion de leur part, serait aussi

¹ *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, par Lerey, p. 99.

incompréhensible que celle des hommes sans liberté. Le chien de basse-cour, par exemple, dont rien n'éveille l'intelligence, condamné qu'il est à la chaîne comme un esclave, reste toute sa vie dans un état complet de stupidité, tandis que le chien de berger se développe par tous les accidents de sa vie active et attentive. Continuellement occupé de la garde d'un troupeau, tous les faits relatifs à cet office prennent place dans sa mémoire; il en résulte pour lui un ensemble de connaissances qui le guident et qui l'inspirent. Son œil veille, son oreille écoute; il se concentre dans une double attention, regardant son maître pour lui obéir, regardant son troupeau pour le guider. Il y a des actions qu'il tolère et d'autres qu'il défend: il distingue le champ de blé vert qui doit être épargné du pâturage qui peut être permis; il tire une ligne entre l'un et l'autre, ramenant toujours à l'ordre la troupe avide et ignorante, imposant aux téméraires par des mouvements qui les épouvantent, et châtiant les obstinés auxquels un premier avertissement ne suffit pas. Or, que d'intelligence dans ces opérations variées! L'animal distingue, choisit, gronde, châtie, obéit, commande; il reçoit des ordres qu'il exécute et d'autres qu'il transmet; tout cela avec rapidité, justice et discernement. Lorsque les bêtes font des choses que nous ne pourrions faire sans raisonner et sans juger, il faut bien croire qu'elles raisonnent et qu'elles jugent.

Des animaux privés dont l'intelligence se développe par la société de l'homme, passons aux ani-

maux sauvages, dont l'intelligence se développe par le péril et la faim. Les chasseurs remarquent une très-grande différence entre les actions d'un loup jeune et ignorant et celles d'un loup vieilli au milieu des embûches. La marche du premier est toujours libre et hardie ; la marche du second est toujours prudente et inquiète ; partout où il éventa un homme, il soupçonne un piège ; alors la proie la plus séduisante ne le tenterait pas, et cette sensation, devenue terrible pour lui, l'emporte même sur les fureurs de la faim.

Le cercle de ses idées s'étend donc par le péril ; il perd son caractère naturel, qui est l'audace ; il se compose un caractère factice, qui est la crainte ; il devient défiant, c'est-à-dire qu'il fait des rapprochements, des raisonnements, et que du passé il conclut l'avenir. Ceci est pour l'individu isolé ; mais l'association passagère de deux individus de la même espèce exerce une influence bien autrement prodigieuse. Et d'abord, si les ruses qui nécessitent le concours de deux animaux supposent des idées, l'exécution de ces idées supposera nécessairement des moyens de communication. Voilà donc les animaux qui tiennent conseil, comme dans les fables de la Fontaine ; ils combinent un projet, ils arrêtent une suite d'actions dont chaque résultat est prévu. Par exemple, il s'agit d'attaquer un troupeau : sa garde est confiée à un chien, on le sait ; il faut donc écarter le chien. La louve se présente, insulte le parc, se fait poursuivre, et pendant ce

temps, sans péril et sans combat, le mâle enlève une brebis dont la louve, après avoir dévoyé le chien, ne tarde pas à venir réclamer sa part. — Faut-il attaquer quelque bête fauve, les rôles se partagent en raison des forces : le loup se met en quête, effraye l'animal, le poursuit et le dirige vers un lieu convenu où la louve, placée en embuscade, le reprend avec des forces fraîches, et recommence une course dont cette fois le résultat est certain ¹. Refusera-t-on la pensée à ces combinaisons hardies dont toutes les chances sont prévues, dont tous les résultats sont assurés, et qui varient toujours suivant les temps, les lieux, les besoins et le péril ? La mécanique de Descartes n'explique rien, et, ce qui est plus triste, elle flétrit tout.

Mais cherchons des exemples d'une nature plus sauvage, pénétrons avec Audubon dans les forêts vierges de l'Amérique, et demandons à ce sublime contemplateur quelques-unes de ses observations sur les mœurs primitives des animaux :

« En automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le nord et se rapprochent du soleil, laissez votre barque effleurer l'eau du Mississipi. Quand vous verrez deux arbres, dont la cime dépasse toutes les autres cimes, s'élever en face l'un de l'autre sur les bords du fleuve, levez les yeux ; l'aigle est là, perché sur le faite des arbres : son œil étincelle dans son orbite, et paraît brûler comme la flamme ; il

¹ Voyez les *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux*, par Leroy, p. 24 et 87. Voyez aussi le *Parfait Chasseur* de Duvivier, 1 vol. in-8.

contemple attentivement toute l'étendue des eaux : souvent son regard s'arrête sur le sol ; il observe, il attend ; tous les bruits qui se font entendre, il les écoute, il les recueille, il les distingue ; le daim, qui effleure à peine les feuillages, ne lui échappe pas. Sur l'arbre opposé, l'aigle femelle reste en sentinelle : de moment en moment son cri semble exhorter le mâle à la patience ; il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps, et par un glapisement dont la discordance et l'éclat ressemblent au rire d'un maniaque ; puis il se redresse : à son immobilité, à son silence, vous le croiriez de marbre. Les canards de toute espèce, les poules d'eau, les outardes, fuient par bataillons serrés que le cours de l'eau emporte ; proie que l'aigle dédaigne, et que ce mépris sauve de la mort. Un son que le vent fait voler sur le courant arrive enfin jusqu'à l'ouïe des deux brigands ; ce son a le retentissement et la raucité d'un instrument de cuivre : c'est le chant du cygne. La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes : tout le corps de l'aigle frémit ; deux ou trois coups de bec dont il frappe rapidement son plumage le préparent à son expédition : il va partir.

« Le cygne vient comme un vaisseau flottant dans l'air, son cou d'une blancheur de neige étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le mouvement précipité de ses deux ailes suffit à peine à soutenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se replient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait

entendre : l'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file ou de l'éclair qui resplendit. Le cygne voit son bourreau, abaisse son cou, décrit un demi-cercle, et manœuvre dans l'agonie de sa crainte pour échapper à la mort. Une seule chance lui reste, c'est de plonger dans le courant ; mais l'aigle prévoit la ruse ; il force sa proie à rester dans l'air en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre et sous les ailes. Cette profondeur de combinaison, que l'homme envierait à l'oiseau, ne manque jamais d'atteindre son but : le cygne s'affaiblit, se lasse et perd tout espoir de salut ; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve : un coup des serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage.

« Tant de puissance, d'adresse, d'activité, de prudence, ont achevé la conquête. Vous ne verriez pas sans effroi le triomphe de l'aigle ; il danse sur le cadavre, il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant ; il bat des ailes, il hurle de joie, les dernières convulsions de l'oiseau l'enivrent ; il lève sa tête chauve vers le ciel, et ses yeux enflammés d'orgueil se colorent comme le sang ; sa femelle vient le rejoindre ; tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang encore chaud qui en jaillit ¹. »

Dans ce drame terrible, l'intelligence s'unit à l'in-

¹ Voyez l'annonce du magnifique ouvrage sur les oiseaux d'Audubon, dans la *Revue britannique*, n° 15, septembre 1831, p. 37, 38 et 39. Cet excellent article est de M. Philarète Chasles.

instinct : il est impossible de n'y pas reconnaître l'attention, l'observation, la réflexion, une prévoyance qui naît de l'expérience, des combinaisons qui supposent la mémoire, une intelligence qui satisfait une passion, un langage qui éveille des idées, et une volonté qui les dirige.

L'existence des animaux est incompréhensible ; c'est un abîme où brillent quelques éclairs qui ajoutent à notre effroi. Jetés comme nous sur ce globe, dont ils possèdent une partie, ils y développent comme nous mille industries diverses, ils y combattent, ils y travaillent, réduits qu'ils sont à défendre contre tous les éléments une vie livrée, comme la nôtre, au double ravage du plaisir et de la douleur.

La nature ne les arme et ne les conserve que dans l'intérêt d'une harmonie générale, et tous leurs rapports avec l'homme sont ceux du serviteur au maître : bêtes de proie, ils nous gardent de la trop grande multiplication des espèces ; troupeaux paisibles, ils fournissent à nos vêtements et à notre nourriture ; manœuvres patients, ils labourent nos terres ; sentinelles vigilantes, ils gardent nos maisons : partout leurs travaux nous soulagent, et pour nous les prodiguer ils consentent à recevoir de notre main une nourriture que la terre leur offrait sans condition : partout leurs chants nous égayent, et pour nous les faire entendre ils se rapprochent instinctivement de nos demeures : c'est toujours à la portée de notre oreille que les oiseaux modulent leurs concerts. Dieu a voulu que le point harmonieux d'acoustique fût de l'habitation de l'homme.

Anéantissez l'homme, et les animaux, maîtres du monde, continuent de le peupler et de le posséder ; anéantissez les animaux, et ce globe cesse d'être habitable, et le genre humain périt.

Voici un fait qui mérite toute notre attention : Dieu a donné aux animaux assez d'intelligence pour nous servir, pas assez pour nous dominer.

Les animaux ont donc été créés pour l'homme, parce qu'ils sont indispensables à l'homme ; et il en résulte ce fait, digne d'arrêter longtemps notre pensée, que dès les premiers jours de la création l'homme était prévu.

Ainsi, notre existence tient à celle des animaux ; ils nous touchent de toutes parts sans toutefois s'élever jamais jusqu'à nous. La nature ne leur donne de lumière que ce qu'il en faut pour nous échapper ou nous servir ; mais cette lumière, c'est une intelligence ; mais cette intelligence nous comprend et nous obéit. Sous cette grossière enveloppe il y a une pensée qui me connaît, il y a des affections qui me cherchent. La nature semble avoir prodigué à la matière tous les dévouements que nous attribuons à l'amour. Ce chien que j'aime, qui m'entend, et dans lequel j'ai trouvé un ami, je me sens à la fois confondu de sa puissance aimante et pensante, et écrasé de son néant. Pourquoi tous ces milliers d'être vivent-ils pour mourir ? Dans quel but se perpétuent-ils ? que font-ils sur ce globe, qui ne leur appartient qu'en notre absence ? Ont-ils un avenir comme nous ? alors pourquoi les livrer aux caprices du genre humain ? Ne sont-ils qu'une proie

préparée à notre voracité ? alors pourquoi les passions ? pourquoi le plaisir ? pourquoi la douleur ? pourquoi la vie et la pensée ?

Lorsqu'une vérité nous trouble, nous la nions, comme si notre témoignage pouvait l'anéantir : il arrive aussi quelquefois que des esprits supérieurs lui opposent un système, et s'imaginent avoir sauvé l'humanité ; mais la vérité existe, il faut que son jour arrive, car tous les yeux la cherchent sur la terre. Qu'importent alors les erreurs systématiques de Descartes, de Bossuet¹, de Locke, de Buffon ! le génie n'a point d'autorité pour le mensonge.

Cette peur de la vérité vient de l'ignorance d'une vérité supérieure : c'est que la vérité est toujours bonne. Il faut donc l'adopter lorsqu'elle se présente, quelles que soient d'ailleurs les apparences fâcheuses dont nos préjugés l'environnent. Comment ferait-elle du mal aux hommes ? n'est-elle pas la pensée même de Dieu ?

Fort de ces maximes, nous ne reculerons pas devant la vérité ; nous dirons : Les idées des animaux et les idées de l'homme ont une source commune ; elles s'engendrent par le même principe, la sensation ; elles se multiplient par le même moyen, la mémoire, la comparaison, le jugement ; elles s'exercent par la même faculté, le vouloir. Ainsi, penser, sentir, se ressouvenir, vouloir, dans le cercle de la

¹ *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.*

sensation, sont des facultés animales, et non des facultés spirituelles. Il faut s'arrêter à ce premier point, car dans les systèmes des philosophes ces facultés appartiennent à l'âme, et constituent pour ainsi dire l'être humain tout entier. Une pareille vue donne le vertige. En vain, pour sauver l'âme et l'arracher à la matière, nous en appelons à l'étendue de notre intelligence, à la supériorité de nos pensées ; le physiologiste nous répond le scalpel à la main en nous montrant la supériorité de nos organes : il mesure la perfection de l'intelligence à la perfection de l'instrument. Passant du coquillage à l'insecte, de l'insecte au chien, du chien à l'homme, il nous montre la pensée attachée à la forme et se développant avec elle, toujours plus vaste, toujours plus puissante à mesure que l'animal s'élève dans l'échelle des êtres et que ses organes se perfectionnent. Il reconnaît dans la fibre palpitante une loi matérielle qui enveloppe toutes les créatures : l'homme n'est pour lui que le premier des animaux.

Ses observations sont vraies ; les conclusions qu'il en tire sont justes ; on peut tout lui abandonner, tout lui accorder : il raisonne sur des cadavres !

Remarquons d'abord que la force de ses arguments repose sur une erreur métaphysique : c'est que la sensation, la pensée, la mémoire et les volontés animales sont des facultés de l'âme. ®

Et si toutes ces choses n'appartiennent pas à l'âme, que deviennent les arguments ?

La question se réduit donc à séparer les facultés intelligentes de l'animal des facultés intellectuelles

de l'homme, à savoir ce qui constitue l'homme. Cette séparation n'a jamais été tentée, car on ne peut appeler une tentative les divisions systématiques qui régissent les écoles depuis tant de siècles, et qui tendent à une confusion funeste.

Voici le principe : AUCUNE DES FACULTÉS QUE L'HOMME PARTAGE AVEC LES ANIMAUX N'APPARTIENT A L'ÂME.

De ce principe, à la fois simple et transcendant, il résulte ce fait, que les facultés de l'âme sont indépendantes des sens et des organes.

Or la science du physiologiste est toute matérielle : il juge de l'intelligence par les corps ; les formes lui révèlent les facultés. Comment jugera-t-il de l'âme, qui ne touche à rien de ce qu'il voit ? Où cessent les rapports, cesse la science : l'étude de l'esprit ne peut plus être confondue avec l'étude de la matière ; la physiologie s'arrête sur les bords de la métaphysique.

CHAPITRE VI.

DE LA PHYSIOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

Nous croyons qu'il y a des faits qui ne sont point visibles à l'œil, point tangibles à la main, que le microscope ni le scalpel ne peuvent atteindre, si parfaits qu'on les suppose ; qui échappent également au goût, à l'odorat et à l'ouïe ; et qui cependant sont susceptibles d'être constatés avec une absolue certitude.

(M. JOUVERNOY, préface des *Esquisses de philosophie morale*, p. 5.)

De ce principe de Locke, que toutes les pensées viennent des sens, nous avons vu sortir une science nouvelle : la physiologie. On se crut alors à la source de quelques grandes découvertes. Entraînés sur ce terrain par leurs adversaires, les philosophes durent y continuer le combat. On les accusait d'ignorance, parce qu'ils raisonnaient sur l'homme sans connaître son corps : force leur fut de se faire anatomistes comme leurs adversaires s'étaient faits philosophes. Double métamorphose qui n'eut aucun résultat ; car, les uns partant de la matière pour arriver à l'âme, les autres de l'âme pour arriver à la matière, chacun resta dans son élément : le point de départ avait suffi pour les séparer à jamais.

J'en conclurai rigoureusement, non que ces deux

sciences sont incompatibles, mais qu'elles s'attachent chacune à une partie de l'homme bien distincte, et dont le point de contact ne saurait être saisi ni par le scalpel, ni par la pensée. L'une étudie tout ce qui, dans l'homme, appartient à l'animal; l'autre, tout ce qui, dans l'homme, appartient à l'ange : comment se rencontreraient-elles ?

Une autre conclusion non moins rigoureuse, c'est que les philosophes ont accordé à la physiologie une puissance qu'elle n'a pas; en d'autres termes, ils lui ont demandé l'explication de faits psychologiques placés hors de sa sphère.

Que l'anatomiste cherche les rapports de nos organes avec les phénomènes de l'intelligence, qu'il saisisse dans les perceptions de nos sens, toutes les pensées et toutes les passions animales, il a touché aux limites de sa science. Le scalpel n'atteint jamais que la matière; mais hors de son atteinte n'y a-t-il rien ?

N'y a-t-il rien en nous qui contredise, qui combatte, qui condamne les pensées et les passions matérielles ?

Ce qui est en nous, après l'intelligence et la matière, voilà ce qui constitue la science du philosophe.

Une raison supérieure à l'instinct animal.

Un sentiment de l'infini que le temps et l'espace ne sauraient satisfaire.

Un sentiment du beau dont le type entrevu n'a point de modèle ici-bas.

Un sentiment moral qui s'attaque à toutes nos volontés mauvaises.

Une conscience qui nous condamne ou nous absout.

Voilà ce qui est en nous après l'intelligence et la matière : des facultés et des volontés plus hautes que notre intelligence, plus fortes que nos passions, et qui souvent les dirigent vers un but entièrement contraire à nos intérêts matériels.

Et en effet, quel homme est assez malheureux pour n'avoir jamais senti son âme se soulever contre la bassesse et le crime ? Quel homme, dans cette lutte terrible de nos vices et de nos vertus, n'a pas éprouvé une fois dans sa vie la joie céleste de faire triompher des penchants qui n'étaient pas de la terre ?

L'âme est là; c'est elle qui triomphe, c'est elle qui jouit, c'est elle qui aime, c'est elle qui refoule le crime, la haine, la vengeance, et qui du haut de la croix, tandis que la chair souffre et que l'intelligence s'éteint, prie pour les bourreaux.

CHAPITRE VII.

DU TRAITÉ DES SENSATIONS.

La réalité qui tombe sous nos sens n'est pas toute la réalité.
(Tn. JEFFRONS.)

Voulant expliquer l'homme, Condillac imagine une statue : il lui présente des odeurs, des images, des sons. Chaque sens apporte ses idées, chaque idée instruit l'entendement. Bientôt la statue pense, compare, raisonne, imagine, connaît, veut : les sens complètent leur éducation, et l'homme paraît, l'homme matériel, l'homme intelligent, le premier des animaux, rien de plus.

La statue ayant tout reçu du dehors, l'homme, être moral, être infini, n'existe pas.

En effet, rien de plus variable que la sensation, rien de plus immuable que la vérité. Comment la sensation constituera-t-elle dans l'homme des idées indépendantes des choses, des temps et des lieux ? Le variable ne produit pas l'immuable.

Il doue sa statue d'intelligence sans lui donner une âme. C'est un homme moins toutes les facultés qui nous arrachent à la matière, nous ouvrent le monde invisible, et nous élèvent à Dieu.

Sculpteur maladroit, Condillac oublie d'invoquer un Dieu en commençant son ouvrage. Il donne la vie à sa statue, et lui refuse l'immortalité.

Remarquons bien qu'une fois la statue complète dans ses sens, l'auteur ne lui souhaite plus rien. Il veut prouver qu'on peut faire un homme avec des sensations, et il ne sort de ses mains qu'un singe ou un perroquet : voilà toute la puissance du matérialiste. Contre sa propre volonté, Condillac réfute Locke ; le disciple tue le maître dans le livre même où il se promet de le faire triompher.

CHAPITRE VIII.

DES VÉRITABLES FACULTÉS DE L'ÂME.

Revenons à l'homme maintenant, et laissons ce qu'il a de commun avec les plantes et avec les bêtes.

(SAINT AUGUSTIN, de la Vérité relig., chap. XLIII.)

Dans le sein de l'homme, je ne sais quel dieu, mais il habite un dieu.

(SÉNÈQUE.)

Notre corps tient à la fois de la plante et de l'animal : il se fait en nous, comme dans un chêne, une multitude d'opérations sur lesquelles notre volonté n'a aucun pouvoir. Le sang circule, les cheveux croissent, les ongles s'allongent, la chair se renouvelle ; nous végétons, nous grandissons, nous existons, nous mourons sans notre aveu : voilà l'homme plante.

C'est la faculté végétative qui imprime les formes à la matière ; elle est comme le moule de toutes les choses et de tous les êtres ; et cette forme, ce type, toujours le même dans les mêmes êtres, est un des phénomènes les plus incompréhensibles de la nature.

L'homme animal réunit à lui seul les penchants, les passions, les instincts, les intelligences de tous

les êtres organisés : il est plus industrieux que l'abeille, plus cruel que le tigre, plus rusé que le renard, plus terrible, plus varié, plus dissolu, plus insatiable que tous les animaux ensemble ; cela est si frappant, que leurs noms seuls expriment ses divers caractères, en sorte qu'au premier aspect l'homme, avec ses armées, ses villes, ses palais, semble n'être que le plus intelligent des animaux.

Qu'il parle de ses affections, de sa prévoyance, de sa mémoire, je jette les yeux autour de moi ; et toutes les facultés dont il se vante, je les trouve attachées à la matière dans la brute. L'oiseau qui mesure son vol sur la science acquise de la portée du fusil, l'hirondelle qui se précipite dans les flammes pour sauver sa nidee, le renard dont les ruses toujours nouvelles déroutent la meute du chasseur, me révèlent des trésors d'imagination, d'intelligence, de tendresse et de jugement. Je suis forcé de reconnaître aux animaux, comme à l'homme, des sentiments innés : l'amitié, la haine, la jalousie, la reconnaissance, la vengeance se renouvellent en eux à chaque génération. Ce que nous sentons, ils le sentent ; ce que nous désirons, ils le désirent ; seulement l'homme a plus d'étendue, parce que ses organes sont plus parfaits. C'est un animal universel, un être qui pense, se ressouvient, combine, réfléchit, désire, raisonne, se passionne et veut.

Mais si je tuais toutes ces passions, toutes ces facultés, excepté la dernière, l'homme serait-il anéanti ? A coup sûr il n'y aurait d'anéanti qu'une

plante et un animal : les facultés intelligentes et pensantes qui conviennent à la brute, et qui sont en nous. Est-ce donc là tout l'homme ? son intelligence se borne-t-elle à élever des dignes comme le castor, des palais comme l'abeille, des pyramides comme les termites avec les développements que lui permet une plus grande perfection dans les organes ? Toute son âme est-elle dans les besoins de son corps ? toutes ses pensées sont-elles dans les perceptions de ses sens, dans les volontés de ses passions, dans les fureurs de ses jalousies, dans ses amours terribles comme ceux du tigre, ou fidèles comme ceux des *inseparables*¹ ? Certes, si l'homme ne se compose que de ces facultés, qu'il partage avec les animaux, c'en est fait de son avenir. Comment immatérieller les unes sans immatérieller les autres ? comment donner celles-ci à l'éternité, et celles-là au néant ? nous abaisserons-nous jusqu'à la brute, ou élèverons-nous la brute jusqu'à nous ?

Rien de tout cela : nous sortirons de cette fange en nous repliant en nous-mêmes ; les actes intérieurs de la conscience nous révéleront cet être caché qui vit en nous, qui est nous, et qui se manifeste par l'approbation ou par le remords. L'âme nous avertira de sa puissance par des volontés contraires à nos passions animales ; de sa moralité, par le sentiment du juste et de l'injuste ; de sa grandeur, par les actes spontanés d'une raison qui aspire aux vérités éternelles ; de son origine céleste, par les no-

¹ Jolies petites perruches qui ne vivent que par couple.

tions sublimes du beau idéal ; de son immortalité, par le sentiment de l'infini, qui va se perdre au sein de Dieu.

Philosophes qui cherchez, comme dit Montaigne, si l'homme est autre chose qu'un bœuf, voici le moment d'exercer votre science : saisissez ce cadavre, jetez-le sur le marbre de vos amphithéâtres, fouillez dans son cœur, dans son sang, dans ses fibres, dans ses entrailles ; déployez les plis innombrables de son cerveau, prenant la matière en tous sens, la maniant, la retournant, la divisant avec le scalpel, l'étudiant avec la loupe ; reconnaissez d'un coup d'œil la mémoire, la volonté, la ruse, l'avarice, l'esprit de calcul, tous les arts humains, toutes les passions animales ; mesurez l'intelligence au développement des organes ; supprimez à volonté telle ou telle fonction en coupant tel ou tel nerf ; et lorsque, devenus maîtres de votre sujet, vous aurez bien saisi les rapports de la fibre aux sensations, et des sensations à la pensée, sur les débris de ces chairs palpitantes, vous me direz quelle est cette conscience énergique, ce maître sévère qui commande aux passions animales, qui leur retranche leurs plaisirs, et qui se réjouit de les voir abattues ; vous me direz quel sens a pu donner l'idée de l'infini à une créature si bornée, et d'où lui vient le sentiment du beau idéal, dont le modèle ne se trouve nulle part sur la terre : enfin j'oserai vous demander ce que c'est qu'agir, penser, souffrir, mourir pour la vérité, et, m'armant d'une seconde

expression de Montaigne, quelles bêtes ce sont que vertu et justice.

Moralité, raison, beau idéal, infini, conscience, voilà l'homme séparé de la matière et du temps, voilà les facultés qu'il possède seul sur la terre. J'ai trouvé son âme, et dans son âme la source morale de l'être humain, c'est-à-dire la nécessité d'une autre vie.

De ces modifications divines je vois naître la vertu, qui est le triomphe de l'âme sur la matière; l'amour véritable, qui rêve l'éternité; l'idée de l'ordre, qui sort de la conscience et de la raison; les rapports des effets aux causes dans l'infini: un Dieu!

Et ces facultés, qui sont en moi indépendamment de mes sens, existent dans tous les hommes; j'en retrouve des traces plus ou moins vives dans chaque individu, dans chaque nation: elles réunissent, elles constituent le genre humain.

Car ce n'est pas l'intelligence qui fait les civilisations. Les hommes et les peuples tendent à se séparer par les mœurs, les habitudes, les opinions et les passions animales; ils ne se touchent que par un point: le sentiment moral, le sentiment du beau; et ce lien invisible suffit pour former autour du globe la grande famille humaine.

Dans les animaux, au contraire, l'individu est toujours détaché de l'espèce. Son instinct l'isole même lorsqu'il devient l'instinct d'une société. Aucun instinct ne rapproche l'abeille de Chamouny de l'abeille du mont Hymette. Pour l'abeille il n'y a point

de *genre abeille*, comme il y a pour l'homme un *genre humain*; il n'y a qu'une ruche.

Ainsi l'intelligence, la mémoire, la volonté, toutes les affections, toutes les passions qui sont la vie des animaux, peuvent mourir dans l'homme; l'homme, pour cela, ne mourra pas. Son immortalité est plus qu'un fait; elle est un droit, ne fût-il séparé de la brute que par le sentiment de la Divinité.

Depuis trois mille ans, les philosophes ne cessent de soumettre les grandes questions de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme à l'examen de l'intelligence, et ils s'étonnent de n'arriver qu'au doute. Moi, je m'étonne de leur étonnement. Qu'ils recommencent cent fois le même ouvrage, et ils obtiendront cent fois le même résultat. Comment des facultés qui appartiennent à la matière et au temps serviraient-elles à la découverte de l'infini? N'y a-t-il pas quelque chose d'insensé à vouloir contempler les merveilles d'un autre monde avec un flambeau qui ne doit briller que dans celui-ci?

Ne nous trompons pas de puissance; c'est à l'âme à nous parler de l'âme. Et maintenant que nous connaissons ses véritables facultés, nous n'avons plus à craindre ni le doute ni l'erreur; car elles touchent de toutes parts à la vérité, qui est Dieu.

CHAPITRE IX.

PREMIÈRE LIGNE DE DÉMARCATIION.

Dieu, l'inépuisable mot, vient au bout de toutes les études de l'homme. (SAINT-MARC GIRARDIN.)

L'animal qui a des sens et qui perçoit des idées comme l'homme, reçoit ces perceptions et ces idées sans les analyser, sans en chercher le principe. Il n'éprouve pas cette curiosité sublime qui nous rappelle sans cesse à la cause première, c'est-à-dire à une cause que nous ne pouvons ni toucher, ni voir, ni sentir, mais que nous pouvons imaginer et comprendre, mais à laquelle il nous est donné de nous élever en rentrant en nous-mêmes ; car ce n'est qu'en nous-mêmes que se trouve l'idée de Dieu. L'intelligence de l'animal le laisse toujours sur la terre ; nous, nous passons d'un monde visible à un monde invisible : c'est là le privilège de notre nature. Nous voulons savoir ce que nous sommes, et pourquoi nous sommes ; nous nous adressons des questions qui sont plus grandes que notre intelligence ; nous allons toujours au delà du temps et de l'espace, comme si notre âme n'avait point de limites, comme si en nous il y avait un sens pour l'infini et l'éternité.

Ainsi, l'homme n'est pas seulement un animal sentant et intelligent, il est un être intellectuel dans le sens le plus élevé du mot. Il y a trois éléments en lui, il n'y en a que deux dans les animaux.

Animal sentant et intelligent, il perçoit tout ce qui est nécessaire à son existence comme les autres animaux. Être intellectuel, il perçoit l'univers. Il s'élève des détails à l'ensemble, du visible à l'invisible : il a l'idée de cause, l'idée de l'infini, il perçoit Dieu.

CHAPITRE X.

DE L'INSTINCT DE L'HOMME, ET DE L'IMPOSSIBILITÉ DE DEFINIR LES FACULTÉS DE L'ÂME.

Toute philosophie qui ne peut se faire comprendre de toutes les nations civilisées, ou être exprimée convenablement en toutes langues, par cette raison seule ne saurait être la philosophie vraie et universelle.

(Essai sur la nationalité des philosophes, par DE WILK.)

Concluons. Ce que les animaux savent, et qu'ils n'ont point appris, est une loi d'harmonie purement terrestre. Leur instinct se concentre sur le globe.

Ce que l'homme sait, et qu'il n'a point appris, est une faculté céleste qui lui découvre l'invisible et l'emporte dans l'éternité. Notre instinct, à nous, est la révélation d'un Dieu et le sentiment de notre immortalité.

Étudions en détail les diverses modifications, ou plutôt les diverses facultés de l'âme, et nous trouverons que leur unique but est de mettre l'homme en présence de celui qui est. La preuve irréfutable de l'existence de Dieu, nous la portons en nous.

Avant de commencer cette étude, je dois donner quelques éclaircissements sur la langue que je me

suis faite. Laisant de côté toutes les terminologies savantes, j'ai tâché de n'employer que des mots parfaitement intelligibles. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les phrases barbares inventées de nos jours par les différentes écoles sont absolument inutiles à la raison et à la pensée. Le but des philosophes ne doit pas être d'obscurcir la philosophie, mais de nous la rendre familière et commune. Nous voulons que les choses arrivent aux mots, et non que les mots se fassent pour les choses.

Toutefois on ne doit pas s'attendre à trouver ici une définition précise de ce que j'appelle les facultés de l'âme. Quelques philosophes l'ont tentée, mais toujours inutilement. Comment définir ce qui, par sa nature, échappe à toute définition ?

Il y a une haute métaphysique dans la composition de ce mot : *définir*.

Définir une chose, c'est la séparer de l'infini ; c'est la faire rentrer dans le cercle des choses finies, en décrivant les parties qui la composent, en la montrant aux yeux.

Toute définition des facultés qui appartiennent à l'infini est donc impossible. On n'a jamais défini, ni le sentiment, ni la raison, ni le beau, ni Dieu, ni aucune des facultés de l'âme, précisément parce que leur essence est infinie. Et cependant ce que nous ne pouvons définir, nous le sentons, nous le pensons, nous le croyons, nous en avons la conscience sans le connaître ; et cette conscience est l'astre mystérieux qui se lève aux limites de deux mondes.

CHAPITRE XI.

FACULTÉS DE L'ÂME. SENTIMENT MORAL.

La première idée de justice naît en nous, non de celle que nous devons, mais de celle qui nous est due.

(GUYTON DE MORVEAU, *Mém. sur l'éducation.*)

L'homme est le seul de tous les êtres qui ait le pouvoir d'abuser. Les animaux jouissent des dons de la nature, mais dans les limites de leurs facultés : une fois satisfaits, ils s'arrêtent : pour établir l'ordre général, Dieu a voulu que leurs désirs expirassent dans l'assouvissement.

Les désirs de l'homme, au contraire, sont si exorbitants, que rien ne peut les satisfaire, et qu'il éprouve bientôt le besoin de leur donner une limite : ce besoin est la première révélation du sentiment moral qui est en lui, et il le proclame par des réglemens et des commandemens, d'abord dans la famille, puis dans la tribu, puis dans l'État. Telle est l'origine de la loi humaine et politique ; loi sainte même lorsqu'elle est imparfaite, car elle témoigne de notre liberté en l'enchaînant, et de notre raison en nous forçant à l'obéissance.

Et il est si vrai que la nature de l'homme sollicite ces chaînes, que c'est absolument sous la domination

de la loi que les peuples se civilisent : plus cette loi est parfaite, c'est-à-dire plus elle laisse d'élan à la liberté dans la raison, plus la nation devient grande et puissante. Ainsi la prospérité des masses est attachée à la perfection des lois politiques qui naissent du sentiment de notre liberté, comme la sagesse de l'individu est attachée au développement du sentiment moral qui est en lui.

Il en résulte que le sentiment moral est indépendant de notre intelligence, et qu'il nous commande impérativement ce qu'il faut faire, non pour être heureux, mais pour mériter de l'être.

Fais ce qui te REND DIGNE du bonheur, dit le philosophe de Kœnigsberg. Se rendre digne du bonheur, c'est prendre la seule voie qui puisse nous conduire au bonheur ; c'est accomplir toutes les lois morales de notre être.

Et toutefois le bonheur terrestre n'est pas la conséquence nécessaire de l'accomplissement de ces lois : l'âme, qui nous ouvre cette route, attend donc une justice qui n'est pas de la terre, une récompense qui suppose un Dieu.

C'est ainsi qu'en cherchant le but de la loi morale, nous rencontrons le seul pouvoir qui puisse en réaliser les promesses ; et voilà que dès les premiers pas nous sortons de l'espace et du temps ! Nos espérances ne franchissent la création que pour nous élever jusqu'au Créateur.

Le sentiment moral, faculté de l'âme.

Le sentiment moral, première lumière qui rayonne vers Dieu.

CHAPITRE XII.

FACULTÉS DE L'ÂME. SENTIMENT DU BEAU.

On ne peut rien imaginer de si beau, de si grand, qu'on ne le trouve dans l'homme, que l'homme ne puisse même le produire quelquefois dans une pureté céleste.

(Woldemar, par JACOBI, t. I.)

Le type du beau est immuable, éternel ; il existe, car nous en avons la conscience et l'amour ; la conscience pour nous incliner à sa recherche, l'amour pour nous rendre dignes de le contempler.

Éclairée par ce flambeau intérieur, notre âme épuise inutilement tout ce qui l'environne ici-bas ; elle passe d'un monde à l'autre, du fini à l'infini, et s'arrête éperdue aux pieds du Créateur. En nous donnant cette faculté, Dieu se révélait à nous.

Chercher le beau, c'est donc chercher quelque chose qui n'est pas sur la terre ; c'est entrer dans le monde réel, un monde dont l'image voilée repose au fond de notre âme.

Ainsi le sentiment du beau se fait jour dans les ténèbres de nos sens : c'est une large brèche à la matière, dont toutes les perspectives s'ouvrent de la terre au ciel, du temps à l'éternité.

Cette idée du beau qui est en nous et que nous ne pouvons réaliser, cette idée de l'infini qui est en nous et que nous ne pouvons comprendre, cette idée du vrai qui est en nous et dont la recherche est le grand travail du genre humain, qu'est-ce autre chose qu'une image des réalités qui sont hors de nous et un avertissement que nous devons les posséder un jour ?

Le sentiment du beau, faculté de l'âme.

Le sentiment du beau, seconde lumière qui rayonne vers Dieu.

CHAPITRE XIII.

FACULTÉS DE L'ÂME. SENTIMENT DE L'INFINI.

Il est donc vrai, et je ne me trompe point en le disant, je porte toujours au dedans de moi, quoique je sois fini, une idée qui me représente une chose infinie.

(FÉNELON, de l'Existence de Dieu, seconde partie, chap. II.)

Tout nous échappe sur la terre, tout nous parle de notre néant : la vie se compose des jours qui ne sont plus, et le présent n'est rien que l'avenir qui passe. Encore si le temps épargnait nos souvenirs ; mais après les transports de joie et de douleur viennent l'indifférence et l'oubli. Notre existence s'efface jusque dans notre mémoire ; nous nous en allons par débris, et ces débris, tombés jour par jour sur notre route, disparaissent à mesure que nous avançons. Ainsi le passé meurt, le présent s'évanouit, et l'avenir n'est qu'une espérance. Une espérance ! ô mortel ! voilà ta grandeur ! Au milieu de ce monde de destruction, en présence de la mort et de l'oubli, lorsque tout finit autour de toi, tu espères une vie qui ne doit pas finir ! Le mot éternité n'étonne pas ton âme ; elle y répond par l'infini, sentiment sublime

qui nous détache de l'espace et du temps, et nous ravit au sein de Dieu.

C'est parce que le sentiment de l'infini vit en nous que rien de ce qui est fini ne peut remplir notre âme.

L'horreur du néant est une révélation de l'infini.

Mais qu'est-ce que l'infini ? tous mes efforts pour le comprendre sont inutiles. Il m'est également impossible de le nier et de l'imaginer. Ce que je sais, c'est que hors de l'infini il n'y a rien, ou, pour mieux dire, que tout est dans l'infini. Guidé par cette faible lumière, je pose un chiffre auquel j'ajoute sans cesse d'autres chiffres : je remplis de mes calculs l'immensité ; peine inutile ! La somme, éternellement croissante, ne se composant que de choses finies, mes yeux rencontrent toujours ses deux extrémités, le commencement et la fin. Alors mes regards plongent en deçà et au delà : point de fin, point de commencement ; ce que le chiffre poursuit sans jamais l'atteindre, ce qui est avant, ce qui est après, ce qui est partout et toujours, voilà l'infini.

Le sentiment de l'infini donne l'idée de tout ce qu'on ne peut saisir par les sens : il réalise pour nous l'inconnu.

L'infini n'a point d'image, parce qu'il n'a point de bornes ; il ne peut donc se trouver ni dans l'étendue ni dans les nombres. Il est le terme, le principe générateur qui contient tout, mais sans absorber son œuvre ; il est l'unité, il est Dieu.

Le sentiment de l'infini ne saurait appartenir à un être fini ; donc il y a en nous autre chose que notre

corps qui est fini, donc notre âme est immortelle.

Le sentiment de l'infini ne peut sortir d'une source moindre que lui-même; donc il y a quelque chose d'infini hors de nous, donc Dieu existe.

L'infini, c'est Dieu! c'est Dieu que tu cherches, ô mon âme! puisque rien de ce qui est fini ne peut l'arrêter ici-bas. Tu te détaches de toutes les joies de la terre, parce que toutes ces joies ont une fin; tu as horreur de toute limite, parce que toute limite est le néant. Tu ne te reposes qu'en toi-même dans cet infini, qui dépasse toutes nos passions, et qui est à la fois ton espérance, ta lumière et ton rassasiement.

Ainsi l'homme est le point d'union entre la nature et son Créateur; tout ce qu'il éprouve au delà de ses désirs terrestres est un avertissement de l'éternité. C'est par l'intelligence et l'amour que la nature arrive à lui; c'est par le sentiment du beau et de l'infini qu'il arrive à Dieu. La chaîne commencée sur la terre ne se rompt pas; elle va se perdre dans le ciel.

Le sentiment de l'infini, faculté de l'âme.

Le sentiment de l'infini, troisième lumière qui rayonne vers Dieu.

CHAPITRE XIV.

FACULTÉS DE L'ÂME. — LA RAISON.

C'est par la raison que nous découvrons les règles générales de justice qui doivent diriger nos actions.

(SMITH, *Théorie des sentiments moraux*, t. II, p. 276.)

J'ouvre pour la première fois la *République* de Platon. Toutes ses pensées me sont nouvelles, et cependant mon âme n'éprouve aucune surprise; elle se reconnaît, si j'ose dire, dans ces hautes conceptions; elle y entre avec transport, comme un conquérant dans son empire. Bien plus, sans autre secours que sa propre lumière, elle sépare la vérité de l'erreur: il y a en elle un juge qui pèse, discute, choisit, un juge qui dit: Voilà le bien, voilà le mal. Ce juge, c'est la raison.

La raison est le sentiment du vrai; c'est une révélation de la sagesse et de l'ordre. Tantôt elle plonge dans le monde des vérités transcendantes, tantôt elle nous environne des simples notions du sens commun. Raison pratique et raison pure, elle touche d'une part aux intérêts matériels de l'humanité, de l'autre à Dieu. Mais c'est toujours la même raison.

La raison ! les philosophes l'ont calomniée faute de l'entendre. Ils lui reprochent de fléchir sous le joug des passions, comme si elle nous était donnée pour les combattre. Ils ne voient pas que la raison est une lumière, et non une force ; que son office n'est pas de vaincre, mais d'éclairer ; qu'elle ne maîtrise pas nos mauvais penchants, mais qu'elle en montre les supplices ; qu'elle ne commande pas la vertu, mais qu'elle en signale les ravissements. Voilà la raison : positive, inflexible, il faut que ses oracles s'accomplissent, soit à la face d'un monde qui la méprise, soit dans les ténèbres de la conscience, où elle jette, en fuyant, son flambeau.

C'est donc ici le pouvoir le plus énergique de la nature, car en s'adressant à l'intelligence, il ne lui laisse d'autre choix que la vérité ou le mensonge, la sagesse ou la folie, la vertu ou le remords. Entre les extrêmes, la raison fait briller sa lumière, dont les reflets divins se projettent au loin dans le ciel. Et en effet, il y a deux révélations universelles : l'une extérieure, c'est la nature ; l'autre intérieure, c'est la raison. La nature parle aux sens ; toutes ses perceptions sont locales, diverses et fugitives. La raison est indépendante de la matière ; toutes ses idées sont unes, générales, éternelles. Unité, généralité, éternité : triple caractère de la raison.

Vainement Montaigne et Pascal lui déclarent une guerre furieuse, menaçant de la condition des bêtes quiconque marchera à sa lumière. Personne n'est tenté de les croire. On sent qu'ils se trompent par humilité ou par orgueil. Que si vous leur demandez

ce qui les blesse dans la raison, ils vous répondent en décrivant la politique, la médecine, l'histoire, la jurisprudence, toutes les sciences physiques et morales¹, réduisant la raison à des plaidoyers d'avocat, aux contradictions des savants, aux aberrations de la politique ; singulière raison qui ne parle jamais raison. Les voilà donc, ces hautes intelligences, méconnaissant l'œuvre de Dieu, calomniant le seul guide qui puisse nous conduire à la vertu, l'un pour se précipiter dans une foi aveugle, dont le dernier terme fut pour lui le cilice du bonze et le gris-gris du sauvage ; l'autre, pour faire triompher le doute et l'incrédulité.

Quel panégyrique de la raison que cette chute profonde de ses deux plus puissants adversaires ! Et après cela comment ne pas s'étonner, lorsqu'on voit Kant, le génie transcendant du siècle, dans le seul but de frapper la raison, soumettre l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme aux abstractions d'une logique mensongère, peser les arguments pour et contre, déclarer leurs poids égaux, et triompher ensuite de l'impuissance de la raison, comme si la raison véritable avait rien de commun avec ces tristes raisonnements ? Il est très-vrai que la philosophie de Kant s'appuie sur cette confusion inaperçue qui attribue à la raison tous les sophismes de l'entendement. L'entendement est une puissance com-

¹ *Essais* de Montaigne, liv. II, chap. xii, p. 288, et chap. xvii, p. 427, édition de Lefèvre ; *Pensées* de Pascal, art. 11, p. 176, édition de Lefèvre.

posée, par conséquent variable : ses facultés sont à la fois spirituelles et animales ; elles comprennent les sensations et les passions, qui ont chacune leur logique : aussi ne leur est-il pas donné de produire la conviction. Mais la raison est une puissance simple ; elle n'a point d'arguments, point de catégories, point d'antinomies ; elle est la raison, c'est-à-dire la lumière. Que peuvent les ténèbres contre la lumière ? la raison a toujours raison.

Socrate, interrogeant Ménon¹, lui demande ce que c'est que la vertu : « Il y a, dit Ménon, vertu d'homme et de femme, d'enfant et de vieillard, d'esclave et de citoyen. — Voilà qui va bien, répond Socrate ; nous cherchions une seule vertu, et l'admirable Ménon nous en présente un essaim ! » Nos philosophes modernes ont traité la raison comme Ménon traitait la vertu.

Observez avec soin les hommes qui médisent de la raison, et voyez s'ils n'ont pas quelque intérêt à vous retenir dans les ténèbres, car la raison, nous l'avons dit, c'est la lumière.

Concluons. La raison n'explique rien ; mais elle nous montre Dieu comme l'explication de tout. En effet, tous les problèmes que présente l'entendement, tous les phénomènes que présente la nature, ne peuvent se résoudre qu'en Dieu ; et c'est ainsi que la raison y arrive.

Donc si, par le témoignage des sens, l'homme sait que le monde existe ; par le témoignage de la

¹ Dialogues de Platon : *Ménon*, ou de la Vertu, t. VIII, p. 373.

raison, c'est-à-dire par le sentiment du vrai, il sait que le monde a un auteur. Et cette raison n'est pas seulement la raison d'un homme, c'est la raison du genre humain.

La raison, faculté de l'âme.

La raison, quatrième lumière qui rayonne vers Dieu.

CHAPITRE XV.

AL FACULTÉS DE L'ÂME. — LA CONSCIENCE.

Nous formons notre conscience au gré de nos passions, et nous croyons avoir tout gagné pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes.

(BOSSUET, *Sermons*.)

Avec les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, s'éveille la conscience. C'est la première faculté de l'âme qui apparaisse en nous; elle est énergique; mais aveugle. Qui trompe la conscience peut faire un Ravaillac ou un Marat. L'homme n'est pas toujours innocent quand sa conscience l'absout; il n'est pas toujours coupable quand sa conscience l'accuse. Prends garde, jeune mère, voici le moment d'agrandir ton âme, car elle va passer tout entière dans l'âme de ton enfant. Ah! ne souffre pas qu'une autre pensée que la tienne pénètre dans ce sanctuaire. Il s'agit du vice ou de la vertu, des joies ou des remords de toute une vie: tu graves sur l'airain. La première éducation se fait toute dans la conscience, et la conscience n'est bonne qu'éclairée par la raison.

Et toutefois il est des lueurs qui lui appartiennent en propre. Ces lueurs, trop sombres pour nous servir

de guides, brillent assez pour nous remplir d'inquiétudes; elles n'éclairent pas la route, elles y jettent le trouble; elles nous tourmentent par la pensée avant de nous tourmenter par le remords. Il y a dans Shakspeare un exemple de cette singulière faculté de notre âme. Hamlet veut tuer sa mère; il se croit le bras de Dieu, et destiné à punir un crime. Cependant il s'arrête, il hésite, et, faisant un retour sur lui-même, tout à coup il s'étonne du malaise qui le trouble et frappe son action de langueur:

Sicklied o'er with the pale cast of thought.

Remarquez bien qu'en égorgeant sa mère, Hamlet croit accomplir l'arrêt de la justice céleste; et cependant sa conscience le trouble; elle lui dit: Que vas-tu faire? Elle l'avertit avant le crime, elle le tuera après.

Ce sentiment si vrai, si douloureux, Shakspeare l'a saisi aux plus grandes profondeurs de l'âme humaine. Voilà bien la puissance qui apparaît sans qu'on l'appelle, et la seule aussi qui soit plus forte que notre volonté.

La conscience, c'est le bourreau de nos passions mauvaises: elle a des joies qui nous ravissent au ciel et des supplices qui nous précipitent aux enfers: inflexible à la fortune, au pouvoir, à la volupté, elle ne cède qu'au repentir et à la vertu; mais aussi a-t-elle besoin d'être éclairée par la raison.

C'est d'elle que nous vient la foi. La conscience et la foi, deux aveugles qui se jettent en tâtonnant dans

les routes du fanatisme, de la superstition, de l'idolâtrie, et qui enfin arrivent à Dieu. Là se rencontre le genre humain : le besoin de croire, le sentiment du beau, les contemplations de l'infini, l'y emportent éternellement. Ainsi, de toutes parts, l'âme se fait jour à travers les sens : elle éclate dans la matière comme le feu dans les ténèbres. Elle veut qu'on la voie, elle veut qu'on la connaisse : manifestant son existence par le sentiment de la vertu, sa grandeur par la pensée de Dieu, elle répand sur cette vie terrestre des lumières sublimes dont la source n'est que dans le ciel.

La conscience, faculté de l'âme.

La conscience, cinquième lumière qui rayonne vers DIEU.

CHAPITRE XVI.

RÉSULTAT DES CINQ CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

Et c'est ainsi, dis-je à mon âme,
Que de l'ombre de ce bas lieu,
Tu brûles, invisible flamme,
En la présence de ton Dieu.

(LAMARTINE, *Hymnes poétiques et religieuses.*)

Ainsi la direction de toutes les facultés de l'âme indique un point de rencontre placé en dehors de cette vie.

Ainsi l'homme véritable, dégagé de la matière, est une essence qui tend à Dieu par tous les points de son être.

Ainsi il y a une vérité universelle dont l'autorité est infaillible, non parce qu'elle est universelle, car on connaît des erreurs universelles ; mais parce qu'elle est en nous, parce qu'elle apparaît divinement à chaque naissance pour former le témoignage du genre humain.

Cette vérité, c'est Dieu.

Toutes les facultés de l'âme le découvrent.

Son existence est la condition de notre grandeur.

Son existence est la consolation de notre misère.

Son existence est l'explication de tout.

Tout prouve Dieu et Dieu ne se prouve pas. Aucune faculté animale, aucune faculté de l'infelligence n'arrive à lui. La logique le nie, le raisonnement le nie, la métaphysique le nie, les passions le nient. Qu'importe ! l'âme le voit.

Elle le voit en s'élevant à lui par l'amour ! Car il faut bien le remarquer, au fond de l'amour il y a toujours quelque lumière. On ne peut aimer ce qui serait entièrement inconnu.

Vérité féconde, source de toute vérité, instinct céleste, source de toute vertu, Dieu ne vous a pas confié à cette intelligence infirme qui a des arguments égaux pour le mensonge et pour la vérité ; il vous a placé au-dessus des raisonnements, dans le sanctuaire immuable de la conscience, de la raison, du beau, du bon et de l'infini ; il vous a placé dans ses propres attributs, comme pour nous instruire de nos glorieuses destinées : en imprimant son nom sur son ouvrage, Dieu consacrait notre immortalité.

Ainsi, deux natures dans les animaux : l'instinct qui les attache à la terre, l'intelligence qui les unit à l'homme.

Deux natures dans l'homme : l'intelligence qui l'unit à la création, l'instinct de l'âme qui lui révèle un Dieu. La sphère des êtres s'élève de la matière à l'esprit, du néant à l'éternité.

En résumé, l'homme est double. Il a reçu des sens

extérieurs pour communiquer avec la matière, et des sens intérieurs pour communiquer avec Dieu ; il est le point d'union entre la terre et le ciel. Avec l'homme, disait poétiquement Goethe, commence le premier entretien de la créature et du Créateur !

CHAPITRE XVII.

DE L'ANTAGONISME INTÉRIEUR DE L'HOMME.

Lorsque je veux examiner ma propre conduite et la juger, il est évident que je me partage, pour ainsi dire, en deux personnes, et que le *moi* qui examine et qui juge fait un autre personnage que le *moi* dont la conduite est examinée et jugée.

(SMITH, *Théorie des Sentiments moraux*, t. II, p. 16.)

De cette séparation des deux natures de l'homme, nous voyons sortir ce fait digne des regards du philosophe :

Toutes les facultés de l'intelligence tendent à la terre; toutes les facultés de l'âme tendent au ciel.

Les unes sont des idées;

Les autres sont des sentiments.

Deux natures, deux empires dans le même être, la mort et l'immortalité.

Suivant que ces deux natures sont plus ou moins développées, nos idées sont plus ou moins terrestres, nos sentiments sont plus ou moins religieux.

Et ici la puissance de l'homme est la plus grande qui se puisse concevoir.

Je voudrais donc le graver en lettres de feu dans le

cœur de toutes les mères, je voudrais le crier au monde entier : LES FACULTÉS DE L'INTELLIGENCE CROISSENT PAR LE TRAVAIL, LES PASSIONS TERRESTRES PAR NOTRE FAIBLESSE, LES SENTIMENTS DE L'ÂME PAR NOTRE VOLONTÉ.

Cette différence est caractéristique; elle renferme la preuve de notre liberté morale : tu seras un animal intelligent et passionné, si tu t'abandonnes à tes appétits matériels comme les animaux intelligents et passionnés; tu seras un être libre, une substance immortelle, un homme, si tu le veux.

Remarquez bien que le sentiment de Dieu est accordé aux esprits les plus médiocres; tandis que de hautes intelligences s'abiment dans l'athéisme. L'incrédulité complète, si elle existe, s'explique par le sommeil de toutes les facultés de l'âme.

Le développement d'une seule de ces facultés suffit pour nous montrer Dieu; toutes ensemble ne suffisent pas pour le comprendre.

Et cependant elles ne sauraient nous manquer sans que tout nous manque. Les plus beaux génies parmi les incrédules sont toujours des êtres incomplets, ils nous donnent l'œuvre de l'intelligence; les génies religieux nous donnent l'œuvre de l'intelligence et l'œuvre de l'âme. Aussi voyez la supériorité de Spinoza, de Descartes, de Newton, de Fénelon sur toutes les puissances intellectuelles qui ont proclamé le néant.

CHAPITRE XVIII.

SUITE DU MÊME SUJET. LE DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS DE L'ÂME NOUS MET EN PRÉSENCE DE DIEU.

Les véritables principes de la morale sont encore à naître avec la connaissance plus intime des facultés de notre âme.

(BONSTETTEN, *l'Homme du Midi et l'Homme du Nord*, p. 196.)

Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre.

(BOSSUET, *Sermon sur l'Amour des plaisirs*, p. 319.)

Donc il y a dans l'homme deux êtres bien distincts : l'être intelligent et l'être spirituel. A l'un, les idées qui viennent des sens; à l'autre, les sentiments qui viennent de l'âme. L'être qui a des idées et l'être qui a des sentiments constituent chacun un moi, et leur lutte éternelle forme le drame de la vie. Ce sont les deux hommes que Louis XIV reconnut en lui, et dont les combats produisirent tant de choses honteuses ou magnanimes, suivant le triomphateur.

Dans l'animal il n'y a qu'un être : aussi n'y a-t-il point de combats. Ses pensées s'agitent au sein de la matière et restent matérielles. Dans l'homme, au contraire, les pensées de l'intelligence se déroulent à travers les sentiments de l'âme et leur em-

pruntent quelque chose. Les plus grossières nous arrivent avec une empreinte plus ou moins forte de l'essence céleste. Voilà ce qui rend l'amour si sublime toutes les fois que l'âme ébranlée lui imprime le sentiment du beau et de l'infini.

On n'instruit pas les facultés de l'âme, on les réveille. Tout ce qui nous vient d'elles nous semble une réminiscence ou une inspiration.

Ainsi les grandes vérités morales sont en nous comme sentiments avant que le génie nous les rende visibles comme pensées.

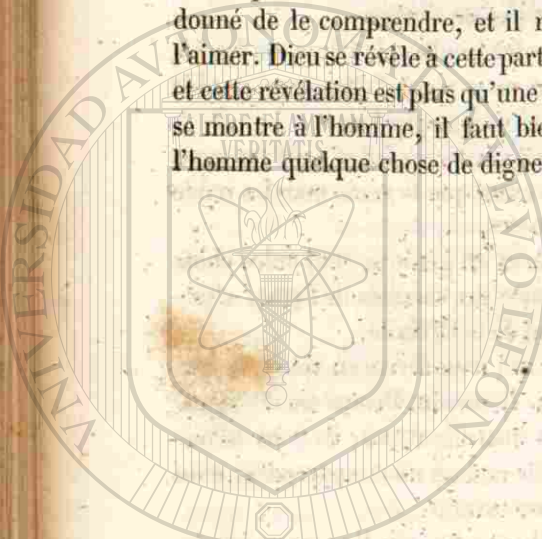
C'est que les pensées du génie ne sont autre chose qu'une vue plus claire des facultés de l'âme, c'est-à-dire du sentiment de la Divinité.

Ceci explique ce qui nous arrive en lisant Platon, Descartes, Fénelon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre : ils ne nous instruisent pas, ils nous fécondent. Tout ce qu'ils croient nous apprendre, nous croyons nous en ressouvenir.

Et toutefois ce phénomène n'a lieu que pour les grandes vérités morales qui sont en nous. Jamais, par exemple, on ne croit se ressouvenir des vérités physiques qu'on découvre ou dont on s'occupe pour la première fois. L'intelligence n'a de mémoire que pour ce qu'elle apprend; l'âme en a pour ce qu'elle n'a pas appris. ®

De ces principes et de ces faits je conclus que la réunion des facultés de l'âme compose un être supérieur, un être à part, un être complet : l'être immortel.

Or, toutes les facultés de cet être étant des sentiments, il en résulte que l'essence de l'âme n'est pas la pensée, mais l'amour. Aussi n'est-ce que par l'amour que nous arrivons à Dieu. Il ne nous est pas donné de le comprendre, et il nous est permis de l'aimer. Dieu se révèle à cette partie de nous-mêmes ; et cette révélation est plus qu'une espérance : si Dieu se montre à l'homme, il faut bien qu'il y ait dans l'homme quelque chose de digne de Dieu.



CHAPITRE XIX.

DE LA MÉMOIRE ET DE LA VOLONTÉ PHYSIQUES. DE LA MÉMOIRE ET DE LA VOLONTÉ DE L'ÂME.

L'homme est donc le temple de Dieu, et il mérite beaucoup mieux ce nom que le monde.... car il n'est pas seulement le temple, il est l'adorateur.

(BOSSUET, troisième sermon pour le jour de Pâques.)

Il résulte de là que la société des animaux ne peut subsister que par des passions, et celle des hommes que par des vertus.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude neuvième.)

Supposons une créature organisée comme l'homme, avec des mains, un cerveau et la pensée ; retranchons à cette créature le sentiment moral, le sentiment du beau, le sentiment de l'infini, la raison et la conscience, toutes les facultés de l'âme : l'homme, être céleste, n'existera plus ; et cependant il y aura encore un être complet, un être vivant, un animal doué d'une intelligence supérieure à celle du chien ou du singe : l'homme du matérialiste.

Cet être éprouvera des sensations et percevra des idées, suivant la théorie de Locke ; il possédera la mémoire et la volonté, mais cette volonté sera limitée aux choses qui tombent sous les sens, et ne sou-

lèvera que des passions matérielles et des appétits grossiers. Ainsi, d'une part, point de révélation de la puissance qui a créé le monde; d'autre part, point de volonté morale contre les passions mauvaises : le combat intérieur du bien et du mal cesse, l'antagonisme de l'homme s'anéantit, et tout ce que peuvent produire de grand et de généreux les sentiments du beau et de l'infini, toutes les œuvres de l'âme humaine disparaissent de notre histoire.

Une telle créature n'existe pas. Il n'y a point d'intermédiaire entre la brute et l'homme, si ce n'est l'homme lui-même, parce que l'homme tombe quelquefois au niveau de la brute. Mais de cette abjection où il se jette on peut le tirer, tandis que rien ne peut tirer la brute de son abrutissement. L'animal le plus parfait reste fidèle à ses instincts. Faites l'éducation d'un chien, le plus brillant succès ne vous donnera qu'un chien : ce qui veut dire que son intelligence si merveilleuse ne se développera que dans les qualités attribuées à son espèce. Ainsi, il sera chasseur, il gardera les troupeaux, il aimera, il défendra son maître ; mais jamais vous ne lui apprendrez à vivre en république comme l'abeille, ou à bâtir une maison comme le castor.

Encore les qualités qui lui sont propres sont-elles très-restreintes. Tout se borne à l'intelligence et à des affections sans choix et sans lumière. Le chien s'attache au maître que le hasard lui donne. Il n'aime pas les hommes ; il se donne à un homme, il en cherche l'appui : c'est l'instinct du lierre et non

l'élection de l'amour ; c'est une loi imposée et non un sentiment libre. Ce que vous admirez en lui, vous le retrouverez dans cent mille autres, et tous les prodiges de l'individu ne sont que le caractère de l'espèce. Animal admirable sans doute, mais évidemment créé pour l'homme, puisque du foyer de ces attachements si vifs et de cette intelligence merveilleuse aucun trait de lumière ne rayonne vers Dieu.

Il n'en est pas de même de l'homme. Choisissez l'être le plus abject, l'intelligence la plus infime ; placez cet homme dans des circonstances favorables au développement du sentiment du beau et de l'infini : soudain l'être sans intelligence s'élève jusqu'à la pensée de Dieu, et du cœur de l'homme brutal et vicieux vous verrez jaillir de nobles sentiments de piété et d'amour.

Il y a en nous des clartés que notre paresse laisse dans l'ombre, d'autres que l'éducation laisse dans l'oubli : celles-là, il ne faut qu'une idée morale pour les rendre visibles ; comme il ne faut qu'un choc pour faire jaillir l'étincelle du caillou qui la recèle.

Le célèbre méthodiste Whitefield prêchait dans les rues de Philadelphie. On connaît l'influence prodigieuse de ce sectaire et le pouvoir de son éloquence sur la multitude, il lui fallait de l'argent pour une action de charité, et il s'adressait à la populace la plus abrutie du globe. Tout à coup il est interrompu par des sanglots, un homme sort de la

foule, et jetant devant lui une douzaine de cailloux et quelques pièces de monnaie, il lui dit dans son langage énergique : « Tiens, voilà mon aumône ; j'étais venu pour te casser la tête, et c'est toi qui m'as brisé le cœur. »

Les deux volontés de l'homme se développent ici dans toute leur énergie. L'orateur réveille la volonté de l'être moral ; il va la chercher au milieu des passions les plus coupables, et l'oppose à la volonté de ces passions. Il fait instantanément ce que l'éducation aurait dû faire peu à peu, et avec plus de fruit pour l'individu. Il sépare l'homme de la bête féroce, il l'appelle au dehors, et le force à signaler sa présence par une action d'homme.

Il y a donc deux volontés dans l'homme : il n'y en a qu'une dans les animaux, mieux caractérisée encore sous le nom de désir. Aussi l'homme seul est-il libre sur la terre ; seul, il peut se combattre et se vaincre ; seul, il échappe aux fatalités de l'organisation.

L'homme vertueux est celui chez qui la volonté de l'être spirituel est plus forte que la volonté de l'être matériel.

Lorsque les deux volontés se rencontrent, il y a lutte, et alors, suivant que l'une ou l'autre l'emporte, vous voyez apparaître Épaminondas ou César, Socrate ou Sylla, Washington ou Buonaparte : la sagesse ou l'ambition avec toutes leurs suites.

Lorsque la volonté de l'âme est la plus forte, elle fait servir les facultés de l'intelligence à son triomphe ; et lorsque, au contraire, la volonté animale a

le dessus, toutes les facultés de l'âme s'effacent ou lui obéissent. Dans ce dernier cas, l'âme prête aux passions terrestres quelque chose de sa puissance et de sa grandeur. L'infini appliqué aux ambitions humaines fait les héros et les conquérants. Toutes les gloires qui n'ont pas le bonheur de l'humanité pour objet sortent de là.

On a vu que l'homme réduit à son corps et à son intelligence est un animal complet, vivant et pensant ; mais l'être purement intellectuel que nous en avons détaché n'est ni moins complet, ni moins vivant, ni moins pensant : seulement ses pensées sont d'un autre ordre ; elles constituent l'être moral, comme les pensées de l'intelligence constituent l'être physique. L'intelligence est faite pour sentir et pour connaître ; l'âme, pour révéler et pour aimer. Ainsi, derrière la mémoire des choses terrestres existe la mémoire des choses célestes, d'abord obscure, confuse comme les souvenirs d'un songe, puis dorée et lumineuse comme les premiers rayons de l'aurore. A cette mémoire les sens ne fournissent rien : indépendante de la matière et du temps, tous ses souvenirs sont de l'éternité ; elle nous parle de Dieu, toujours de Dieu, et nous y croyons sans le voir, et nous y croyons sans le toucher, et nous y croyons sans l'entendre, et nous y croyons intellectuellement, contre tous nos intérêts matériels, malgré nos terreurs, malgré nos faiblesses et nos crimes. Tels sont les souvenirs de l'âme. Leibnitz les appelait des pensées obscures ; Descartes, des pensées in-

nées; Bacon, le sentiment divin. Heureuse mémoire, qui se souvient de Dieu, et qui l'apporte ici-bas pour le faire adorer! Car de cette faculté procède la passion céleste qu'on appelle amour, et qui, sur la terre, n'appartient qu'à l'homme. Là est notre plus haute puissance, et peut-être aussi notre plus brillante lumière, le besoin d'aimer quelque chose de parfait étant comme une révélation de notre destinée. Et en effet notre âme serait-elle capable de connaître les perfections éternelles, si elle-même ne touchait par quelques points à l'éternité?

L'âme possède donc une mémoire supérieure, laquelle mémoire nous arrive tout empreinte des merveilles d'un monde que nous ne voyons pas, et de la pensée d'un Dieu qui nous est inconnu.

Et ce Dieu, nous le pressentons comme la terre pressent le soleil lorsque les premières lueurs du jour dorment la cime des montagnes: alors le zéphyr souffle, l'oiseau chante, l'onde s'éveille! et l'âme humaine s'épanouit au milieu de ces joyeux pressentiments de la nature.

CHAPITRE XX.

UNION DES FACULTÉS DE L'ÂME ET DES FACULTÉS DE L'INTELLIGENCE.

Nous sommes trop élevés à l'égard de nous-mêmes pour nous comprendre. (SAINT AUGUSTIN.)

Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

(Évangile de SAINT JEAN, IV, 24.)

On nous demande comment l'âme s'unit à la pensée; nous demandons, nous, comment la pensée s'unit à la matière: et les deux questions restent également sans réponse. Tout ce que nous savons, sans le comprendre et sans vouloir l'expliquer, c'est que la pensée est l'organe de l'âme, comme les sens sont l'organe de la pensée. Au sommet des facultés de l'intelligence l'âme apparaît.

Dans cette fusion passagère des deux natures, l'être intelligent ne se fait connaître que par ses relations avec les choses terrestres, et l'être spirituel que par ses impressions des choses divines.

Rien de plus tranché que les attributs de ces deux êtres dont la réunion fait l'homme.

L'intelligence sait qu'il y a un monde, des animaux, des plantes, les astres, le soleil.

L'âme sait qu'elle est immortelle, et que Dieu existe.

Ainsi l'âme nous apprend ce que sans son secours les plus belles intelligences ne sauraient jamais : l'infini, le beau, le moral, le vrai, leur est un monde fermé. L'âme, au contraire, agrandit l'être qu'elle possède, elle le dématérialise ; tout ce qu'elle ajoute à la pensée est incompréhensible à la pensée : du temps elle fait l'éternité, de l'espace l'immensité, de la mort l'immortalité ; elle ne s'attache qu'à l'invisible, et ne se repose que dans l'infini.

Quelle distance entre ces conceptions et la pensée !

Penser, c'est juger. Mais les animaux pensent ; seulement leurs pensées s'arrêtent où le beau, où l'infini commencent. Or, il n'y a point de beau, point d'infini pour l'être matériel. Le beau n'existe que pour l'essence sublime qui le cherche ; l'infini n'existe que pour l'âme qui le désire. Si vous pouviez ajouter le sentiment de l'infini et le sentiment du beau au plus petit insecte, à l'éphémère qui ne vit qu'un jour, cet atome imperceptible comprendrait l'éternité et verrait Dieu, et cette vision le ferait immortel.

CHAPITRE XXI.

SUITE DU MÊME SUJET. DES SOURCES VÉRITABLES DE LA VERTU.

Ah ! si Satan pouvait aimer, il cesserait d'être méchant.
(SAINTE THÉRÈSE.)

Tous nos premiers mouvements sont bons, généreux, héroïques ; la réflexion les atténue et les tue. L'âme parle d'abord, et son langage est celui de l'amour et de la vertu ; l'intelligence raisonne ensuite, et son raisonnement est toujours plus favorable à la matière qu'à l'esprit.

Ne vous étonnez pas si les progrès de l'intelligence sont si souvent inutiles à la vertu. Rien n'est plus simple : c'est que la vertu a une autre source.

Dans les régions de l'intelligence, tout est individuel ; dans les régions de l'âme, tout est sympathique ; aussi ne voyons-nous sortir de l'intelligence isolée que le froid égoïsme ou la triste personnalité, tandis que l'âme couvre le monde de ses ailes et ne se sent vivre que dans l'amour de Dieu et de l'humanité.

CHAPITRE XXII.

QU'EST-CE QUE L'ÂME ?

On écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même.

(Pascal, *Discours sur la passion de l'amour.*)

L'âme de l'homme n'est pas la chose par laquelle son corps vit, se meut et se développe. Elle n'est point un organe comme le cerveau, elle n'est point une faculté comme la mémoire, elle n'est point une aptitude comme le calcul, mais elle exerce tous nos organes, et elle prête son infini à toutes nos facultés, à toutes nos aptitudes. Qu'est-elle donc ? elle est cette chose ajoutée à la vie et à l'intelligence qui nous apprend Dieu. Elle est le pouvoir de nous adresser à nous-mêmes les grandes questions d'éternité, de causalité, d'immortalité qui n'inquiètent que nous ici-bas, elle est aussi le rayon lumineux qui les éclaire.

Donc ce que nous appelons vulgairement l'homme, l'être mangeant, buvant, labourant, plantant, calculant, n'est que l'animal. Il faut que l'âme paraisse pour que l'homme existe : l'âme, c'est l'homme même, puisque le reste ne l'est pas. Elle agrandit

nos pensées et sanctifie nos passions. Quand elle rayonne à travers l'intelligence, c'est le génie ; à travers la volonté, c'est la vertu ; à travers nos affections, c'est l'amour. Hors de là il n'y a rien que la matière et le mouvement, l'être mangeant, buvant, labourant, plantant, calculant, le plus destructeur, le plus avide, le plus incapable et avec cela le plus intelligent des animaux. La connaissance de Dieu seule, de cet animal a fait un homme.

CHAPITRE XXIII.

DE LA LIBERTÉ MORALE.

Le pouvoir de faire le mal était inséparable de celui de faire le bien ; et afin que le mérite de la vertu pût exister, il fallait que le vice fût possible.

(AUGUSTIN, *Sermon sur la nécessité de la loi de Dieu*, p. 68.)

Le sage seul est libre.

(ZÉNON.)

Être meilleurs ou pires dépend de nous ; tout le reste dépend de Dieu.

(JOURNET, *Recueil de pensées*.)

La nature de l'homme étant double, on peut en conclure sa liberté morale. Les deux puissances ne se rencontrent que pour se combattre, et le combat est la preuve de la liberté.

Une autre preuve de notre liberté morale, et ceci nous l'avons déjà remarqué, c'est la création des lois. De son propre mouvement l'homme resserre le cercle de ses facultés, il enchaîne en lui l'animal pour donner plus de puissance à l'âme ; on dirait qu'il devine dès son premier pas dans la vie que l'âme seule le fait grand.

L'homme se donne des lois, les animaux les reçoivent de la nature. Donc l'homme peut faire tout ce que les lois empêchent ; donc les animaux ne peuvent faire que ce que la nature leur permet.

La véritable vie de l'homme ne commence qu'avec la pensée de Dieu, et la pensée de Dieu seule nous fait libres. Voilà pourquoi les passions désordonnées et les volontés animales tendent à l'éteindre ; elles attaquent Dieu dans toutes les facultés qui le révèlent ; elles rendent l'homme incapable de comprendre la vérité et la vertu ; elles l'abrutissent afin de le maîtriser et de le posséder. Ne vous étonnez pas si, enfermé dans ses sens comme dans une prison, cet homme refuse d'en sortir : où irait-il et que ferait-il, lorsque, au delà de son néant, il ne voit que le néant ? Et cependant il y a là une âme ; mais cette âme sommeille, et avec elle sa volonté et sa liberté.

La liberté, c'est la puissance de choisir et de vouloir ; voilà pourquoi la liberté sans la raison est dangereuse, comme la raison sans la liberté serait inutile.

L'homme est toujours libre, mais il n'est pas toujours assez fort pour bien user de sa liberté. Les âmes fortes font fléchir les passions ; les autres y cèdent. Ainsi l'homme ne jouit d'une véritable liberté que dans la force et dans la lumière.

Force et lumière, éléments inséparables de toute sagesse, de toute puissance et de toute félicité.

Résister à nos passions, c'est constater en nous l'existence d'une volonté plus forte que nos passions. Cette volonté éveille la conscience ; car la conscience se réjouit de son triomphe ou s'afflige de sa chute. Cette volonté est éclairée par le sentiment du beau et de l'infini, car elle agit dans un intérêt idéal souvent en opposition avec l'intérêt matériel. Cette vo-

lonté est l'âme même, un être complet, un être pur, un être sublime, qu'on peut repousser, qu'on peut vaincre, mais qu'on ne peut avilir. Le combat la constate, la chute l'affaiblit, le repentir la ranime, le triomphe l'élève : elle EST : ce mot fait toute la supériorité de l'homme.

Donc, nous considérons la liberté comme une sphère où l'homme exerce sa force et ses deux volontés. Cette sphère est plus ou moins vaste, suivant l'étendue de nos facultés intellectuelles et morales. En d'autres termes, le cercle de notre liberté s'agrandit à mesure que nos lumières s'accroissent ; ce qui ne veut pas dire que ceux qui ont beaucoup de lumières sont meilleurs que ceux qui en ont peu, mais ce qui veut dire seulement qu'ils ont le pouvoir de le devenir.

L'homme qui cède à ses passions obéit à un maître qu'il s'est donné.

Il en résulte qu'obéir à nos passions ce n'est pas être libre, c'est leur céder ; c'est céder à quelque chose de moins grand que nous.

En définitive, l'homme ne sait point assez qu'il peut vouloir ce que ses passions ne veulent pas. Et comment le saurait-il, si personne ne songe à le lui apprendre ? Cette puissance qui nous ferait si grands, reste donc stérile faute d'être connue. Nous ne sommes faibles que parce que nous ignorons que nous pourrions être forts. Jetez les yeux sur le monde et comptez les hommes qui combattent. Leur petit nombre vous apprendra le vice fondamental de toutes nos éducations.

Tout homme qui s'étudie est grand ; tout homme qui use de ses forces est invincible.

Se faire un caractère de la sagesse, c'est marcher librement et résolument contre le torrent de nos vices et de nos passions ; c'est vouloir et pouvoir ce que nous pouvons et ce que nous voulons. D'où il résulte que la créature la plus puissante et la plus libre de l'univers est celle qui sait se soumettre à la douleur pour obéir à la vertu.

CHAPITRE XXIV.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Le règne de Dieu est au dedans de l'homme.

(Évangile, paroles de Jésus-Christ.)

D'où viendrait tant d'orgueil à la poussière, et tant de préteution au néant?

(ANCILOU, sur l'Immortalité de l'âme.)

Oh ! qui ne se réjouirait dans la vallée de larmes à la vue de cette joie céleste et éternelle !

(FANBLOU, *Corresp. de famille*, p. 203, t. II.)

Les méditations précédentes n'avaient d'autre objet que l'étude de l'homme. Je voulais me connaître ; et c'est en dirigeant mes regards sur moi-même que de toutes parts je suis arrivé à Dieu. Dieu existe, car il a mis en nous un témoin de son existence ; il existe, car toutes les facultés de l'âme le cherchent et le trouvent : fait immense et sans réfutation possible. En effet, ce qu'une intelligence adopte, une autre intelligence peut le nier. Les démonstrations logiques ont toutes leurs antinomies ; mais ici point de raisonnements, point d'arguments ; c'est une lyre céleste dont toutes les cordes vibrent pour le ciel ; c'est un Dieu qui se manifeste à la conscience du genre humain.

Voilà notre plus beau titre à l'immortalité ! Dieu a tout fait pour l'homme en se laissant entrevoir. Pourquoi se serait-il révélé à qui devrait cesser de le connaître ? Avoir aimé Dieu, et rentrer dans le néant, chose contradictoire et impossible ; avoir contemplé des perspectives éternelles, et cesser d'être, chose absurde ; ce serait avoir plus imaginé que Dieu n'a créé.

Mais, dis-tu, je n'ose croire à de si hautes destinées. Dieu ne m'en donne la pensée que pour adoucir les maux de la vie, et cette pensée, ne fût-elle qu'une illusion, est encore le plus magnifique des présents. Qu'est-ce donc que Dieu pourrait me devoir au delà ? — Eh bien ! jette les yeux autour de toi ; au milieu de tant de bienfaits prodigués, tâche de découvrir une déception. Il s'agit de savoir ce qui a été promis et ce qui a été donné, si les dons égalent les besoins, si les jouissances manquent aux désirs. Cherche un animal qui ait soif, et qui ne puisse découvrir une fontaine ; une plante attachée à la terre, et sur laquelle le souffle du matin n'apporte de douces rosées ; une pensée humaine qui ne puisse s'accomplir ; un sentiment d'amour qui ne puisse se réaliser ! Dieu dit à chaque intelligence : Ce que tu conçois, je te le donnerai ; et sa magnificence se montre jusqu'aux limites de la nature. Vois ce frère moucheron : sa tête est couronnée de diamants, ses ailes sont nuancées des couleurs de l'arc-en-ciel ; c'est pour lui que le zéphyr balance les fleurs, que la lumière y dépose ses parfums et que le ciel y laisse tomber une goutte de son am-

broisie ; pour lui la terre est un banquet magnifique, et la vie une aurore radieuse toute consacrée à la volupté. Et cependant, au milieu de tant de richesses, au sein de tant de plaisirs, aucune voix n'éveille sa reconnaissance, rien ne l'occupe au delà de ses appétits, rien ne l'inquiète au delà de son horizon : il vit, jouit et meurt ; son destin est rempli. Quoi ! le moucheron n'a pas été trompé, et l'homme le serait ! Il y aurait en nous un sentiment sans but, une inquiétude de la vie céleste sans nécessité, des désirs sans accomplissement, des prévisions éternelles sans avenir, le supplice du néant en présence d'une immortalité promise et refusée. Promise, puisqu'elle est montrée !

Mais la douleur ! mais la mort ! Tu te plains de la mort comme si tu ne portais pas en toi le sentiment qui en triomphe, comme si elle ne t'ouvrait pas la porte de l'éternité ! Hélas ! les grandes leçons ne nous sont pas épargnées ; elles se mêlent à la vie de tous les hommes. Dieu nous envoie le plaisir comme un messager céleste qui nous invite à venir à lui, et le malheur comme un maître sévère qui nous y force. Ici, près de moi, il y a peu de jours encore, j'ai vu périr dans sa fleur un enfant, l'unique pensée de sa mère. Avec quelle anxiété elle cherchait la vie dans ces yeux éteints pour jamais ! J'entends encore cette voix déchirante ! Je vois encore ces regards douloureux ! Toutes les consolations venaient se briser contre ce mot : « Il n'est plus ! » Tout à coup son âme s'exalte, une joie céleste brille dans ses

yeux inondés de larmes : elle invoque le nom de Dieu ! elle se ressouvient de ses promesses ! un sentiment immortel lui rend tout ce qu'elle a perdu. Cette mère inconsolable, qui ne voulait rien entendre, s'abîme maintenant dans les aspirations de l'infini : ce n'est plus sur la terre, c'est dans le ciel qu'elle contemple son enfant !

Ah ! si elle ne devait plus le revoir, quelle infernale dérision ! Dieu manquera-t-il de pouvoir ou de justice ? Il y aurait magnificence et vérité dans la vie instinctive du moucheron, artifice et mensonge dans la vie morale et religieuse de l'homme ! La vertu persécutée sur la terre et tournant ses regards vers le ciel, les dévouements à la patrie et au genre humain, l'héroïsme qui n'attend plus rien ici-bas, tous les sacrifices faits au devoir dans le seul but de plaire à Dieu, ne seraient donc que des erreurs de l'humanité ! Ton âme, ô Socrate, aurait eu des pensées plus vastes que la création ! Toi ! l'ami de la vérité, tu serais mort pour un mensonge ! Un Dieu aurait trompé Socrate ! L'être créé serait-il plus magnifique que son Créateur ?

Non ! non ! la Providence ne répond pas par une sentence de mort éternelle aux sages qui l'invoquent, au genre humain qui l'atteste. Ce n'est pas sur les tombeaux qu'il faut lire sa réponse ; c'est dans notre âme, d'où s'échappe ce cri sublime : Dieu, éternité !

Cette âme, c'est quelque chose qui n'est pas voué aux richesses et aux vanités de ce monde, car elle

les méprise ; c'est quelque chose qui n'est pas fait pour la terre, car elle aspire à la quitter.

L'homme ne meurt pas en mourant ; Dieu lui-même l'a dit, il n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants. Tout être qui a conçu la pensée de Dieu, tout être à qui il est donné, non de le comprendre, mais de le sentir en passant sur la terre, est donc sûr de ne pas mourir. Penser Dieu, c'est être immortel.

Quand l'homme jette ses regards autour de lui, que voit-il ? la création, qui, de toutes parts, s'élève jusqu'à lui. Et quand il ramène ses regards sur lui-même, quand il s'étudie et se contemple, que trouve-t-il au delà de ses passions terrestres ? un sentiment instinctif de l'infini, une conscience qui tend à la perfection idéale, une raison dont la lumière se projette vers le ciel, une âme enfin dont toutes les facultés rayonnent vers Dieu : intuition mystérieuse de la Divinité, qui nous annonce un autre monde aussi sûrement que les sens nous révèlent celui-ci.

LE RÉGNE DE DIEU EST AU DEDANS DE L'HOMME.

CHAPITRE XXV.

DES SOURCES DU GÉNIE ET DE LA VERTU.

Ceux qui n'exercent point leur âme sont incapables des belles œuvres de l'âme.

(XÉNOPHON, *Choses mémorables de Socrate.*)

Si vous voulez concevoir ce qui est divin, c'est le sens divin qu'il vous faut.

(EULENSCHLEGER, *drame du Corrége*, ac. I, sc. III.)

Malheureux jeunes gens qui, dans leur indigence, espèrent s'enrichir en empruntant des vices, qui prennent pour de la hardiesse littéraire d'immorales hardiesses, qui comptent trouver des jouissances nouvelles dans la corruption, et ne soient pas qu'ils ne sont que les plagiaires de ces vieillards blasés qui croient rajeunir parce qu'ils se dépravent en s'épuisant.

(SALVANDY, *Révolution de 1830*, p. 430.)

Les éléments de l'homme étant connus, son être, sa grandeur, sa faiblesse, ses passions, ses contradictions, tout s'explique : l'homme est une âme unie, non à un corps, non à un cadavre, comme le dit Maxime de Tyr, mais à un animal vivant et intelligent, doué à lui seul de tous les instincts et de toutes les passions des autres animaux. Deux êtres de nature opposée qui n'en forment qu'un ; deux pensées, deux intérêts, deux volontés qui se disputent l'empire, voilà l'homme. L'âme et le corps, c'est le ca-

valier et le cheval unis pour une seule course ; ils s'élancent, combattent, s'étreignent, passant de la victoire à la défaite, et de la défaite à la victoire, jusqu'au moment où l'animal épuisé tombe expirant sur l'arène : il meurt ; le cavalier, devenu libre, lui jette à peine un dernier regard, et, tout palpitant de cette longue lutte, il se trouve en présence du maître qui doit le récompenser ou le punir.

Dans nos éducations modernes, tous les soins, toutes les prévisions sont pour le cheval : à lui l'audace, à lui la force, à lui la gloire et l'ambition. Qu'il s'élançe brillant dans la carrière, qu'il s'enivre des applaudissements de la multitude, ses passions sont éveillées, son intelligence est agrandie : la matière et le temps lui appartiennent. Mais le cavalier, qui donc a songé à l'instruire ? quelles leçons a-t-il recues pour se diriger dans l'arène ? comment s'est-il trouvé prêt pour la lutte ? qui lui donnera la volonté et le courage ? On dresse un animal aux exercices du manège, on développe son intelligence, on meuble sa mémoire, on fertilise ses talents, ses passions, ses vices ; puis on s'arrête avec orgueil, croyant avoir fait l'éducation d'un homme.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'âme a si peu d'empire sur le corps ? pourquoi ses combats sont si faibles, ses résistances si éphémères, et, par suite, pourquoi si peu de morale, si peu de religion, si peu de conscience, si peu de vertu sur la terre ? Il nous faut des professeurs pour étudier un puceron, pour classer une mouche, pour distinguer un chat

d'un rosier ; mais l'homme, cet être sublime et caché, l'homme, qu'il nous importe d'instruire et de connaître, où l'enseigne-t-on ? dans quel collège, dans quelle institution voyez-vous qu'on s'occupe à développer en lui le sentiment du beau, ou le sentiment moral, ou le sentiment de l'infini, ou la raison, ou la conscience, ces nobles facultés qui l'unissent à Dieu ?

Là cependant est toute la force de l'homme : son intelligence ne le place qu'à la tête des animaux ; son âme l'en sépare en l'appelant au devoir. Qu'il réunisse des familles, qu'il rassemble des peuples, qu'il bâtisse des villes, c'est le travail des fourmis et des abeilles ; qu'il établisse des lois, qu'il fasse régner la justice, ce sera le travail de l'homme.

Élevons donc des hommes, si nous voulons voir dans nos cités autre chose que des fourmis humaines. Une vérité dont il faut se convaincre avant tout, c'est que le développement des facultés de l'âme est la source unique, universelle, de toutes nos supériorités : nous leur devons et les chefs-d'œuvre du génie, et les bienfaits de la vertu, toutes les sommités de l'espèce humaine : au sentiment moral, Bayard et l'Hôpital, Socrate et Fénelon ; au sentiment du beau, Homère, Corneille, Shakespeare, la Fontaine, Molière, Lamartine ; au sentiment de l'infini, Platon et Descartes, Kant et Newton. C'est notre union avec Dieu qui nous fait grands ; nous séparer de Dieu, et toutes les éducations modernes nous en séparent, c'est nous retrancher à la fois le génie, la vertu, l'immortalité.

Voyez seulement l'influence des facultés de l'âme dans le travail du peintre et du sculpteur. On peut être un grand coloriste, bien dessiner, bien composer un tableau, et cependant ne pas sortir du médiocre. Vous copiez un modèle, vous lui donnez la beauté physique, vous lui donnez la couleur et le mouvement : travail de la main, œuvre de l'intelligence, œuvre morte, si vous n'y imprimez une âme. Elève donc ton âme, artiste, que je sente son souffle, que j'éprouve son inspiration : une cause immortelle peut seule communiquer l'immortalité.

Nous avons cette double puissance d'embellir dans notre imagination tous les objets de la nature et de communiquer à nos propres ouvrages cette beauté idéale et morale qui vient de l'âme. Le génie ne peint pas comme il voit au dehors ; il exprime comme il voit au dedans. Le sentiment du beau est la lumière de l'esprit.

J'entre au Musée, et je choisis un tableau dont l'exécution matérielle est admirable : *le Serment des Horaces*, de David. J'y reconnais la pureté des formes, l'étude de l'antique, la science du drame : il y a quelque chose d'énergique dans la pose de ces trois guerriers ; leur geste est un serment ; ils jurèrent de combattre ; mais pour qui ? là s'arrête le travail de l'intelligence. Le peintre a fait de magnifiques académies, mais aucune voix ne sort de cette toile ; mon admiration s'attache à la beauté des lignes, à la pureté du dessin ; mais rien ne réveille en moi l'amour de la patrie. Ce vieillard qui présente des

armes n'est qu'un homme ivre, ces jeunes gens qui l'écoutent ne sont que des guerriers vulgaires. Je n'entends pas ce cri farouche du soldat qui répond à l'appel de Rome, je ne vois pas ce sentiment de la victoire qui rayonne au front des héros ; toutes ces têtes sont muettes, et cependant parmi ces guerriers il y a un vainqueur, un noble vainqueur, qui deviendra un meurtrier cruel. Où est-il ce Romain si passionné pour l'honneur de Rome, qui, dans son transport, doit lui sacrifier sa sœur ? montre-le-moi, donne-lui une âme tout à la fois sublime et féroce, ou brise tes pinces. Eh ! que m'importe le travail de l'intelligence ? Tu me devais une page de l'histoire du monde, et tu me donnes le *faire* d'un grand ouvrier !

A ces passions toutes physiques, à ce tableau tout matériel, opposons un de ces rares chefs-d'œuvre qui reçoivent la vie et l'immortalité de l'âme de l'artiste.

Il y a quelques années, dans une course en Italie, après avoir visité les musées de Venise, de Bologne et de Florence, riches aujourd'hui des chefs-d'œuvre que nous avait donnés la victoire, j'arrivai à Milan, où j'espérais admirer *la Cène* de Léonard de Vinci. Cette composition, jetée comme au hasard sur le mur d'un réfectoire, était en ruine : dans les guerres de la république, ce réfectoire avait successivement servi d'écurie et de caserne ; des dégradations profondes s'en étaient suivies ; et le tableau à demi effacé, mais vivant encore, n'était plus qu'une espèce d'apparition : on eût dit ces ombres du *Paradis* de Milton, dont les formes à peine indiquées semblent tou-

jours près de s'évanouir. Il me fallut quelque temps pour me reconnaître ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à cette vision ; je ressaisis les lignes, je distinguai les figures, et le chef-d'œuvre redevint visible. Quel sujet ! et quel peintre ! toutes les passions humaines mises en mouvement par une passion divine ! la crainte, la surprise, la trahison, l'indignation dans les apôtres ; la pitié et la miséricorde dans le regard du maître : un seul disciple, la tête penchée, exprime la douleur ; celui-là est le bien-aimé : il ne proteste pas, il s'afflige, et son affliction est encore de l'amour. Toutes ces choses sont visibles dans cette peinture effacée, ou, pour mieux dire, le physique du tableau est mort, mais son âme existe, elle survit à la matière ; et dans ces vestiges d'un sublime ouvrage, je lis la pensée de chaque figure, je reconnais les sentiments de chaque personnage, j'entends l'Évangile, je vois les disciples, j'adore le Dieu. S'il n'y avait eu là que de la peinture, le tableau n'existerait plus.

Il serait difficile de trouver un exemple plus frappant de l'influence de l'âme dans les arts : c'est une leçon aux artistes. Enrichissez votre mémoire, exercez votre main, développez votre intelligence, œuvre purement animale ; si vous ne puisiez à la source vivifiante du beau, de l'infini et de la conscience, vous ne produirez que le néant. On n'arrive à des chefs-d'œuvre que par la route de la vertu.

Principe sublime, et dont les plus beaux développements appartiennent à Socrate¹. Caton le repro-

¹ Voyez le *Gorgias*.

duisit en définissant l'orateur : « Un homme de bien habile dans l'art de parler. » Ainsi le sage de la Grèce et le sage de Rome attribuaient le génie, non au travail de la pensée, mais à la beauté de l'âme. Tous deux disaient : « La source de l'éloquence, c'est la vertu ; » et par vertu ils entendaient le sentiment de nos devoirs envers les hommes et les dieux.

L'oubli de ces principes nous a précipités dans le chaos. L'homme a pris pour la partie la plus haute de lui-même ce qui n'était que la marque d'une animalité supérieure. Qu'est-il arrivé ? Une jeunesse ardente et savante a surgi de toutes parts. Chaque personnalité s'est faite centre ; car l'intelligence, loin d'unir les hommes, les divise : chacun vient avec des raisonnements particuliers, personne avec le sentiment du vrai. Et si, au milieu de cette anarchie, l'âme ne reprend son empire, nous ne verrons plus que des opinions sans morale et des ambitions sans frein. C'est le propre de l'intelligence livrée à elle-même d'accroître les jouissances de la civilisation et de tuer la société.

On cherche les causes de notre décadence dans les doctrines des philosophes ; mais les doctrines des philosophes ne sont elles-mêmes que l'effet de nos éducations. Vous réduisez l'homme à l'intelligence, et l'intelligence donne ses fruits. Voyez un peu ce qu'est devenue notre littérature ; demandez-lui ce qu'elle veut et où elle va. Vous entendrez des cris de liberté. On dirait un peuple en émeute : elle aussi a des rois à détronner. Mais enfin quelles sont ses œu-

vres? qu'avons-nous substitué à la littérature héroïque de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV? Sommes-nous donc plus rapprochés de la nature? avons-nous plongé plus avant dans les sources du cœur humain? nous a-t-on faits plus simples, plus vrais, plus passionnés? Non. A un cercle usé nous avons substitué un cercle étroit; à une littérature de convention, une littérature de surface; aux règles, la licence. Nous avons rayé de notre poétique le sentiment, l'héroïsme, et jusqu'à l'esprit français. Nous ne sommes plus poètes, nous ne sommes plus amants; nous n'imaginons plus, nous peignons: c'est le talent de David transporté dans la phrase. On veut parler aux yeux, et l'on ne représente de l'homme que le corps et les passions animales, ces passions dont l'assouvissement est la fin. Ouvrez nos chefs-d'œuvre nouveaux, étudiez cette littérature, qui certes ne manque ni de sève ni de talent, mais qui a perdu sa mission régénératrice en se plongeant dans la matière. Des figures hideuses vous environnent, des drames effroyables vous oppriment; vous êtes dans un monde fantastique, en proie aux supplices et aux bourreaux. Pas un regard vers le ciel, pas un sentiment pour le cœur. A voir toutes ces formes humaines que le crime met en mouvement, vous diriez l'Albéric du Dante marchant dans les rues de Gènes lorsque déjà son âme est descendue aux enfers. Ce n'est plus la vie, ce n'est pas la mort; c'est un cadavre animé par un démon: voilà le type de nos créations littéraires, les héros de nos drames et de nos fictions. On dirait que le but

de l'art n'est plus que l'épouvante et le dégoût.

— Mais nous copions la nature, mais nous reproduisons le siècle et l'humanité; nos ouvrages, c'est l'homme. Oui, l'homme animal; mais l'homme religieux, l'homme épurant ses passions au sentiment de l'infini, je le cherche inutilement dans vos ouvrages. Et cependant là seulement est le pathétique, là seulement sont la vérité et l'immortalité. Oh! vous n'avez point menti au monde, divin Richardson, vertueux Bernardin de Saint-Pierre, éloquent Rousseau, vous n'avez point menti au monde en peignant les charmes de la pudeur et les sublimes combats de la vertu! Eh quoi! la source des larmes délicieuses serait-elle à jamais tarie? N'existe-t-il plus dans l'univers une seule émotion sainte, un seul sentiment généreux? Cette terre si vaste, cette nature si belle, cette civilisation tant vantée, n'offrent-elles à nos études que les scènes de la morgue, les drames de l'adultère et les pathétiques de l'échafaud?

— Voilà, il faut le dire, des œuvres de pure intelligence. Tous les effets en sont physiques: le corps frissonne, les sens se troublent, mais l'œil reste sec, le cœur aride; rien ne va à l'âme; parce que rien ne vient d'elle. Ce qu'il faut donc apprendre aux philosophes, aux artistes, aux poètes, ce qu'il faut surtout apprendre aux mères, car ce sont elles qui font les grands hommes, c'est la science de l'âme, c'est l'art d'éveiller ses facultés et de les séparer des facultés animales; science véritablement humaine, puisque son but est de replacer l'homme à son rang, d'où toutes nos éducations tendent à le faire descendre.

Sachez ce qui l'élève et ce qui l'abaisse, montrez-lui l'avilissement dans ces habitudes matérielles qui ne dégagent pas la pensée, dans ces passions brutales qui la bornent et qui la tuent; montrez-lui surtout la gloire et le bonheur dans le développement de ses facultés les plus sublimes: le sentiment du beau et l'amour de la vérité. Avoir la fureur du tigre, le courage du lion, l'industrie du castor, le dévouement du chien, c'est vivre de la vie de tous les animaux; la vie de l'homme ne commence qu'avec le sentiment de la Divinité.

CHAPITRE XXVI.

DÉVELOPPEMENT DU SENTIMENT DU BEAU PAR L'ÉTUDE DES GRANDS MODÈLES.

Donnons à l'empire des femmes une sublime direction; que cette puissance enchanteresse dont elles disposent reçoive de nos propres mains une impulsion salutaire vers les grandes et belles choses, et qu'elles nous guident ensuite elles-mêmes vers cette amélioration morale, si inutilement cherchée par les philosophes.

(RAYMOND. *Essai sur l'éducation*, p. 95.)

Il se passe dans le monde intellectuel un phénomène sur lequel il nous semble qu'on n'a pas encore assez réfléchi; c'est la chute de tout ce qui est faux et le triomphe de tout ce qui est vrai. Quels que soient d'ailleurs l'enthousiasme qui accueille le mal et l'indifférence qui accueille le bien, le dénouement est inévitable; il faut toujours que le beau en tout genre reprenne sa place, qui est la première dans la nature, qui est la première dans l'âme humaine.

Voilà pourquoi l'âme, dans ses transports, c'est-à-dire dans sa poésie la plus haute, se rencontre harmonieusement avec la nature dans ses perfections les plus idéales.

Il en résulte qu'en tous genres les chefs-d'œuvre

seuls survivent. La conscience universelle, plus forte que toutes les passions mauvaises, qui enfantent toujours le mauvais goût, marque d'un trait fatal, dans les œuvres humaines, ce qui doit vivre et ce qui doit mourir. Et jamais le beau ne meurt, et jamais le médiocre ne vit; et ce triage immense, ce travail de tous les jours, fait de la main du temps sous l'influence des grandes âmes, est sans oubli comme sans erreur. Ainsi nous arrivent Homère, Platon, Sophocle, Euripide, à travers la poudre des siècles, le front rayonnant d'une jeunesse éternelle. Ainsi le Tasse, Milton, Shakespeare, Molière, Corneille, Racine, Fénelon, forment avec les beaux génies de la Grèce et de Rome cette chaîne magnétique qui unit le passé au présent, et qui emporte aussi le présent dans l'avenir. C'est par l'Iliade que nous touchons aux temps héroïques; nous touchons aux premiers jours du monde par l'Ancien Testament, et par le Nouveau à l'avenir du genre humain.

Il y a donc dans les œuvres des hommes quelque chose d'immuable qui participe de la beauté éternelle, et qui échappe incessamment à toutes les révolutions de la pensée. Constater ce phénomène, c'est répondre d'avance à ceux qui seraient tentés de récuser les grands modèles, c'est-à-dire les œuvres de tout genre qui nous sont parvenues au milieu de l'admiration des hommes et avec le consentement des siècles. Là nous devons trouver la source d'une multitude de sentiments délicieux et de ce goût exquis

qui naît de la connaissance du beau et de la conscience de notre moralité.

L'éducation des femmes est si superficielle, on les habitue si peu aux pensées sérieuses, que toute lecture, je ne dis pas d'instruction, mais de méditation, leur devient insupportable. Cette impression pénible est difficile à vaincre. L'âme, longtemps silencieuse, semble vouloir se venger par le dégoût de l'oubli où on la laisse. Mais lorsque, surmontant ses premières répugnances, vous continuez les études qui l'éveillent et qui l'appellent, avec quel transport elle vous répond! de quel torrent de jouissances elle vous inonde! Toutes les pensées des plus puissants génies deviennent vos pensées; vous pénétrez avec eux dans les trésors du beau et de l'infini qu'ils vous ont ouverts, et qui, sans leurs inspirations, vous seraient à jamais fermés. Vous vous sentez forts de leur force, vertueux de leur vertu, pieux de leur piété; ils vous transportent, vous, êtres vulgaires, des émotions des grandes âmes; et dans ces études ravissantes de l'intelligence et du sentiment, il vous est donné de vivre à la fois des pensées d'Homère et du Tasse, de Fénelon et de Socrate, de Montesquieu et de Descartes; de voir la nature des yeux de Linné, et la grandeur de Dieu des yeux de Newton.

Cette puissance d'allumer notre âme au foyer des plus belles âmes; de nous les ajouter, pour ainsi dire, est une des lois transcendantes de notre nature: elle fait que le siècle qui passe ne passe jamais inutilement pour le siècle qui arrive; elle constitue notre perfectibilité. De plus, elle établit la seule éga-

lité qui soit possible entre les intelligences ; car ne pouvant nous élever ni à l'inspiration, ni à l'invention, privilèges du petit nombre, elle nous en donne la jouissance, l'admiration et la possession. Dans ces études délicieuses, nous empruntons au génie tout ce que le génie recoit de la nature.

Que si, par malheur, toutes ces voix divines laissent votre âme languissante et malade, n'allez pas vous décourager ; surtout ne condamnez pas les chefs-d'œuvre parce qu'ils ne vous inspirent que la fatigue ou l'ennui. Une chose dont il est indispensable de vous convaincre, c'est que la faiblesse est en vous et non en eux. Persistez, faites effort pour arriver à les sentir : plus vous en aurez l'aptitude, plus vous approcherez de la perfection ; et votre amour pour ces divins modèles deviendra la mesure de votre intelligence et de vos progrès. Alors seulement vous sentirez la justesse de ce vers de Boileau, épigraphe éternelle de tout ce qu'il y a de bon et de beau dans les arts et la littérature :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Se plaire à la lecture des bons modèles, persister dans leur étude, c'est se donner à soi-même ce que tous les trésors du monde ne peuvent nous donner : les délicatesses du goût, la paix du cœur, le contentement de l'esprit et les joies d'une conscience pure, car la connaissance du beau nous conduit toujours aux jouissances de la vertu. Terminons donc ce chapitre

comme nous l'avons commencé, en disant que la conscience et l'éloquence sont une harmonie divine, et que tout ce qu'il y a de plus élevé dans notre âme répond sans cesse à tout ce qu'il y a de plus élevé dans la nature.

volonté du bien, c'est l'être vertueux, c'est l'être immortel, c'est tout. Quelle passion animale, quelle volupté terrestre pourrions-nous regretter dans les contemplations du beau-ideal et de l'infini? Et toutefois il faut bien se garder de désunir sur la terre ces deux moitiés de notre être. La mort seule a ce droit : elle tue l'animal pour délivrer le Dieu; mais l'homme ne saurait porter atteinte ni à l'un ni à l'autre sans troubler le repos du monde. Qu'il veuille se faire ange, ses passions brutales le ramènent violemment sur la terre; qu'il veuille se faire animal, ses passions célestes le tourmentent comme des remords : il n'est pas libre de changer sa nature, mais seulement de la régler. Dès qu'il sort de la règle, il sort de son rang; il n'est plus rien, car il ne saurait acquérir, dans les deux extrêmes, ni la perfection d'un Dieu, ni l'utilité d'une bête brute, et il a cessé d'être homme.

L'éducation devrait s'appliquer à développer simultanément ces deux moitiés de l'être; elle s'applique, au contraire, à les scinder : c'est la cause de tous les maux de l'humanité. Que voyez-vous dans le monde? des intelligences qui tendent à la fortune. On veut de l'or pour avoir des plaisirs; on ne veut que cela, on ne s'instruit que pour cela; c'est le but avoué de nos études et de nos travaux : tout y arrive, jusqu'aux spéculations transcendantes de la science; et la science qui n'y arrive pas, on la méprise. En voyant l'usage que nous faisons de la pensée, ne vous semble-t-il pas qu'elle ne nous soit donnée que pour servir magnifiquement les appétits d'un animal?

CHAPITRE XXVII.

DE L'HARMONIE DES FACULTÉS MORALES
ET INTELLECTUELLES.

Ainsi sont exclus de la science nouvelle les stoïciens, qui veulent la mort des sens, et les épicuriens, qui font des sens la règle de l'homme.

(Vico, *Science nouvelle*, p. 27.)

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

(PASCAL.)

Au premier aspect, il y a quelque chose d'effrayant dans la part que la nature fait à la matière. La prévoyance, l'intelligence, les volontés animales, tous les instincts, toutes les passions lui appartiennent. Des animaux pensent, se souviennent, veulent, aiment, haïssent; mais ces facultés n'ont d'autre but que la conservation de l'espèce. La matière assouvie dort ou se repose; l'homme désire encore, désire toujours. Ses passions, à lui, sont sans repos : après les satisfactions de la terre, elles rêvent les satisfactions du ciel. Il y a donc dans l'homme autre chose que la matière : une infinité qui aspire à l'éternité.

Les principes ainsi séparés, l'effroi cesse, car la plus belle part appartient à l'âme. L'âme, c'est la

L'homme alors oublie jusqu'à son Dieu, car les passions animales, lorsqu'elles sont isolées, étouffent la pensée de Dieu, et, comme nous l'avons déjà dit, elles nous rendent incapables de comprendre la vérité et la vertu.

Mais au milieu de cette multitude puissante par l'intelligence, il existe des hommes dont l'unique pensée est le dégagement des sens. Ceux-là ne voudraient vivre que de la vie de l'âme ; et ils sont dans le faux, parce qu'ils vivent sur la terre. Voyez, ils se font un précepte religieux de l'imbécillité et de la souffrance, attaquant le corps par des jeûnes et des macérations, attaquant l'esprit par des croyances insensées, le forçant de croire parce que c'est absurde, et démolissant le temple où Dieu lui-même a voulu être adoré.

Ainsi, les uns se condamnent à vivre comme s'ils n'avaient point d'âme ; les autres, comme s'ils n'avaient point de corps. Efforts inutiles ! il en résulte chez les premiers un grand développement des facultés de l'intelligence sans principes, et chez les seconds un grand développement, non des facultés de l'âme (car ils rejettent la raison), mais du sentiment de l'infini, sans intelligence. Partout l'homme victime d'une erreur qui naît de l'orgueil, partout l'homme incomplet.

L'homme parfait, l'homme complet, c'est celui qui entretient l'harmonie entre les deux principes de son être, qui accepte son passage sur cette terre aux conditions que Dieu nous impose, laisse la plante

libre, et, loin de tuer les passions animales, les règle et les divinise par le sentiment du beau, par la raison, par la conscience.

Il sent qu'il perd la plus sublime partie de lui-même, s'il ne s'attache qu'aux choses de la terre ; il sent aussi que, dans un monde tout matériel, le mépris complet de la matière ne saurait être une perfection. Nous sommes condamnés à vivre avec un corps, parce que tout est corps autour de nous. Que l'homme s'atténue par le jeûne et la discipline, toujours faudra-t-il qu'il en reste un squelette ; et, dans ce travail contre une partie de lui-même, ce n'est pas un ange qu'il développe, c'est l'harmonie d'un monde qu'il fausse ou qu'il détruit.

Encore si l'une ou l'autre de ces théories donnait le bonheur qu'elle semble nous promettre ! mais elles ne donnent rien que l'avilissement et la mort. Et cette vérité, déjà frappante dans les annales des cloîtres, devient lumineuse dans les annales des nations. On n'asservit l'homme qu'en le décomplétant. Les despotismes les plus opposés, le despotisme religieux et le despotisme philosophique, n'ont pas d'autre origine. Ils scindent l'œuvre de Dieu pour l'abrutir, et l'abrutissent pour la dominer. Voyez ce qui se passe aux Indes et à la Chine, antiques berceaux de ces deux espèces de despotisme. Aux Indes, les brahmes vouent au mépris l'homme matériel, son intelligence, ses sciences, et jusqu'à sa raison ; étouffant les lumières qui pourraient le guider, exaltant les superstitions qui doivent le perdre, ne laissant de puissant dans l'âme que le sentiment de l'infini, et,

à la lueur de cette flamme dévorante, précipitant un peuple entier de martyrs dans les eaux sacrées du Gange, ou sous les roues sanglantes de Jagrenat.

En Chine, au contraire, ce sont les facultés de l'âme qu'on éteint, et celles de l'animal qu'on favorise. Là, point de sentiment de l'infini : l'âme est murée comme la nation. Toutes les sciences sont sans progrès, tous les arts sans mouvement, toutes les œuvres de l'esprit sans beau idéal. Il y a trois mille ans que la pensée chinoise s'arrêta, et qu'un peuple immense fut comme automatisé sous l'influence de ses doctrines terrestres.

Soumis à la volupté, il reste sous le joug de ses tyrans, qui l'environnent de gardiens, le parquent dans des murailles, veillent à sa sûreté, pourvoient à ses besoins, et, sans se soucier de son âme, tolèrent jusqu'à la dépravation de ses mœurs.

Rien de plus admirable que les règlements de sa police lorsqu'ils n'ont pour objet que la propreté des villes, la perfection de l'agriculture, l'abondance des marchés, les développements de l'industrie. Aussi la partie mécanique des sciences et des arts est-elle poussée jusqu'au prodige. Mais à côté de cet ordre matériel, les vices les plus difformes s'exercent publiquement. Là, l'esclavage est en honneur, les femmes sont marchandise, les pères vendent leurs enfants, et l'infanticide, consacré par la coutume, est hideusement protégé par les magistrats.

Pour rendre cette nation morale, pour l'arracher à ses dépravations, que faut-il ? réveiller son âme, qui sommeille depuis trente siècles. Donnez à la Chine

le sentiment de l'infini qui consume l'Indien, à l'Indien l'intelligence industrielle qui matérialise le Chinois, vous recomplétez l'homme, vous ressuscitez ces peuples à la raison et à la vérité, vous les rendez au genre humain.

CHAPITRE XXVIII.

SUITE DU MÊME SUJET. CE QUE C'EST QUE L'INTELLIGENCE SÉPARÉE DE L'ÂME.



Ils sentent leur néant sans le connaître.

(PASCAL.)

Craignons tout ce qui affranchit l'esprit sans nous rendre maîtres de nous-mêmes. Souvenons-nous que l'instinct brut ne fait pas l'homme.

(Pensées de GORTNE sur la musique, la peinture, la politique et la religion.)

Ainsi l'intelligence humaine s'étend à toutes les choses qui sont de la terre ; l'âme n'y apparaît que par le sentiment du beau, du bon, du vrai et de l'infini. C'est l'intelligence qui calcule la coupe d'une voile et la courbe d'un vaisseau ; c'est elle qui décompose jusqu'aux rayons du soleil, jusqu'à l'air invisible : elle crée le chimiste, le physicien, le géomètre, l'astronome ; elle fait plus : ces sciences sublimes qui mesurent l'espace et le temps, elle les communique à la matière brute, elle les fait sortir de quelques rouages ingénieux, comme la nature les fait sortir de la pensée. Pascal construit une machine qui exécute les règles les plus compliquées de l'arithmétique ; Babbage élargit la puissance de cette

machine ; il en fait un géomètre, un astronome ; il soumet les soleils à ses calculs, et le monde étonné voit sortir d'une simple mécanique les savantes formules qui remplissent la sphère intelligente des Arago et des Poisson.

L'action de l'intelligence, quand elle est continue et sans la vue de Dieu, dessèche et épuise l'âme.

Borner sa curiosité aux choses physiques, c'est mourir aux choses divines, c'est s'assimiler soi-même au grand ensemble du monde. Voilà pourquoi la science dessèche quand aucun rayon de l'âme ne lui arrive : elle anime les intelligences comme le galvanisme anime les cadavres.

Parce que l'intelligence, supplantant au travail, dompte les éléments, fabrique nos armes, féconde nos campagnes, embellit nos villes, fait voler nos vaisseaux, parce qu'elle attelle la vapeur à nos chars comme un coursier, le gaz hydrogène à nos ballons comme un oiseau, qu'elle nous loge, nous habille, nous nourrit, nous enrichit, nous avons imaginé qu'elle était tout. Oui, si l'homme n'appartenait qu'à la terre, il lui suffirait de posséder, de développer tous les germes de puissance et de volupté terrestre qui sont en lui : maître des éléments, passant d'un plaisir à l'autre, il pourrait du moins se rassasier ; mais faites-lui tout connaître, flattez ses passions, assouvissez ses desirs, donnez-lui un monde, imprimez-lui la science, le voilà qui gémit et, comme un enfant, se plaint des limites de son empire. •

Tout s'efface ou tout nous trompe dans la pensée :

la sensation a ses erreurs, la mémoire ses oublis, l'intelligence ses illusions et ses préjugés : et voilà cependant la puissance avec laquelle nous essayons de tout créer et de tout comprendre ! Semblable à la colonne merveilleuse qui guidait les Israélites dans le désert, tant qu'elle marche elle se présente à nous par son côté lumineux ; mais aussitôt qu'elle s'arrête, nous ne voyons plus que son côté de ténèbres.

L'âme, au contraire, j'entends l'âme complète, apparaît toujours dans la lumière ; tout ce qu'elle nous inspire est immortel et participe de sa nature. Ainsi le sentiment du beau nous présente des modèles si parfaits de toutes choses, que l'intelligence, qui les voit et qui cherche à les imiter, se désespère en les imitant, et sent son impuissance à les atteindre. Ainsi, dans ses transports généreux, le sentiment moral exige ces sacrifices magnanimes qui réveillent le vulgaire, et qui méritent aux grandes âmes la reconnaissance du genre humain. Il en est de même de la raison, devant laquelle toute erreur disparaît, et du sentiment de l'infini, dont la flamme se perd dans le ciel. Pendant que l'intelligence s'égaré au milieu des illusions de cette vie matérielle, l'âme la redresse par les contemplations d'une autre vie ; elle se manifeste dans les merveilles de l'invisible, dans des convictions prodigieuses dont la source vivante est en elle.

En résumé, le témoignage de l'intelligence est une vision de l'ordre des choses terrestres ; le témoignage de l'âme est une révélation du monde invisible, de l'éternité et de Dieu.

CHAPITRE XXIX.

DANGER DE SÉPARER LES FACULTÉS DE L'ÂME.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer sur ses efforts, mais sur ce qu'il fait d'ordinaire.

(PASCAL.)

On peut conclure de tout ce qui précède que les facultés de l'intelligence et les facultés de l'âme doivent être développées simultanément, et pour ainsi dire d'un seul jet : les séparer, c'est détruire l'homme.

Mais un péril plus grand encore, c'est de scinder les facultés de l'âme, c'est-à-dire de les isoler l'une de l'autre. L'âme est un tout, un soleil qui a ses rayons : divisés par le prisme, les rayons du soleil ne laissent voir que des couleurs tranchées ; réunis, c'est la lumière.

Et, par exemple, séparez dans votre pensée le sentiment du beau et le sentiment de l'infini des autres facultés de l'âme qui sont leur flambeau : le sentiment du beau isolé de la raison et de la conscience ira s'égarer dans un libertinage sans fin ou dans une ambition sans mesure ; le sentiment de

L'infini allumera des bûchers, ravagera le monde, ou se concentrera dans un coffre-fort.

Ainsi Lovelace, saint Dominique, Richelieu, Buonaparte, Harpagon, représentent tous les excès du sentiment du beau et de l'infini, isolés du sentiment moral, de la raison et de la conscience. Dans ces organisations fortes, mais incomplètes, je ne vois qu'un rayon égaré de l'âme qui prête son énergie à des passions terrestres.

Les facultés de l'âme développées séparément sont semblables à ces rayons lumineux qui, dans l'expérience de Fresnel, se rencontrent, s'éteignent, et produisent les ténèbres.

CHAPITRE XXX.

DE L'ÂME DES PEUPLES.

Tant il est à craindre, en fortifiant les liens d'une société, de forcer ceux de la nature.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 252.)

Le triomphe de la lumière a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine.

(MADAME DE STAËL, *Considérations sur la révolution française*, t. 1, p. 2.)

De toutes les infirmités humaines, la plus triste, c'est le sommeil de l'âme. Que d'hommes passent sur la terre sans se réveiller jamais!

Ce peuple qui porte le poids du jour, et dont toutes les facultés se perdent dans cette seule pensée : du travail et du pain ;

Ces automates rouges, bleus, verts, orangés, qui marchent au son du tambour, se mettent en ligne, se battent sans colère, et tuent sans haine et sans remords ;

L'homme qui se couche le soir, se lève le matin, s'habille, fait des affaires, déjeune, dine, digère sans autre pensée :

Intelligence animale, matière en mouvement.

Je voudrais savoir au juste le nombre des idées de

cette foule qui, chaque matin, sort de nos maisons, remplit les rues, inonde les places, roule, gronde, se précipite, et s'écoule silencieusement aux premières heures de la nuit. Masse aux cent mille têtes qui, interrogée hors de ses passions, n'exprime que les sentiments les plus nobles, le goût le plus pur, les volontés les plus généreuses ; qui admire Socrate et maudit Anytus, mais dont, par un contraste bizarre, chaque membre pris à part, espèce d'animal à face humaine, semble avoir des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une intelligence pour ne pas penser, et avec tout cela une âme abîmée dans la matière.

Je me demande pourquoi si peu de vérités ont pénétré dans la conscience, je ne dis pas des peuples barbares, mais des peuples civilisés ;

Pourquoi la masse entière du genre humain, sauf de rares exceptions, vit enchaînée dans ses routines comme si elle était réduite à l'instinct.

A ces faits l'histoire répond par le plus étonnant des phénomènes. Sur ce globe endormi je vois des sages apparaître çà et là comme des flambeaux dont la lumière appelle les nations.

Et les nations reçoivent chacune la pensée d'un homme ou d'un Dieu. Moïse, Confucius, Bouddha, Mahomet, Socrate, Jésus-Christ, tête pensante, tête morale du genre humain !

Ils règnent sur le globe, qu'ils se sont partagé, en donnant une âme à chaque peuple.

Cette influence est si générale qu'on serait tenté de la prendre pour une loi de la nature. Les pensées

morales du génie deviennent comme l'instinct des nations, et les nations grandissent à proportion du génie de leur législateur.

De là les prodiges de Sparte, d'Athènes et de Rome.

L'âme de leurs grands hommes vivait dans la foule, en sorte que la foule prise en masse éprouvait tous les sentiments d'un grand homme.

Dans le moyen âge et jusqu'à nous, une immense corporation jeta ses filets sur le monde civilisé : ce ne fut plus un grand homme, ce fut l'Église qui fut l'âme de l'Occident.

La pensée de Brahma et de Mahomet circoncrivait toujours l'Orient.

Toutes les législations, toutes les théocraties anciennes étant mortes, le genre humain ne vivait plus que de ces trois âmes.

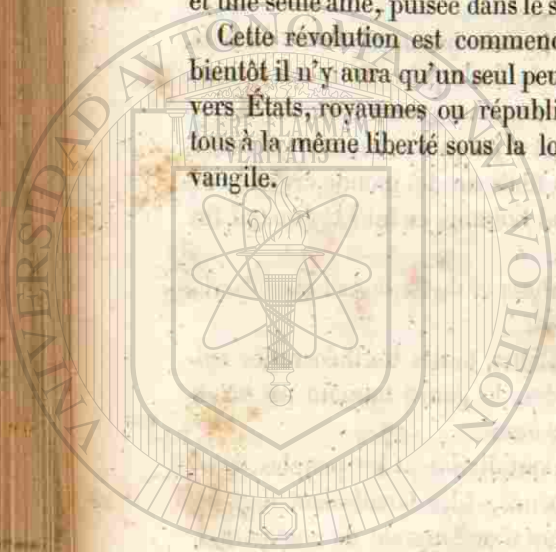
Âmes ennemies, qui divisaient les peuples, bornaient leur intelligence, et les fanatisaient dans les préjugés et les crimes d'une morale de convention.

Aujourd'hui la transfiguration sociale s'opère, les idées se multiplient, et les nations deviennent intelligentes ; mais à mesure que le nombre de leurs pensées s'accroît, elles se détachent des traditions religieuses et paternelles, la foi les quitte, et l'âme de leur législateur les abandonne.

Révolution terrible, la plus grande qui ait encore agité cet univers, car elle tend à livrer les peuples à la folie de leur intelligence ; mais aussi elle tend à détruire leur isolement, en détruisant les autorités

religieuses qui les séparent. Dans sa marche puissante, elle doit réunir un jour les nations, ces membres épars du genre humain, et leur donner à toutes une seule morale, prise dans les lois de la nature, et une seule âme, puisée dans le sein même de Dieu.

Cette révolution est commencée en Europe, où bientôt il n'y aura qu'un seul peuple partagé en divers États, royaumes ou républiques, qui tendront tous à la même liberté sous la loi générale de l'Évangile.



CHAPITRE XXXI.

PROGRÈS.

Le problème pour la presse comme pour la société entière est ceci : désarmer la médiocrité, ses passions jalouses et ses haines antisociales, en laissant au talent son libre essor pour arriver au faite, et dire comme Jean XXII en se redressant : « Me voici, c'est moi qui régnerai sur vous. »
(SALYANDY, *Révolution de 1830*, p. 387.)

Quand la presse a le droit de tout dire, il faut que les hommes qu'elle endoctrine aient le talent de tout discerner. Plus elle devient hardie, plus elle exige chez les lecteurs une capacité inébranlable, un sens droit et vigoureux. C'est une invincible loi des choses humaines que chaque nouvelle liberté demande pour contre-poids une vertu, chaque droit nouveau oblige à un nouveau devoir.
(CHASLES, *Essai sur la situation et la tendance de la Société française*, p. 26.)

Si je vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte.

(FÉNÉLON, *Lettre à Louis XIV.*)

Il y a un livre dont les feuilles s'impriment dans toutes les langues ; tableau vivant du monde, où les pensées les plus hautes, les questions les plus graves, questions politiques, questions religieuses, questions de gloire et de liberté, la paix, la guerre, les finances, la justice, sont discutées librement, généreusement, et livrées toutes palpitantes de l'intérêt du jour à la conscience du grand jury des nations.

Feuilles éphémères, œuvres sans fin que chaque soir voit mourir, que chaque matin voit renaître, toujours plus passionnées, toujours plus véhémentes, ajoutant la pensée du jour à la pensée de la veille, avertissant les intelligences, éveillant les masses, et leur criant sans cesse : « En avant ! en avant ! »

Parcourez ces pages encore humides de la presse, vous êtes à Constantinople, à Ispahan, à Moscou, à Londres, à Paris. Voilà l'Europe, où les rois tombent faute de moralité ; l'Asie, où les nations meurent faute d'intelligence ; l'Amérique avec ses villes et ses déserts, offrant le double spectacle de la liberté civilisée et de la liberté sauvage. Vous lisez jour par jour, heure par heure, tous les événements du globe : ici, une bataille, un siège, un traité ; là, le congrès des princes ou les discussions ardentes d'une assemblée populaire. Plus de conseils secrets, plus d'obscures diplomaties, plus de machinations hypocrites ! Les cabinets des rois s'ouvrent, les regards des peuples y plongent, et la vérité jaillit de toutes parts. Tableau immense de la pensée humaine ! combat éternel de l'esprit et de la matière, où vous voyez partout les progrès de la civilisation, et le genre humain marchant en détail à la mort et en masse à la liberté !

Ce livre qui profite de toutes les lumières, qui s'enrichit de toutes les découvertes, le feu, le vent, les eaux, tous les éléments servent à le multiplier et à le répandre. Il paraît, et des millions de mains le sai-

ssissent, et des millions de regards le dévorent : de ville en ville, de royaume en royaume, il court agiter toutes les têtes, remuer tous les cœurs, remplir toutes les pensées, jetant au milieu des peuples le bien, le mal, l'erreur, la vérité ; enfantant le chaos, le chaos qui précède la création.

Voilà la puissance nouvelle, intelligente, irrésistible, qui tend à briser les institutions, à faire périr la foi, à tuer l'âme des peuples.

C'est un fait que déjà la presse périodique règne sur le monde : elle met les nations en présence des nations ; toutes se contemplent et se jugent.

Et cependant les pouvoirs vieillissent continuent à rouler dans leurs profondes ornières ; ils ne comprennent rien de ce qui se passe ; ils ne voient pas que cette presse, à laquelle ils ne savent opposer que la censure, les douanes, les bastilles, la police, opère, à l'heure où je parle, la révolution la plus puissante qui ait encore ébranlé le monde ; qu'elle tend à tout changer, que tout ce qui se faisait dans les ténèbres, il faudra que cela se fasse au grand jour¹ ; que la puissance des rois décline ; que leur majesté s'évanouit : ils ne le voient pas, ils ne l'en-

¹ Il se publie aujourd'hui en Europe 2,142 journaux pour une population de 227 millions d'âmes ; l'Amérique a 988 journaux pour une population de 39 millions d'âmes ; l'Asie a 27 journaux, sa population est de 390 millions d'âmes ; l'Afrique a 12 journaux, et l'Océanie 7 ; la population de la première est de 60 millions d'âmes, la seconde n'en possède que 20 millions. Ainsi le total pour tout le globe est de 3,176 journaux, qui, à cette heure, parlent à 100 millions d'hommes. (Note de 1834.)

tendent pas ; et, dans leur orgueil stupide, les voilà qui lèvent des armées, qui s'environnent de soldats, qui en appellent à la force brutale, oubliant les progrès de la pensée, et ce mot terrible prononcé au milieu du triomphe d'un grand peuple : « Les baïonnettes intelligentes ! »

Oh ! qu'ils le comprennent donc une fois ! la révolution qui s'opère est invincible : c'est une grande loi de la nature que celle qui emporte le genre humain vers le progrès ! Les rois ne feront point rebrousser les peuples ; ils n'empêcheront point l'histoire de s'accomplir.

Mais ce mouvement qu'ils ne peuvent vaincre, il est encore temps de le diriger. Qu'y a-t-il de dangereux dans les journaux ? l'erreur. Instruisez donc les nations à connaître la vérité ; opposez le pouvoir de l'âme aux mensonges de l'intelligence ; développez les germes primitifs du beau, du juste, de l'honnête, qui sont l'essence même de l'homme. Voilà l'âme que les peuples vous redemandent ; ils la recurent du ciel, et les législateurs n'ont travaillé qu'à l'éteindre. Tous se sont efforcés de mutiler l'homme, rendez-nous l'homme complet. Les rois absolus mettent leur sûreté dans l'ignorance et le mensonge ; les rois populaires trouveront leur abri dans la science et la vérité.

CHAPITRE XXXII.

DE L'ÉDUCATION DE L'ÂME.

Rien ne révèle mieux l'origine céleste de l'âme humaine que les émotions qui sont sans rapports avec la conservation de la vie matérielle. Ces émotions, que n'éprouvent jamais les créatures inférieures, semblent être l'introduction à une existence plus relevée.

(Madame NECKER DE SAUSSURE, *Éducation progressive*, t. II, p. 155.)

Vous ne savez donc pas que ce fardeau était la gloire de Cornélie et de Jeanne d'Albret ; que l'on recueille en amour ce que l'on sème en vertu, et que la plus noble couronne sur des cheveux blancs, c'est la reconnaissance d'un peuple à qui l'on donne un grand citoyen !

(HENRY TRIANON, *Ami des familles*, n° 7.)

Les facultés de l'âme ne se développent pas toutes ensemble et d'un seul jet. Leur développement successif est calculé sur nos besoins ; elles paraissent au moment utile pour éclairer, jouir ou combattre. Étudier l'époque précise de leur apparition, apprendre à les reconnaître, à les diriger, à les harmoniser, c'est ce que nous appelons faire l'éducation de l'homme. Cette éducation appartient de droit aux femmes ; elles seules savent sourire à l'enfance, elles seules peuvent saisir, par sympathie, les premiers élans d'une âme qui s'éveille à leurs caresses. Nous en donnons le travail aux rhéteurs et aux logiciens ;

tendent pas ; et, dans leur orgueil stupide, les voilà qui lèvent des armées, qui s'environnent de soldats, qui en appellent à la force brutale, oubliant les progrès de la pensée, et ce mot terrible prononcé au milieu du triomphe d'un grand peuple : « Les baïonnettes intelligentes ! »

Oh ! qu'ils le comprennent donc une fois ! la révolution qui s'opère est invincible : c'est une grande loi de la nature que celle qui emporte le genre humain vers le progrès ! Les rois ne feront point rebrousser les peuples ; ils n'empêcheront point l'histoire de s'accomplir.

Mais ce mouvement qu'ils ne peuvent vaincre, il est encore temps de le diriger. Qu'y a-t-il de dangereux dans les journaux ? l'erreur. Instruisez donc les nations à connaître la vérité ; opposez le pouvoir de l'âme aux mensonges de l'intelligence ; développez les germes primitifs du beau, du juste, de l'honnête, qui sont l'essence même de l'homme. Voilà l'âme que les peuples vous redemandent ; ils la recurent du ciel, et les législateurs n'ont travaillé qu'à l'éteindre. Tous se sont efforcés de mutiler l'homme, rendez-nous l'homme complet. Les rois absolus mettent leur sûreté dans l'ignorance et le mensonge ; les rois populaires trouveront leur abri dans la science et la vérité.

CHAPITRE XXXII.

DE L'ÉDUCATION DE L'ÂME.

Rien ne révèle mieux l'origine céleste de l'âme humaine que les émotions qui sont sans rapports avec la conservation de la vie matérielle. Ces émotions, que n'éprouvent jamais les créatures inférieures, semblent être l'introduction à une existence plus relevée.

(Madame NECKER DE SAUSSURE, *Éducation progressive*, t. II, p. 155.)

Vous ne savez donc pas que ce fardeau était la gloire de Cornélie et de Jeanne d'Albret ; que l'on recueille en amour ce que l'on sème en vertu, et que la plus noble couronne sur des cheveux blancs, c'est la reconnaissance d'un peuple à qui l'on donne un grand citoyen !

(HENRY TRIANON, *Ami des familles*, n° 7.)

Les facultés de l'âme ne se développent pas toutes ensemble et d'un seul jet. Leur développement successif est calculé sur nos besoins ; elles paraissent au moment utile pour éclairer, jouir ou combattre. Étudier l'époque précise de leur apparition, apprendre à les reconnaître, à les diriger, à les harmoniser, c'est ce que nous appelons faire l'éducation de l'homme. Cette éducation appartient de droit aux femmes ; elles seules savent sourire à l'enfance, elles seules peuvent saisir, par sympathie, les premiers élans d'une âme qui s'éveille à leurs caresses. Nous en donnons le travail aux rhéteurs et aux logiciens ;

mais ils y arrivent trop tard. Pour bien entendre la science de l'âme, il faut en étudier l'alphabet près d'un berceau : qui n'en a pas vu le commencement ne saurait en deviner la fin.

Hâtez-vous donc d'interroger les mères de famille : elles vous diront comment, à six mois, l'enfant commence à vivre en dehors ; comment il voit, il juge, il jouit ; comment un visage riant lui donne de la joie ; comment un visage sévère l'effraye et l'assombrit. Son intelligence est encore muette que déjà son âme sympathise avec la nôtre. Les impressions répondent aux impressions, et forment une langue touchante dont peu d'hommes ont le secret. Bien plus, pendant que les animaux restent dans le cercle étroit des intérêts matériels, l'enfant s'affectionne à des objets qu'il admire. Il ne connaît point encore ce qui peut lui être utile, et déjà il s'attache à ce qui lui est agréable. Avant l'intérêt matériel, les plaisirs de l'imagination ; avant les révélations de l'intelligence, les sympathies de l'amour ; avant les merveilles de la parole, les relations mystérieuses de l'âme, qui reçoit et communique la pensée. Il y a dans cette marche de l'être quelque chose de supérieur. Du fond de la vie sensitive l'âme s'échappe par éclairs, et, dans un enfant qui s'ignore, nous révèle le futur contemplateur du beau, le méditateur de l'infini.

Voilà les premiers faits qui signalent l'apparition de l'âme, mais il en est un plus décisif et plus tranché : c'est l'apparition de la conscience. L'enfant ne

connaît pas le devoir que déjà il s'irrite contre l'injustice. Ce sentiment d'une exquise délicatesse, il l'éprouve presque en naissant, sur le sein de sa mère ou dans les bras de sa nourrice¹. C'est sa première émotion forte. Vous l'avez puni injustement, il s'irrite, il pleure ; il se passe en lui quelque chose de sublime, un soulèvement général contre l'injuste, qui se manifeste au dehors par la colère ou la douleur. Dès lors la ligne de démarcation est tirée ; l'être spirituel se sépare de l'être animal : un sentiment inconnu du reste de la création le fait homme.

Plus tard, l'enfant, blessé dans sa conscience, en appelle à Dieu du jugement des hommes ! Ah ! si vous pouviez lire dans cette âme opprimée ! si vous pouviez comprendre ses élans vers le ciel ! elle y aspire comme au jour de la justice. Là, le sentiment de son innocence sera reconnu, ses blessures seront fermées : on le croira alors, car il souffre pour la vérité et la vertu. Heureux avertissement de la conscience, la mort, que nos préjugés et nos passions terrestres environnent d'épouvante, nous apparaît dans cette première jeunesse comme le seul remède aux injustices humaines. A peine sortie des mains du Créateur, l'âme pressent que ses hautes destinées ne peuvent s'accomplir que dans une autre vie.

Et cette suite de jugements et de pensées n'est pas le fruit de l'imagination. Nous traçons ici l'esquisse

¹ Voyez l'*Émile*, liv. 1, p. 71, édition de Dupont. L'exemple cité par Rousseau se renouvelle chaque jour sous nos yeux.

de nos plus heureux souvenirs. Nous revivons dans notre enfance pour saisir l'âme à ses premiers élans. Nous constatons enfin par l'étude de nous-mêmes l'apparition du sentiment moral et de la conscience, le plus grand événement de l'histoire de l'homme.

En effet, suivant que vous développerez plus ou moins ces deux facultés, votre enfant sera plus ou moins libre, plus ou moins heureux ; ses vertus tiennent à ce premier essai de votre puissance. Vous avez entre les mains le mobile moral de l'humanité, deux facultés qui révèlent l'homme, deux facultés qui conduisent à Dieu ; mais aussi deux facultés d'une délicatesse exquise, toujours prêtes à s'exalter, et, comme une cire molle, recevant et conservant toutes les empreintes. Si vous les blessez, plus d'amour du prochain ; si vous les étouffez, plus de vie morale ; si vous les trompez, plus de repos, plus de liberté, plus de vérité. Les inspirations maternelles peuvent donner le vice ou la vertu, comme la parole de Dieu donne la vie.

Un tel pouvoir mérite qu'on s'y arrête et qu'on le médite. En s'exerçant sur l'enfance, il réagit sur la mère, il ennoblit ses premiers offices, il change jusqu'à la nature de sa tendresse. Avant de réfléchir sur ces vérités, sa prévoyance inquiète veillait sur son enfant, elle l'entourait de soins et de caresses ; c'était son sang, sa vie, un être aimant et souffrant : maintenant c'est une conscience qui lui parle ; c'est une âme qui lui répond ; elle entrevoit le ciel dans

son sourire, l'infini dans son amour ; ses formes terrestres lui révèlent un ange. Oh ! quelle joie de développer elle-même les dispositions pieuses de cette tendre créature ! de lui donner la vie de l'âme, de la rendre à la fois digne de l'amour des hommes et des regards de Dieu ! Déjà les sentiments du beau et de l'infini se mêlent instinctivement à tous les plaisirs de l'enfance. Nous grandissons, et à mesure que les passions animales se développent, les facultés divines paraissent pour les diriger ou les combattre, jusque-là que le sublime devient le sentiment le plus énergique et le plus vulgaire de la jeunesse. Cet être insouciant, cet enfant timide que vous avez surpris jouant aux barres ou au cerceau, si vous touchez son âme, devient tout à coup l'émule de Bayard, le disciple d'Aristide et de Socrate ; il méprise la fortune et l'ambition, tous les faux biens, toutes les fausses gloires ; en face de la société, qui ne comprend rien à ses transports, le voilà prêt à mourir pour son ami, sa patrie et son Dieu. O prodige ! l'homme passe sans transition de l'innocence à l'héroïsme ! Au moment d'éprouver le feu terrible des passions, toutes les jeunes âmes se rencontrent dans le mépris du vice et dans les ravissements de la vertu.

C'est ce moment qu'il faut saisir : l'enfant naît bon, faites que sa bonté ne meure pas dans l'homme ; il se passionne pour le beau, faites que cette passion grandisse avec lui. Il y a dans le sentiment du beau une force supérieure à tous nos penchans mauvais. Je connais un homme qui, à l'âge de dix-

sept ans, s'abandonnait avec fureur à ces liaisons fugitives qui trop souvent flétrissent la jeunesse ; il y mettait sa vanité, il en faisait la mesure de son mérite : la religion, la morale, les conseils de ses amis, rien n'avait pu l'arrêter, lorsque sa mère entreprit sa guérison. Elle ne le blâma pas, elle n'affecta point des rigueurs vertueuses ; mais chaque jour elle venait à lui avec une tendre pitié, elle recevait ses confidences, et, faisant un retour vers sa propre jeunesse, elle lui laissait entrevoir des affections plus tendres, des dévouements plus purs, une félicité inconnue dont il se rendait incapable. Le jeune homme étonné commence à sentir le vide de ses plaisirs : en réveillant le sentiment du beau, sa mère a pénétré jusqu'à sa conscience ; c'est alors qu'elle lui fait lire la *Nouvelle Héloïse*, lecture enchantée, qui le passionne et lui ouvre un nouveau monde. Déjà il rêve une Julie, un être idéal, un ange ; il veut trouver cette moitié de lui-même : mais comment, du sein de ses désordres, oser lever les yeux vers le ciel ? L'infortuné a senti sa dégradation ; il abandonne ses folles tendresses, et pour se rendre digne de l'amour il entre avec transport dans le chemin de la vertu.

Tendres mères, il faut se hâter. Voyez, les passions arrivent comme la tempête ; mais le jeune homme regarde encore le ciel. Par une prévoyance de la nature, restée inutile faute d'être assez remarquée, l'instinct de la vertu s'éveille en même temps que les sens se développent et cherchent à se faire

obéir. Ah ! ne perdez pas cette heure fortunée où les plus sublimes sacrifices se présentent comme le but naturel de la vie ! Ne craignez ni l'enthousiasme ni l'exaltation romanesque ! Emparez-vous de l'âme, si vous voulez dominer les sens, et laissez au temps et à la nature le soin de rétablir l'harmonie.

Toutes nos forces morales sont en nous. L'art suprême de nos instituteurs serait de les dégager et de les produire ; mais c'est à quoi ils songent le moins. Sans s'inquiéter si la maison est déjà pleine, ils ne s'occupent qu'à la meubler. Ils fatiguent l'intelligence de leurs tristes maximes ; et les facultés de l'âme qui pourraient rendre ces maximes intelligibles, ils les laissent dormir. Heureusement que ces facultés si négligées ont une force qui leur est propre et qui les pousse au dehors. Le sentiment moral se manifeste par le seul fait d'une violence ou d'une injustice. Pour éveiller le sentiment du beau, il suffit de l'aspect de la nature ou de la présence de la vertu. C'est notre âme qui nous appelle aux sacrifices, aux dévouements les plus généreux ; elle enfante les chefs-d'œuvre comme les grandes actions ; et toutefois, dans ses transports, elle ne réalise jamais complètement ce modèle idéal de beauté, de vérité, d'héroïsme, qui est en nous.

CHAPITRE XXXIII.

SUITE DU MÊME SUJET. DES DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE L'INFINI.

Il faut aux leçons de la sagesse une raison que la superstition n'ait point fatiguée, une conscience que le monde n'ait point foulée.

(RIVANOL, *Lettres à M. Necker*, p. 130.)

En élevant avec soin nos enfants nous ferons beaucoup pour notre propre bonheur.

(Droz, *Essai sur l'art d'être heureux*.)

Ainsi la conscience, le sentiment moral et le sentiment du beau se développent de bonne heure, facilement et spontanément. Ces trois facultés ont une tendance céleste, mais elles ont aussi quelque chose à faire sur ce globe : leur mission est d'exalter l'âme humaine, et d'embellir son passage ici-bas par l'admiration et la vertu. Il n'en est pas de même du sentiment de l'infini, il se montre tard, se développe péniblement, et ne parvient jamais à se connaître. Étranger sur la terre, sans indices de sa noble origine, il s'égare à travers nos passions et nos ambitions. Passant de l'ivresse de l'amour à la fureur du jeu, aux cupidités de l'avarice, aux délires de la vanité, et leur imprimant à chacun cette infinité qui

les dévore, il essaye toutes les routes humaines avant d'arriver à celles du ciel, et il n'y arrive qu'après avoir éprouvé qu'ici-bas tout est fumée et déception.

Vous ne préviendrez jamais les écarts du sentiment de l'infini, si vous ne le rappelez de bonne heure à son origine céleste par l'adoration et la prière. Parler de Dieu aux petits enfants, c'est, en d'autres termes, présenter à leur âme le but où toutes les âmes doivent tendre. Faites que le sentiment de l'infini se reconnaisse lui-même en présence du Dieu infini, et rien ne sera perdu, même au milieu de nos passions terrestres, si, du sein de leurs ténèbres, l'homme entrevoit encore le chemin radieux du ciel.

L'auteur de l'*Émile* veut qu'on ne parle de Dieu aux enfants qu'à l'époque où ils deviennent hommes, tant il craint que nos superstitions n'impregnent ces jeunes âmes d'idées injurieuses à la Divinité. Le péril est grand sans doute ; mais, en tranchant la difficulté, Rousseau en fait naître un plus grand encore.

Que deviendront les facultés de l'âme, si vous les isolez du ciel où elles tendent ? Trompées par de fausses lueurs, par des directions toutes terrestres, perdues dans le vide effrayant de nos passions d'un jour, elles leur prêteront une ardeur inépuisable dont le but n'est pas sur la terre ; elles nous égarent en cherchant leur route, et cette route, elles croiront l'avoir trouvée, même dans le crime, si le crime se présente avec une fausse apparence de grandeur ou de vertu.

Puissance maternelle que j'appelle à mon aide, n'allez pas vous tromper. Le sentiment de l'infini qui veut l'immortalité, si vous le tournez vers les choses finies, il les épuisera toutes sans s'épuiser jamais. Il produira dans l'âme de vos élèves l'insatiable avarice, le libertinage sans frein, l'ambition, la superstition, le despotisme, la fureur, le désespoir, la folie, toutes les passions qui nous consomment sans nous satisfaire, qui nous flattent sans nous rendre heureux. Alexandre, vainqueur de l'Orient, s'indigne de la petitesse de ce globe ; il ne sait plus que faire de son âme, ce maître des hommes ; et, après l'avoir trompée par la conquête du monde, il l'abrutit dans une orgie.

Ceci est un feuillet de notre histoire. Élevée dans l'ignorance de Dieu, la génération qui s'avance est la plus terrible réponse au système de Rousseau, non qu'elle soit ennemie de toute morale ; dans sa pensée, les vices sont restés des vices, parce que le vice est toujours sans élévation. Mais le crime, ces enfants l'ont réhabilité. Ils en ont vanté l'énergie ; ils lui ont assigné sa place dans la politique des peuples au moment même où ils le condamnaient dans la politique des rois. Les infortunés ! je les ai vus envier la gloire de Marat et la sagesse de Robespierre ! Ils parlaient froidement de faire tomber des têtes pour le bien de l'humanité, et le règne des bourreaux n'était pour eux que la régénération d'un monde !

Toutes les fois qu'un sentiment noble se mêle à des pensées coupables, il faut en chercher la cause

dans la déviation du beau et de l'infini. Vous reléguez l'homme sur la terre, il s'y attachera ; vous lui cachez les routes du ciel, il méconnaîtra le but de la création. Ah ! si l'homme est né pour chercher un bonheur terrestre, tous les crimes sont justifiés ! Mais si notre royaume n'est pas de ce monde, si le but de la création est de nous attirer à Dieu par l'amour, si toutes les facultés de notre âme y aspirent, qu'attendez-vous pour nous montrer le ciel ? Nous laisser sans guide ici-bas, c'est vouloir que nous rencontrions partout le néant ; le néant, qui s'attache à nos désirs terrestres à mesure que la fortune les accomplit.

Mais les enfants ne comprennent pas Dieu ! Et toi, philosophe, le comprends-tu ? L'enfant prie Dieu comme il prie son père : qu'imaginâs-tu d'aussi grand, d'aussi vrai ? Il y a quelque chose qui surpasse toutes nos ambitions mortelles, quelque chose d'infini qui nous ouvre le ciel dans ces premiers mots de l'Oraison : « Notre Père ! »

Ainsi voilà l'homme presque complet. Nous avons vu naître successivement en lui l'amour du beau, et le sentiment moral, la conscience et l'infini. Et toutefois la raison ne paraît point encore. Elle serait inutile, car elle n'aurait rien à éclairer ; elle serait funeste, car elle briserait l'essor gracieux de l'insouciance, toute favorable aux enfants, et qui nous sied si bien dans les jeux du premier âge. La raison viendra plus tard, à cette époque terrible où les passions se déchaînent, où les ambitions nous ravagent. Alors, si vous avez su développer les autres facultés

de l'âme, ces qualités exquises qui sont le charme de l'enfance, et qui, dans l'adolescent, produisent l'enthousiasme, ne doutez pas de la victoire. Est-il sur la terre un vice qui ne tombe devant la révélation du beau, une erreur qui ne s'évanouisse aux lumières de la raison? Et la conscience n'est-elle pas plus puissante que le fer, le feu, la torture et la volupté? Développez dans César le sentiment moral qui animait Caton, et Rome sera libre, et César sera grand: développez dans Alexandre le sentiment du beau qui animait Socrate, donnez à son ambition l'infini de la vertu; au lieu de conquérir le monde, Alexandre voudra le rendre heureux. Il ne fallait alors qu'une pensée généreuse dans l'âme d'une mère pour sauver le genre humain.

CHAPITRE XXXIV.

COMMENT LES LÉGISLATEURS FONT L'ÉDUCATION DE LA CONSCIENCE.

Nulla error ne peut être utile, comme nulle vérité ne peut nuire.

(DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 491.)

C'est par l'éducation de la conscience que les législateurs soumettent les peuples; aussi cette éducation est-elle la seule dont ils s'inquiètent: maîtres de la plus puissante de nos facultés, ils lui imposent des habitudes et des principes, ils la corrompent pour la dominer, tournant sa force à leur profit, en sorte que la conscience des nations n'exprime que le génie plus ou moins moral, plus ou moins généreux de leurs législateurs.

Avec deux ou trois sentiments qu'il isole, Lycurgue crée un peuple de héros: être citoyen de Sparte, c'est préférer la mort à l'injustice, et sa patrie à tout. Léonidas aux Thermopyles envoie dire à Xerxès, qui lui proposait le trône de la Grèce: « Si tu connaissais en quoi consiste le bien de la vie humaine, tu ne convoiterais pas ce qui est à autrui. » Et une autre fois, les Spartiates étant vaincus et Antipater

voulant leur imposer des conditions trop dures, ils les repoussent; et comme celui-ci s'emportait en menaces: « Si tu nous commandes chose plus grièye que la mort, lui disent-ils, nous en mourrons tant plus facilement. »

Certes, si quelque chose doit étonner dans l'histoire de Sparte, c'est moins l'accomplissement de ces actes d'une nature large et puissante que leur accord avec les actes de la politique la plus sordide et la plus coupable. Que la loi l'ordonne, et ces guerriers prodigues de leur vie, et ces citoyens passionnés de la justice, vont se livrer au crime avec tout le calme qu'ils portent dans la vertu. Les voilà qui se glissent furtivement la nuit dans les campagnes, dressent des embûches, et, comme des brigands, se ruent à l'improviste, non sur des ennemis dignes de leur valeur, mais sur leurs propres esclaves, sur des misérables nus, sans courage, sans armes, et qu'ils égorgent couardement et impitoyablement. N'admirez-vous pas cette puissance du législateur? comme il élève, comme il abaisse les âmes! comme il fait à son gré des assassins ou des héros! Ici l'homme n'est qu'un être passif; ses crimes ne lui appartiennent pas plus que ses vertus: ils sont l'accomplissement d'une loi.

L'organisation d'une république est comme l'organisation d'un monde: la loi y prévoit tout, parce qu'elle donne des limites à tout. Au delà de ce qu'elle veut qu'on pense, il n'y a plus de pensées; au delà de ce qu'elle veut qu'on voie, il n'y a plus de lumière.

L'œuvre de Dieu dans l'univers, l'œuvre de l'homme dans les nations, se ressemblent en ce point, qu'elles se terminent par les ténèbres.

Seulement, le cercle du législateur étant moins étendu que celui de la création, les ténèbres arrivent plus tôt. Obligé de restreindre les dons mêmes de Dieu, tout son travail consiste à choisir les lois de la nature et à les coordonner à son ouvrage. Plus il aura de génie, plus ce choix sera généreux; mais si, oubliant cette mission divine, il brise ces mêmes lois qui lui commandent d'être juste; si, pour accomplir sa pensée, il a besoin d'un peuple criminel, alors commence pour lui la nécessité de tromper les consciences: il ne dira point: Je vous demande un crime, on le repousserait; il dira: La patrie, la religion, vous imposent un devoir; il sanctifiera le meurtre en le couvrant du voile d'une fausse justice et d'une fausse piété. Oh! l'homme doit être fier de sa conscience! c'est un assez beau témoignage en faveur de la vertu qu'il soit nécessaire de tromper les peuples pour les arracher à l'humanité!

Ainsi, lorsque, souillé du sang des ilotes, le jeune Spartiate reprenait fièrement le chemin de la ville, ni sa mère, ni sa sœur, ni sa femme, ne lui criaient à son passage: « Lâche assassin! » Aucune voix de guerrier ne s'élevait pour lui dire: « Tu viens de faire, sur la grande route, l'action d'un brigand, une guerre sans courage, une lâcheté! » Tous les bras étaient ouverts, toutes les consciences étaient satisfaites: il venait d'accomplir la loi.

Mais qu'une seule idée nouvelle pène dans la

cité, que le vol y redevienne un vol ; le guet-apens, un guet-apens ; l'assassinat, un assassinat, et toutes les combinaisons du législateur s'évanouissent. Trois cordes de plus à la lyre, la république est en péril. Aussi voyez quel fut son sort : ce que n'avaient pu faire les armes de la Grèce, une simple ordonnance le fait. C'est dans l'école des petits enfants qu'un Grec, le dernier des Grecs, attaque cette puissance redoutable. En détruisant l'éducation, il détruit le peuple, il tue le géant à son berceau : ainsi meurt Sparte par décret de Philopœmen !

Passons de la Grèce à Rome, à cette Rome héroïque, qui élevait des autels à la vertu : là, comme à Sparte, les plus grandes âmes, les plus généreux caractères manquent sans remords, et, ce qui n'est pas moins triste, sans avilissement, à toutes les lois de l'humanité. Violer la liberté d'un Romain, l'attaquer dans ses droits d'homme et de citoyen, crime irrémissible, qui trouble les consciences et courrouce les dieux. Violer la liberté des autres peuples, les égorger, les piller, les réduire en esclavage, vendre à l'encan comme un vil bétail la population entière des villes, traiter ainsi successivement et lentement toutes les nations du globe, ce n'est plus être coupable, c'est accomplir une loi sainte qui promet le monde aux armes des Romains. Rome doit commander et la terre obéir ! voilà la maxime. Placée dans toutes les âmes, elle fit pendant douze siècles tout le droit public du peuple-roi, toute la jurisprudence de l'humanité.

Nous ne serions pas dignes de lire l'histoire, si nous n'en tirions rien pour nous-mêmes. Celle-ci n'est que l'expression vive d'un principe général, et, nous osons le dire, sans exception, savoir, que sur toute la terre l'éducation de la conscience détermine les formes de la société. Sous ce point de vue, l'histoire prend une grande simplicité ; elle se résume dans un tableau magnifique où, d'une part, le législateur impose à la conscience des peuples toutes les croyances qu'il croit favorables à son pouvoir, laissant le reste dans les ténèbres, où, de l'autre, les peuples, se dégageant peu à peu des erreurs fatales qui les enchainent, cèdent à cette loi de progression universelle qui emporte éternellement le genre humain vers la vérité. Loi sublime de la nature, destinée à triompher de toutes les tyrannies humaines.

Voilà pourquoi les gouvernements fondés sur l'erreur s'opposent avec tant d'énergie à l'essor de la raison. Contre les assassinats de Sparte, contre les fureurs religieuses, contre les sacrifices humains, contre l'esclavage, que fallait-il ? la liberté de la conscience et de l'intelligence. Ainsi, partout où est le mal, c'est la vérité qui manque ; ainsi, tous les crimes du pouvoir sont dans la conscience des peuples, et le pouvoir lui-même les y infuse pour s'en servir au besoin. Lisez l'histoire du moyen âge, lorsque les moines de Cîteaux, les inquisiteurs, les évêques, saint Dominique, parcouraient les provinces du nord de la France pour les soulever contre le Midi ; lorsque, prêchant une guerre d'extermination et de martyre, ils envenimaient toute l'Eu-

rope de la passion du sang des hérétiques ; lorsque enfin le légat du pape, directeur de la croisade, après le sac de trente villes et des massacres sans nombre, arrivé devant Toulouse, jurait que « dans ledit Toulouse ne demeureroient jamais hommes ne femmes, ne enfants, ne filles que ne fussent mis à mort, sans aucuns espargner, tant soit vieux que jeunes, et qu'en toute la ville ne demurerait pierre sur pierre, que toute ne fust démolie et dérochée ¹, » à qui s'adressaient ces paroles effroyables ? au peuple ; et que faisait le peuple ? il se prosternait aux pieds des moines, qui exprimaient si bien les vœux de sa conscience : puis il courait au vol, à l'incendie, au meurtre, rasait les villes, tuait les habitants, sans épargner ni vieux, ni jeunes, ni femmes, ni enfants, comme il avait été promis, ayant soin toutefois de réserver quelques centaines de prisonniers pour satisfaire à la piété des pèlerins, qui les voyaient brûler vifs avec une joie inexprimable, *cum ingenti gaudio*, dit le moine de Vaux-Cernay ², peintre naïf de l'opinion publique à cette époque, c'est-à-dire de l'instruction donnée à la conscience de l'Europe par les évêques, les papes et les conciles ³, douze cents ans après Jésus-Christ.

Ce serait méconnaître l'objet de ces études que

¹ *Historia de los faits de Tolosa*, p. 100, etc. — *Histoire des Français*, par Sismondi, t. VI, p. 508. — Voyez aussi *Innocentii III lib. XVI*, ep. 40, 41, 42, 44, 45 ; — et *l'Histoire du Languedoc*, liv. XXII, chap. XLIII, p. 241.

² *Hist. albig.*, chap. LI, p. 598.

³ Le concile de Lavaur et le concile de Latran. Voyez la *Collection des Conciles* du père Labbe, t. XI, p. 81, 117, 240, etc.

d'y chercher un acte d'accusation contre le fanatisme sacerdotal : notre but est d'une importance bien autrement grave ; il s'agit de constater les faits de la conscience, sa force, son pouvoir, ses lumières, son éducation, son influence sur le bonheur des masses ; nous faisons ici la psychologie de l'histoire ; nous étudions l'âme humaine dans un peuple, comme les philosophes l'étudient dans un homme ; et c'est par cette double étude que nous espérons atteindre la vérité.

Or, les faits qu'on vient de lire offrent ces résultats positifs :

Que la conscience est un juge qui reçoit son instruction des hommes et ses lumières de la raison, sous l'influence du siècle, de la religion et de la civilisation.

On objectera peut-être que dans tout ce qui précède il ne s'agit que des peuples de l'antiquité et du moyen âge.

Eh bien ! aujourd'hui que les nations se communiquent et que les lumières de la raison éclatent de toutes parts, voulez-vous voir des consciences muettes en face du crime ? réunissez un Turc, un Russe, un Chinois, et, nous osons à peine l'écrire, un Américain des États-Unis : accusez le Chinois de l'assassinat de ses propres enfants ; le Turc, de la mutilation des hommes ; le Russe, de vendre à la fois la glèbe et le paysan ; l'Américain, de nourrir des esclaves sur la terre de la liberté : tous vous écoutent sans rougir, tous se livrent innocemment à ces crimes qu'ils reçoivent de l'opinion publique et que l'éducation couvre de ses voiles.

Ceux qui veulent égarer la conscience commen-

cent par éteindre son flambeau ; en d'autres termes, ils tuent la raison destinée à nous servir de guide, ils décomplètent l'homme.

Ainsi isolée, la conscience accepte tout sans examen ; elle glorifie le crime et condamne la vertu, à cette condition toutefois, condition bien remarquable, que le crime lui soit présenté comme une vertu, et que la vertu lui soit présentée comme un crime.

Les fédais du Vieux de la Montagne et Jacques Clément lèvent au ciel leurs mains sanglantes, et meurent dans les visions de la gloire et de la sainteté.

La conscience n'est pas bonne parce qu'elle est joyeuse ou tranquille ; elle est bonne si elle est tranquille et éclairée.

Nous arrivons ainsi à cette conclusion rigoureuse, que notre seul moyen de salut, au milieu de tant d'influences mortelles, est la connaissance du devoir et du droit, c'est-à-dire de la vérité.

Mais qu'est-ce que la vérité ? y a-t-il une vérité ? et si la vérité existe, où sont ses preuves, où est son ouvrage sur cette terre de déceptions ? qui nous la montrera au milieu des erreurs des peuples, des systèmes des philosophes et de l'enivrement de nos passions ? Voilà sans doute une étude digne de l'homme : la véritable éducation de la conscience. Nous y consacrerons un livre entier : ce n'est pas trop de quelques centaines de pages pour constater la situation morale du globe après Moïse, Socrate et Jésus-Christ, pour mesurer les pas du genre humain sur une route de six mille ans.

CHAPITRE XXXV.

DU DÉVELOPPEMENT DE LA RAISON SUR LE GLOBE.

Le monde, dans mes idées, n'est qu'une grande famille. Était-ce autre chose dans l'origine ? Qu'est-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux siens dans un cercle si étroit, si ce n'est favoriser une parenté dont on se souvient, au préjudice d'une parenté oubliée ?

(RICHARDSON, *Histoire de Clarisse*, t. 1.)

Où trouve dans les vérités éternelles des ressources contre les erreurs passagères.

(Madame DE STAËL, *Allemagne*, t. 1, p. 61.)

Développez les facultés de l'intelligence, vous n'en ferez sortir que des opinions : il y aura chaos, divagations, système, point de principes. Dans une société soumise à ce genre spécial d'éducation, les hommes ne se rapprochent que sous l'influence de leurs passions fugitives ; politiquement réunis, ils restent toujours moralement isolés.

Développez les facultés de l'âme, et les principes surgissent de toutes parts : les hommes se rencontrent alors dans un petit nombre de vérités, expressions spontanées de la raison pure, et qui constituent le genre humain.

Il importe de ne pas confondre cette raison supé-

cent par éteindre son flambeau ; en d'autres termes, ils tuent la raison destinée à nous servir de guide, ils décomplètent l'homme.

Ainsi isolée, la conscience accepte tout sans examen ; elle glorifie le crime et condamne la vertu, à cette condition toutefois, condition bien remarquable, que le crime lui soit présenté comme une vertu, et que la vertu lui soit présentée comme un crime.

Les fédais du Vieux de la Montagne et Jacques Clément lèvent au ciel leurs mains sanglantes, et meurent dans les visions de la gloire et de la sainteté.

La conscience n'est pas bonne parce qu'elle est joyeuse ou tranquille ; elle est bonne si elle est tranquille et éclairée.

Nous arrivons ainsi à cette conclusion rigoureuse, que notre seul moyen de salut, au milieu de tant d'influences mortelles, est la connaissance du devoir et du droit, c'est-à-dire de la vérité.

Mais qu'est-ce que la vérité ? y a-t-il une vérité ? et si la vérité existe, où sont ses preuves, où est son ouvrage sur cette terre de déceptions ? qui nous la montrera au milieu des erreurs des peuples, des systèmes des philosophes et de l'enivrement de nos passions ? Voilà sans doute une étude digne de l'homme : la véritable éducation de la conscience. Nous y consacrerons un livre entier : ce n'est pas trop de quelques centaines de pages pour constater la situation morale du globe après Moïse, Socrate et Jésus-Christ, pour mesurer les pas du genre humain sur une route de six mille ans.

CHAPITRE XXXV.

DU DÉVELOPPEMENT DE LA RAISON SUR LE GLOBE.

Le monde, dans mes idées, n'est qu'une grande famille. Était-ce autre chose dans l'origine ? Qu'est-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux siens dans un cercle si étroit, si ce n'est favoriser une parenté dont on se souvient, au préjudice d'une parenté oubliée ?

(RICHARDSON, *Histoire de Clarisse*, t. 1.)

Où trouve dans les vérités éternelles des ressources contre les erreurs passagères.

(Madame DE STAËL, *Allemagne*, t. 1, p. 61.)

Développez les facultés de l'intelligence, vous n'en ferez sortir que des opinions : il y aura chaos, divagations, système, point de principes. Dans une société soumise à ce genre spécial d'éducation, les hommes ne se rapprochent que sous l'influence de leurs passions fugitives ; politiquement réunis, ils restent toujours moralement isolés.

Développez les facultés de l'âme, et les principes surgissent de toutes parts : les hommes se rencontrent alors dans un petit nombre de vérités, expressions spontanées de la raison pure, et qui constituent le genre humain.

Il importe de ne pas confondre cette raison supé-

rieure avec les raisons bornées et variées qui déshonorent l'humanité. Suivez de l'œil la raison personnelle d'un homme, la raison étroite d'un corps, d'une ville, d'un royaume ; vous les verrez s'élever contre toute vérité qui les blesse, s'offenser de toute vertu qui les surpasse, laisser en dehors toute idée généreuse.

Parce que tu es roi d'un grand peuple, maire d'un village, président d'une académie, tu penses que la raison s'est inféodée à tes grandeurs, s'est soumise à tes ambitions !

Ainsi les raisons de famille, de caste, de tribu, de peuple, n'expriment guère que des intérêts étroits et fugitifs ; elles divisent le globe en sociétés ennemies. La raison pure est universelle ; elle réunit tous les hommes dans la même morale, rassemble tous les peuples sous le même Dieu ; seule elle est la raison.

Pour la dégager de tout ce qui n'est pas elle, il faut remonter au principe primitif de chaque chose : la raison, c'est la déduction des faits jusqu'à leur unité ; c'est l'expression même du principe.

J'interroge un sauvage sur l'existence de Dieu ; il me montre son fétiche. « Mais qui a fait ce fétiche ?

— Moi, dit-il ; j'ai coupé une branche de l'arbre sacré, et voilà mon Dieu. — Et qui a fait cet arbre ?

— La terre, sur laquelle, par reconnaissance, il répand son ombre. — Très-bien ; mais qui a fait cette terre dont le sein enfante et porte les forêts ? — Vois-tu ? s'écrie le sauvage en dirigeant ses regards

vers l'horizon, c'est le grand esprit, qui réside par delà les montagnes bleues. » Ainsi de déduction en déduction, le sauvage est arrivé à tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus grand ; sa grossière raison, qui s'humiliait devant un fétiche, a tout à coup découvert l'invisible : elle y croit, elle s'y repose, elle touche à l'infini.

Cette suite de déductions est comme un résumé de l'histoire générale du monde : tous les peuples civilisés ont passé de l'adoration du fétiche à l'adoration de Dieu, c'est-à-dire d'un acte de l'intelligence bornée à une manifestation de la raison universelle.

A présent suivons le même sauvage au milieu des bois, voyons comment la morale de son intelligence bornée s'élèvera peu à peu jusqu'aux principes de la raison universelle : il chasse pour sa famille, il fait la guerre pour sa tribu ; une forêt dont il connaît les limites compose son univers ; sa raison ne voit rien au delà que des ennemis à vaincre et une proie à dévorer.

Quelques degrés de plus de civilisation, la tribu errante s'arrête ; elle s'attache au sol, et le sol devient une patrie qu'il faut défendre, et surtout qu'il faut honorer. Alors naissent les sciences, les arts, la politique et la philosophie. La raison humaine prend son essor, elle grandit, mais sans sortir des limites que lui trace le patriotisme, vertu étroite, vertu égoïste, qui concentre nos devoirs dans la cité, et qui nous fait citoyens au lieu de nous faire hommes.

Ces limites, il faut les franchir ; il faut ramener toutes ces raisons de peuplades et de tribus, qui tendent à diviser le monde, à la raison universelle, qui tend à reconstituer la famille du genre humain. De l'amour de la patrie il faut passer à l'amour de l'humanité. Sur cette route longue et difficile, l'homme abandonne ses préjugés, ses superstitions, les sacrifices humains, les vengeances nationales, les guerres de conquêtes, les guerres de religion, toutes les espèces de despotismes et de fanatismes. O spectacle digne des regards du ciel ! à mesure que la raison du genre humain grandit, les peuples se rapprochent, les armes tombent de leurs mains, et les frères se reconnaissent.

Il n'y a dans la nature, ni nobles ni parias ; ni maîtres, ni esclaves ; ni Français, ni Allemands, ni Anglais : il y a des hommes, tous enfants du même père, qui est dans le ciel. Sous l'empire de cette haute vérité, quel peuple osera vendre des esclaves ? quelle nation osera déclarer la guerre à une autre nation ? quel homme osera mépriser un homme ?

Et voilà que nous commençons à comprendre l'œuvre du Créateur. Nous aimons notre famille plus que nous-mêmes, notre patrie plus que notre famille, et le genre humain plus que notre patrie. Notre âme embrasse le monde, et s'élance encore au delà. De peuple en peuple elle est arrivée à l'unité de la famille humaine, comme de la contemplation du fétiche du sauvage elle était arrivée à l'unité de Dieu.

Ici, les théologiens de tous les dogmes, les docteurs de tous les cultes, élèvent une grave objection. « En développant cette raison pure, disent-ils, vous effacez la foi ; la foi, seul soutien de l'homme devant les hommes et devant Dieu. C'est avec la foi que nous dissipons les armées, que nous transportons les montagnes, que nous domptons la chair et les passions. Montrez-nous donc aussi les prodiges de votre raison ; les armées qu'elle dissipe, les montagnes qu'elle transporte, les passions qu'elle dompte ! La foi, dites-vous, n'est qu'une illusion : mais cette illusion fait notre force, et, loin de répugner à la nature de l'homme, elle la complète, puisqu'elle répond à une faculté de son âme. » Voilà comment les théologiens se servent du raisonnement contre la raison qui les offusque. Mais ces objections, que répètent depuis le commencement des siècles les prêtres de toutes les religions, ne signalent que des périls imaginaires. La raison ne détruit pas la foi ; elle la dirige sur de plus grandes choses ; de la relique d'un saint à la puissance de Dieu, de l'apparition d'un fantôme aux méditations de l'autre vie, des miracles douteux d'un moine ou d'un faquir aux miracles perpétuels de la Providence qui veille sur nous. La raison détruit les erreurs qui bornent la foi et les préjugés qui la dénaturent, en même temps qu'elle ouvre notre âme à ces vérités infinies qui nous transportent et nous ravissent.

Rien de plus étroit que les champs du mensonge : ils sont de l'homme ! rien de plus vaste que les champs de la vérité : ils sont de Dieu !

Ainsi, devant la raison, l'empire de la foi, loin de se rétrécir, s'agrandit. On n'y croit plus à la parole de l'homme, mais on y croit à la puissance du Créateur. La foi passe des miracles de madame de Saint-Amour et du prince de Hohenlohe aux miracles de la création, d'un aveugle qui revoit le soleil en touchant le tombeau de saint Paris au genre humain qui reçoit la lumière des mains du Tout-Puissant.

Le véritable point de vue est donc l'ensemble des choses. Nous arrivons ainsi aux limites de la pensée humaine, et, de toutes parts, ces limites touchent à Dieu, qui est la raison de tout.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

NOTE DE L'ÉDITEUR.....	5
A M. DE LAMARTINE.....	7
AVIS DE L'AUTEUR.....	11
INTRODUCTION.....	15

LIVRE PREMIER.

INFLUENCE DES FEMMES, NECESSITÉ DE LEUR ÉDUCATION.	
CHAPITRE I. Influence de Descartes sur l'éducation des peuples.....	33
CHAP. II. Mission de Rousseau.....	39
CHAP. III. Suite du même sujet. De quelques douces influences de la famille.....	45
CHAP. IV. Du véritable gouverneur des enfants.....	50
CHAP. V. Influence des femmes. La civilisation n'existe que dans le mariage.....	61
CHAP. VI. Suite du même sujet. Les femmes ont adouci notre barbarie en devenant nos compagnes.....	70
CHAP. VII. De l'éducation des filles d'après l'abbé Fleury et Fénelon.....	79
CHAP. VIII. De l'éducation actuelle, et de son insuffisance.....	88
CHAP. IX. Échelle sociale.....	96

CHAP. X. De l'éducation de la femme par le mari.....	98
CHAP. XI. De quelques modifications nécessaires dans l'éducation des filles.....	108
CHAP. XII. Éducation des mères de famille. Plan général de cet ouvrage.....	113
CHAP. XIII. La grand-mère.....	126
CHAP. XIV. De l'éducation physique des enfants et de ses progrès.....	135
CHAP. XV. Le père.....	139
CHAP. XVI. De l'éducation publique, et de sa liberté illimitée. De l'éducation mixte.....	150
CHAP. XVII. Vœux pour l'instruction publique.....	159
CHAP. XVIII*. Vœux pour l'éducation des campagnes; moyen de hâter cette éducation.....	177
CHAP. XIX*. Esquisse d'un projet de loi sur l'instruction publique. Exposé des motifs. Voies et moyens.....	189

LIVRE DEUXIÈME.

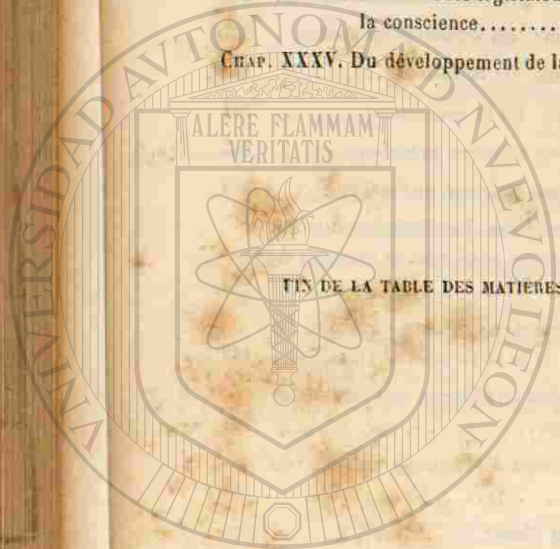
ÉDUCATION DE L'ÂME.

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE DE LA MÈRE DE FAMILLE.

CHAPITRE I. Étude des facultés de l'âme.....	205
CHAP. II. Questions à résoudre.....	211
CHAP. III. Connais-toi toi-même.....	212
CHAP. IV. De l'instinct.....	215
CHAP. V. De l'intelligence dans les animaux.....	221
CHAP. VI. De la physiologie philosophique.....	235
CHAP. VII. Du Traité des Sensations.....	238
CHAP. VIII. Des véritables facultés de l'âme.....	240

CHAP. IX. Première ligne de démarcation.....	246
CHAP. X. De l'instinct de l'homme, et de l'impossibilité de définir les facultés de l'âme.....	248
CHAP. XI. Facultés de l'âme. Du sentiment moral.....	250
CHAP. XII. Facultés de l'âme. Du sentiment du beau.....	252
CHAP. XIII. Facultés de l'âme. Du sentiment de l'infini.....	254
CHAP. XIV. Facultés de l'âme. De la raison.....	257
CHAP. XV. Facultés de l'âme. De la conscience.....	262
CHAP. XVI. Résultat des cinq chapitres précédents.....	265
CHAP. XVII. De l'antagonisme intérieur de l'homme.....	268
CHAP. XVIII. Suite du même sujet. Le développement des facultés de l'âme nous met en présence de Dieu.....	270
CHAP. XIX. De la mémoire et de la volonté physique. De la mémoire et de la volonté de l'âme.....	273
CHAP. XX. Union des facultés de l'âme et des facultés de l'intelligence.....	279
CHAP. XXI. Suite du même sujet. Des sources véritables de la vertu.....	281
CHAP. XXII*. Qu'est-ce que l'âme?.....	282
CHAP. XXIII. De la liberté morale.....	284
CHAP. XXIV. De l'immortalité de l'âme.....	288
CHAP. XXV. Des sources du génie et de la vertu.....	293
CHAP. XXVI. Développement du sentiment du beau par l'étude des grands modèles.....	303
CHAP. XXVII. De l'harmonie des facultés morales et intellectuelles.....	308
CHAP. XXVIII. Suite du même sujet. Ce que c'est que l'intelligence séparée de l'âme.....	314
CHAP. XXIX. Danger de séparer les facultés de l'âme.....	317
CHAP. XXX. De l'âme des peuples.....	319

CHAP. XXXI. Progrès.....	323
CHAP. XXXII. De l'éducation de l'âme.....	327
CHAP. XXXIII. Suite du même sujet. Des déviations du sentiment de l'infini.....	334
CHAP. XXXIV. Comment les législateurs font l'éducation de la conscience.....	339
CHAP. XXXV. Du développement de la raison sur le globe.	347



TIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

NUEV
LIOTE